T. XXXIII. N° 3. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mai 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le maréchal Joffre [1]

C'est chaque année quand revient le printemps, qui dans ce pays a du mordant sans trop d'éclat, que je ressens tout à coup un goût plus vif pour nos grandeurs. Dans le froid noir je supporte la médiocrité. A la lumière d'avril, lorsqu'un vent aigre secoue de jeunes pousses, je pense en frémissant à nos gloires nationales. Je ne mets pas pour cela d'oriflamme à ma fenêtre ; je ne fais pas de tirades aux amis ; mais c'est l'époque où je vais revoir le tombeau de Napoléon, où j'aime entendre *le Misanthrope*, où j'entre à Notre-Dame, brusquement éclairée d'un soleil encore éphémère, où j'aime à me promener sur les places, les esplanades, pour jouir à la fois du ciel et de la ville.

Et j'étais ainsi l'autre soir au Champ-de-Mars, tournant le dos comme il sied à cette monstrueuse chose, pourtant si grêle, à cette carcasse démesurée, prétentieuse, ridicule enfin, qu'on appelle tour Eiffel ; mais je marchais vers l'École de guerre, et c'est un noble édifice, une des beautés de Paris. Gabriel eut de la chance qui bâtit ce

(1) Copyright 1928 by G. Servant. Cette esquisse fera partie d'une collection, dirigée par M. Jacques des Gachons, et où figureront les quarante académiciens vivants.

monument, et les deux de la Concorde. Dans une ville où il n'y a plus un mètre carré de libre, sans qu'un homme d'affaires et d'argent le convoite et l'obtienne, c'est un bonheur cette place et ce vaste terrain qui laissent à de tels palais leur sens et leur beauté. Depuis qu'elle est construite, l'École de guerre s'est bien noircie dans le pauvre air parisien, mais lorsque le soleil baisse et tombe derrière Passy, il arrive qu'un nuage rose passe au-dessus du toit sombre ; un rayon d'or se glisse sur la noire colonnade ; les hautes croisées s'emplissent comme d'un éblouissement ; l'art et la magie de l'heure s'unissent pour faire rêver ; et l'on songe :

— Qui donc y a-t-il dans cette royale demeure?

Il y a Joffre — le maréchal, le Vainqueur de la Marne — enfin Joffre.

Il vient là chaque matin. Les belles fenêtres, entre les belles colonnes, ce sont les siennes. Il travaille dans la pièce d'honneur au centre de l'édifice. Il est la Victoire au cœur même de l'École de guerre. Réfléchissez : y a-t-il un homme mieux à sa place? Un étranger, une femme du peuple, un petit enfant qui traverserait le Champ-de-Mars, ne serait-il pas saisi, rien que d'entendre dire : « C'est là qu'il est... Juste au milieu ! » Ah ! la vivante image, heureuse et symbolique !

Je m'étais arrêté ; je pensais à cette chance, car c'en est une : la société a très peu de gestes aussi parfaits. Et je me disais : « Le maréchal devrait venir au balcon... rien que pour moi, pour que je voie un peu d'Histoire réalisée... » Mais je me retournai : toujours la tour Eiffel : ce n'est pas une vision pour lui... Vous me direz : « Il en a vu d'autres ! » Bien entendu. Il a vu les jaloux et les « intellectuels » ! Les uns, d'une nature misérable, les autres avec leur parodie d'intelligence, n'admettent guère la vertu, les miracles, la renommée. Ils réduisent la grandeur à leur taille. Coûte que coûte, elle doit entrer dans le champ d'un microscope. Ce sont des gens qui ne sauraient voir un lion sans dire : « Gare ! Ces bêtes-là ont de la vermine ! » — Alors la Marne..., Joffre... « Êtes-vous sûrs, ont-ils ricané, que c'est bien Joffre qui gagna la Marne?... » Misère humaine. Il ne faut même pas en concevoir d'amertume. Comme c'est malin de nier une victoire ! Mais la remporter, quelle affaire ! Songez à l'allure imbécile qu'auront dans cinq cents ans

de tels détracteurs. Se trouve-t-il aujourd'hui un maniaque pour discuter Charles Martel? Joffre a comme lui sauvé une civilisation. Il ne sera pas plus que lui contesté.

Seulement, me disais-je, puisqu'il ne sort pas sur son balcon, la sagesse, la bienséance et la poésie m'invitent à l'aller voir dans ce monument. A qui s'adresser pour le voir? A un historien? Le pauvre homme, il en tombera de haut! Il ne travaille pas sur des modèles vivants, mais des documents morts. Alors? Demander au planton? Il fait entrer qui on lui dit, non qui il veut. Eh bien, j'ai trouvé sans chercher. C'est un notaire qui m'a introduit! Ne souriez pas : il y a toujours un notaire dans les plus belles pièces. Celui-là est un vieil ami, de l'âge du maréchal, et c'est un charmant notaire, rêveur, passionné, aimant l'histoire, les drames, les femmes et la splendeur mélancolique d'un beau crépuscule. Voilà plus de dix ans qu'il me raconte :

— Avant de faire mon droit, j'ai préparé un an Polytechnique avec Joffre, mon cher, avec Joffre!

Et il ajoute chaque fois depuis plus de dix ans :

— Il faudra absolument que j'aille le voir, un jour.

On ne comprend pas d'abord pourquoi un grand soldat peut attirer si fort un notaire ; mais un notaire, dans son cabinet, voit parfois des batailles aussi sanglantes que celles livrées par les armées. Enfin, ce cher homme n'ayant connu ni Bayard ni Bonaparte, voulait revoir Joffre : j'ai saisi l'occasion. J'ai dit : « Ne laissez pas passer une onzième année... » Et nous avons, l'autre matin, gravi le bel escalier construit par Gabriel. Ce n'est pas l'escalier d'un général vaincu. Il pourrait, à la rigueur, le descendre, pas le monter. Et puis, on doit passer devant la statue de Turenne, et de quel œil celui-là vous dévisage!

Quand nous entrâmes chez le maréchal, je ne vis pas d'abord où nous entrions : je n'admirai qu'ensuite la haute magnifique salle. Mais c'est lui que je vis, en pleine clarté : il y avait toute la lumière du Champ-de-Mars dans cette pièce! Je n'eus pas de surprise : il est exactement pareil à ses portraits. Je retrouvais sa figure désormais populaire, tranquille, loyale, modeste. Il avait aussi de modestes vêtements, je veux dire qu'il était en civil. Un honnête homme du temps de Louis XVI, séduisant dans son habit de soie, dirait de nos vestons misérables : « Seigneur, quelles sont

ces hardes? » Et Duguesclin, bardé de fer, demanderait si Joffre, avec de tels habits, n'est pas aux Invalides. Par habitude de la laideur, je ne me posai, hélas ! aucune question !

Dès que nous entrâmes, Joffre se leva posément, s'inclina légèrement, et serra la main du notaire placidement. Après quoi, c'est le sensible notaire qui parla. Il dit les choses qu'on dit, quand on ne sait pas encore quoi dire. Joffre ne dit rien. Nous comprîmes qu'il ne subissait pas le printemps. Est-ce que nous le dérangions? Que faisait-il? Rien de pittoresque ni de passionnant. Il poursuit une vie d'honnête homme. Il nous montra deux fauteuils près de sa table. La table est belle : elle est Louis XV, ornée de bronzes agréables. Tout en le regardant, je saisis le bras du fauteuil dans lequel je devais m'asseoir, et il me resta dans la main. Je devins rouge. Ah ! la crasseuse administration militaire française ! A cette minute, je vis nettement que la table de Joffre était grise de poussière. Mais... Joffre lui-même ne voyait pas, il contemplait le notaire. Tant bien que mal, sans remuer, je réajustai le bras du fauteuil. Curieux pays, de scepticisme et de laisser-aller... mais aussi de modestie. Maintenant je souriais.

Il n'y avait rien sur la table de Joffre qu'une lampe, une loupe et un annuaire du Génie. Il n'y avait rien sur la figure de Joffre que la paix de l'équilibre.

Le notaire, en homme accoutumé à mettre de l'ordre dans un dossier, commença par évoquer le temps de leur jeunesse. Il l'évoqua tout seul. Joffre pensait : « La jeunesse... c'est loin... » Mais le notaire se souvenait. Il avait vu arriver Joffre de Catalogne à seize ans, déjà peu bavard dans sa tunique de collégien, et concentré sur son travail mathématique. On eût dit que dans la vigne de son père il avait fait provision de soleil, qu'il s'en était chargé pour la vie. Il montrait déjà un appétit robuste : c'était la première fourchette de leur pension, qui dépendait du lycée Charlemagne. En un an il entrait à Polytechnique.

— C'est étrange, dit le notaire, je me demandais souvent, regardant les camarades, ce que tel ou tel pourrait devenir. Je n'ai jamais pressenti qu'il y aurait un maréchal... Est-ce que d'ailleurs les grands destins s'annoncent?

Question philosophique qui s'adressait à Joffre ; mais elle ne méritait sans doute aucune réponse d'un homme dont la profession ne fut pas de philosopher, car il fit seu-

lement signe que, quant à soi, il n'avait jamais eu, d'avance, conscience de rien. Il l'indiqua avec deux yeux parfaitement clairs et bons, deux yeux que la vie n'a pas vieillis.

Le notaire continua ses souvenirs. Donc il devient notaire, et Joffre devient sapeur ! Et chacun fait ce qu'il doit. Mais Joffre se voit confier des travaux qui sont au-dessus de son âge. Il construit, près de Paris, le fort de Monlignon. Fossés, remblais, remparts ... Joffre écoutait, plus immobile qu'une citadelle. Et je commençai de me dire : « La plus solide des forteresses qu'il ait jamais construite, ne serait-ce pas lui? »

Je remarquai, à cette minute-là, qu'il y avait un gros poêle derrière son fauteuil, et derrière ce gros poêle, sur la cheminée, j'aperçus un petit buste, pas du tout à l'échelle, ni de Joffre, ni du poêle : c'était un président Carnot en réduction, — ridicule, le pauvre assassiné ! Que faisait là cette épave du mobilier de l'État? Joffre lui opposait la rondeur de son dos vigoureux. Est-ce que même il l'avait remarqué?

Avec ses yeux si calmes il regardait toujours le notaire qui lui rappelait maintenant sa carrière coloniale : le Tonkin, Tombouctou, Madagascar. Voyages, chaleurs, fatigues. Ah ! il s'était trouvé là-bas dans des situations terribles qu'il fallait accepter telles quelles, mais d'où il s'agissait de sortir. Joffre opina de la tête, à deux, trois reprises, si bien que le notaire se tut. Il fut traversé comme moi d'un grand pressentiment : l'impression que Joffre allait parler !

Mais... Joffre ne dit rien. Alors, c'est le notaire qui s'efforça de parler de nouveau — sur Formose, — et l'amiral Courbet, — lequel avait demandé, paraît-il, un ingénieur, — et c'est pourquoi Joffre partit.

— Oui...

Ce « oui », sans aucun doute, c'est le maréchal qui venait de le murmurer. Sa première parole !

Elle nous immobilisa, et nous entendîmes sa voix qui, placide, ajoutait :

— Il y en avait une pagaille... à Formose !

Le notaire approuva et attendit.

Plus rien.

Il se permit en ce cas de détailler lui-même : on manquait

de fortifications, n'est-ce pas? de voies de communication, pas vrai? Le maréchal fit signe que c'était exact.

Et à Tombouctou, quelles responsabilités il avait dû prendre ! En allant même contre le pouvoir civil ! Le maréchal eut un léger sourire, puis on entendit tout bas :

— Sacré Grodet !

Grodet, le pouvoir civil. Le notaire rit : je dus faire comme lui. Mais, sur le balcon, le drapeau, dans le vent du printemps, se mit à flotter ; et une ombre légère de courir par la pièce. Le notaire s'en émut.

— Un jour, dit-il gravement, après des années et des années où je n'avais plus entendu parler de mon vieux camarade Joffre, j'ouvre un journal,... qu'est-ce que je lis? Généralissime !

Le maréchal baissa les yeux. Il avait l'air de regarder ses mains, qui effleuraient la poussière de la table. Je pensai qu'il redoutait un éloge, qu'il songeait au néant des choses. Du tout. Car c'est alors qu'il parla pour la troisième fois, et qu'il dit très lentement :

— J'ai eu quelques mois ainsi... pour préparer mes états-majors.

En parlant, son visage exprimait la sagesse et la prévoyance, dont ses actes d'alors avaient été marqués. Le visage de Joffre donne à la majorité des Français un contentement sans excès, mais certain : il est si honnête, si vigoureux ! C'est un visage de bon vigneron qui connaît sa vigne et prévoit les orages. Prévoyant la guerre, il la prépara. S'il fit de grandes choses ensuite, c'est que d'abord il avait contrôlé ses outils. Pas tous, mais ce ne fut pas sa faute. Après un long temps de réflexion, il compléta la phrase qu'il venait de dire par celle-ci, qui me parut mémorable :

— En temps de paix,... tous les officiers ne peuvent pas être nommés pour des raisons morales...

Puis il se tut comme du temps de son contrôle. Son œuvre, si saine, avait suscité des collaborateurs épris du bien de l'armée. Dieu, qu'il les fit souffrir par son silence ! Que de fois ils se crurent désavoués ! Mais leur malheur, en somme, c'était eux qui le créaient : que ne virent-ils comme il se reposait sur eux, et qu'imperturbable, il continuait sa tâche? Il ne l'acheva point : la politique veillait ; le temps lui manqua. L'affreuse guerre éclata ;

ce qui ne veut pas dire qu'elle le surprit : il n'attendait qu'elle. S'il n'avait pas cru à la guerre, il ne se serait pas fait soldat. A force de fortifier tout, il était fort lui-même : l'effet de sa vie de sapeur. Les pires difficultés ne pouvaient pas l'effrayer : il était colonial. Le notaire expliqua d'ailleurs qu'il avait revu Joffre vers le mois de juin 14, à un déjeuner, et il employa avec admiration les mêmes mots que lorsqu'il le peignait à seize ans :

— Il était la première fourchette de l'armée.

Dans deux très hauts panneaux du salon qu'il occupe, on voit deux grandes batailles, peintes au dix-huitième siècle, de bonnes batailles pour peintres, avec chevaux caracolant, bataillons évoluant, et artillerie fumant dans une plaine et sur un coteau. Il n'y eut pas de ces attraits en 1914 : l'été ne fut guère à peindre pour un paysagiste. L'Allemagne, avec sa barbarie et ses Walkyries, mit à feu et à sang, dans un bruit de fer, la terre sensible de France ; et nos armées, d'un pas précipité, battirent en retraite. Chaque fois que ce souvenir envahit l'imagination, c'est pour le cœur un invincible émoi ! Quelles semaines d'incompréhension, d'angoisse, de colère ! On s'attendait à la ruine, à l'esclavage, au miracle aussi. Et il faisait un mois d'août surprenant de beauté, qui faisait dire aux uns que la nature se moquait des hommes, aux autres qu'elle se faisait belle pour les héros, — un mois d'août comblé d'or, comblé de fruits, avec des journées angéliques, dont les crépuscules dessinaient soudain dans le ciel, au-dessus des petites villes pacifiques, de sanglantes chevauchées...

Il ne semble pas que l'esprit du maréchal soit effleuré des mêmes images que nous. C'est sans doute qu'il ne les a pas eues. Il n'est pas poète de son métier, ni peintre : il n'a que faire de prendre garde aux couleurs des nuages ou de la terre. De l'incompréhension il n'en eut aucune, puisqu'il était au courant de tous les faits. De l'angoisse il refusait d'en avoir ; son devoir de chef la lui interdisait, et il pratiquait ce devoir-là depuis longtemps. De la colère enfin? Son équilibre est trop parfait pour sombrer dans ce tumulte. Au mois d'août 1914, il faisait comme toujours ce qu'il avait à faire : il ne veillait pas seulement à la retraite des armées : il réglait aussi celle d'une soixantaine de généraux. Impassible, sans parler, il enlevait aux corps

d'armée, aux divisions, aux brigades, à l'heure où elles étaient affaiblies, en pleine panique — raison de plus — tous les inaptes que les condescendances du temps de paix ne lui avaient pas permis de mettre encore de côté. Il leur signifiait simplement : « Vous êtes relevé de vos fonctions. » Il les faisait mettre en voiture à destination de Limoges ou de Bordeaux. Et il prévenait le ministre : « Officier disponible. » Voilà bien ce qu'il se rappelle, voilà ce qu'il nous indique, en prenant la parole pour la quatrième fois :

— J'ai été obligé... de me séparer... de pas mal de chefs de corps.

Il a dit cela très simplement, mais ses sourcils se sont avancés. Ils me semblent d'un poil serré, merveilleusement planté. Ils sont drus et sages. C'est la ténacité de ce visage réfléchi.

Il arrive, quand on pense à Joffre, qu'on le plaigne d'une disgrâce infligée par la politique ; et on oublie de le louer d'avoir su d'abord mettre en disgrâce tant d'officiers créés par des politiciens. La Marne fut une double victoire sur des français insuffisants et sur la suffisance allemande. Et il mena de front les deux combats.

Le notaire a su tout cela dès le premier jour, parce qu'il avait un fils capitaine à l'état-major de Joffre — oh ! ce n'était pas par recommandation : Joffre ne l'a même pas su — et un autre, qui, sergent, se battit aux frontières, recula jusqu'à Meaux, et tomba le 7 septembre, dans un champ de blé pas moissonné.

— Tu l'aurais bien aimé, Joffre. Il était si calme...

C'est la première fois, depuis que nous sommes devant le maréchal, que le notaire le tutoie. Jusqu'ici, il n'a pas dit « vous » comme font les étrangers. Il a parlé de lui à la troisième personne, comme feront les historiens. Puis, tout à coup, dans l'émotion, il le tutoie, comme aurait fait Virgile.

Son fils est enterré au bord de la rivière.

— Quelle rivière? demande le maréchal, qui se fait entendre ainsi dans sa cinquième parole.

— La Marne, Joffre, dit le notaire.

A partir de là, je ne sais plus ce qui fut dit, ou simplement pensé, j'entends par le notaire et moi, car je sais que Joffre n'a rien dit ; mais le silence faisait de lui comme une statue vivante, qui en imposait à notre imagination.

Quelques mots, et nous revoyions les événements : ils défilaient devant nous, pathétiques.

Joffre est, avant la Marne, un homme qui a confiance. En soi d'abord ; tout lui a réussi ; sa vie a été simple, ordonnée, chanceuse ; il ne craint donc pas le destin. Mais son optimisme l'entraîne à se fier aux autres aussi. Pourquoi les autres, à leurs places, ne feraient-ils pas ce qu'il fait à la sienne? Cette logique n'a pas toujours tort. Il compte sur les Russes. Le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch lui a juré qu'il attaquerait avant d'être prêt. Au risque d'être blâmé par l'histoire militaire, il attaque. Joffre le silencieux murmure : « Ah ! l'honnête homme ! » — Il compte sur les Anglais. C'est à cause d'eux, pour les décider à entrer dans la guerre, qu'il accepte sans regret le recul de dix kilomètres. C'est à cause d'eux qu'il hésite, au début de septembre, à reprendre l'offensive. Se battront-ils? Le maréchal French n'a reçu qu'un ordre : ne pas compromettre son armée. C'est peu. Mais le 4, vers dix heures du matin, le quartier général, installé à Bar-sur-Aube, reçoit l'assurance que les Anglais se battront. Le général Joffre a eu une nuit fatigante. A neuf heures, il a présidé un conseil difficile. Il dort. Son major général, le général Belin, n'hésite pas à l'éveiller. Joffre est en chemise, culotte, chaussettes. Il se redresse sur son lit ; et dans cette tenue qui n'a rien d'officiel, il prononce avec force sept mots qui décident de la marche de l'Histoire :

— Alors... on se battra sur la Marne.

Le soir du même jour, un ordre est expédié : « *Le 6 au matin, sur tout le front, on reprendra l'offensive.* » Mais le 5, voici que nous ne sommes plus sûrs que les Anglais se battront. Peuple terrible, peuple ondoyant, comme la mer qui l'entoure ! Joffre ne s'émeut pas, il part en auto ; c'est tout simple : il verra French lui-même. Il ne sait pas l'anglais, mais il sait parler de l'honneur en français. Ce qu'il dit est bref ; un interprète traduit. French devient rouge, et déclare qu'il se battra. Quand Joffre rentre au quartier général, le 5 au soir, il n'y a pas de raisons pour que son optimisme soit entamé.

Il continue donc d'avoir bon appétit ; il ne laisse voir aucune inquiétude d'aucune sorte. S'il reçoit de fâcheuses nouvelles, il ne s'en fait pas de souci, avant qu'elles soient vérifiées, et lorsqu'elles le sont, il ne s'en soucie plus, parce

que son inaltérable bon sens lui a déjà proposé quelques remèdes. D'ailleurs, il ne s'hypnotise jamais sur tel ou tel détail, sur une défaite ici ou là. Jamais il ne perd de vue qu'il est généralissime, c'est-à-dire qu'il a à remporter une victoire générale. C'est l'ensemble qu'il voit, dans l'espace et dans le temps. De même, il s'inspirera de tous ceux qui l'entourent. Il écoute, il emporte, il réfléchit, souvent il dort ; puis il décide. C'est un classique : il prend son bien où il le trouve. Il établira un plan parfait, en contenant l'audace de celui-ci par la prudence de celui-là, en élargissant les vues précises de l'un de toute l'envolée d'imagination de l'autre, en se servant de tous, en restant soi, — silencieusement. Mais ce silence, qui décevait en temps de paix, rassure en temps de guerre. Lorsque chacun combine, s'agite, et ment, le silence étonne et est raillé. Tandis qu'à l'heure dangereuse où les faibles s'épanchent à tort et à travers, quelle force que le silence ! Une des tragédies les plus meurtrières se joue sur la terre française. Toute l'Europe est engagée, ou va l'être, frémit et attend. Il y a déjà des milliers et des milliers de pauvres morts, des villages entiers de femmes, de vieux et d'enfants, jetés sur les chemins, des villes en flammes, le malheur et la terreur partout. Il dépend du général Joffre, de la conduite heureuse de sa pensée, de la trempe de son caractère, que le fléau s'étende ou soit contenu.

— Joffre ! Ah ! Joffre ! s'est mis à dire le notaire, comme on le répétera des centaines et des centaines d'années, Joffre, tes mains tenaient tout ce que nous aimions, et tes mains n'ont pas tremblé !

Ces mains de sauveur sont toujours là, au-dessus de la table, modestes, simples, sur la loupe, ou sur l'annuaire du Génie. Et je pense : « C'est cette main gauche qui, lentement, a tiré le stylo de la poche de la tunique ; c'est cette main droite qui lentement l'a pris, puis a signé l'ordre du 6 septembre : « *Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous...* »

Il importe. Pas trace de romantisme dans ce qu'écrit cette main-là. Main de sage, et qui n'a pas tremblé, parce que la pensée ne s'égarant sur rien d'inutile ni d'imprudent, s'était ramassée sur quelques formules encourageantes. Le ciel est pur au dessus de Rivesaltes, où le maréchal est né ; l'esprit des vignerons ne part à la suite d'aucun fan-

tôme. Et il me semble qu'il se résume avec sa raison courageuse, lorsqu'il nous dit d'une voix sereine — et ce fut la sixième fois qu'il voulut bien parler :

— Un général n'est battu que quand il se croit battu...

Il y a des mots qui font rêver : je levai les yeux... et je vis alors ce que je n'avais pas vu, le couronnement de cette pièce où se tient le maréchal. C'est une magnificence ! Au haut du mur, des quatre murs, une frise de casques, tous dorés, prêts pour une revue, qui rendent les honneurs. Où sont les guerriers qui les portent? Morts sans doute ; ils représentent la gloire après le combat, la gloire militaire, pacifique et méditative, et le cœur se recueille et l'esprit songe devant cet alignement d'armures privées de visages.

L'homme de guerre, qui vient de dire un mot si fort sous cette glorieuse couronne, sera l'objet dans l'Histoire d'une page éblouissante. Il le sait, le frémissant notaire le lui dit, et il fait signe : « C'est vrai... » Il n'est pas insensible aux honneurs. Il les trouve justes, en homme sensé. Ce serait étrange qu'il fût tout seul à ne pas savoir qu'il a sauvé le pays ; mais dès lors qu'il le sait, il trouve naturel qu'on l'honore.

— Même de l'Académie ! dit le notaire, familier. Est-ce qu'on est bien sous la Coupole?

Magique question ! Le maréchal cette fois a répondu tout de suite :

— Tout le monde, là-bas, est gentil avec moi...

La septième phrase que nous entendions de lui. Il n'en dit pas plus ; c'est assez pour nous faire revoir, en une rêverie mélancolique, dans une lumière trouble, les innombrables dénigreurs qui s'acharnèrent sur lui, et contre qui il ne se défendit pas. Quand il préparait la guerre, le silence s'imposait. Quand il préparait la Marne, puisqu'il cherchait où se battre, il n'y avait rien à dire. Quand enfin les crapauds s'évertuèrent à lui nier sa victoire, eût-il été digne qu'il criât : « Au voleur ! » Ce fut peut-être le plus beau de ses silences. Il l'a expliqué, un jour, en trois mots : « On ne répond pas à des subordonnés. » Or, il est maréchal de France, donc il a tout le monde sous ses ordres, et à personne il ne répondra jamais.

— Hugo aurait dit de toi que tu es formidable, Joffre ! dit le notaire en se levant.

Joffre, aussitôt, se leva aussi. Le notaire souriait : Joffre sourit. Bien que ses sourcils eussent l'air intimidant, son visage était doux, éclairé de ce sourire.

— Aimes-tu Victor Hugo? dit le notaire avec fièvre.

Le sourire s'évanouit. Est-ce donc qu'il ne l'aimait pas? Non point. Mais il fit signe... que la question d'aimer ou de ne pas aimer un tel poète ne s'était jamais posée pour lui, soldat. Alors, passant du particulier au général, le notaire demanda :

— Y a-t-il des livres que tu aimes, Joffre?

Des livres? Le maréchal réfléchit. Un instant il ferma les yeux ; puis il eut la même expression de détachement.

— Bien sûr, reprit le notaire, tu n'as jamais eu le temps de lire !

La tête du maréchal fit un petit oui, puis un petit non. Oui voulait dire : « C'est cela », et non : « Je n'ai pas eu le temps. »

Le notaire lui tendit la main, en exprimant son émotion de l'avoir revu.

— A présent, dit-il gaiement, nous ne nous reverrons peut-être... que dans un autre monde !

La physionomie de Joffre n'indiqua ni surprise ni résignation, rien que le calme infini qu'elle reflétait déjà. Cette parole notariale exprimait un avis, et ne demandait aucune réponse. Même par les yeux, Joffre fut muet.

Mais le notaire n'avait pas une nature à le rester. Et il dit encore :

— Dieu, ou pas de Dieu, c'est la question ! Est-ce que le maréchal Joffre a quelque idée là-dessus?

Le vainqueur de la Marne considéra son vieil ami longuement, avec une bonté évidente, mais concentrée et immobile, puis il laissa voir une nuance de tristesse ou de fatigue.

Dieu ou pas de Dieu ! Il fronça ses étonnants sourcils, l'air de dire : « A quoi pense-t-il? Où donc va-t-il chercher ces choses? » Et sa bouche s'ouvrit, sa fine bouche que les paroles n'ont pas lassée. Que nous étions attentifs ! Comme le silence régnait, jusque sur le Champ-de-Mars, me sembla-t-il... Enfin sa voix, dont nous entendions le son pour la huitième et dernière fois — après un petit murmure de gentillesse et comme d'excuse — laissa tomber ces mots :

— ... Chacun son métier !

L'Histoire enregistrera comment il a fait le sien. Les

livres d'écoliers montreront son visage exemplaire, sur la page où la Marne sera contée, et les enfants auront la même impression que nous, d'une tête de Juste : des yeux ouverts, pleins de loyauté, une bouche fermée, pleine de sagesse. Dans cent ans, il sera difficile, à son sujet, de passionner le débat : sa gloire est simple. Et ce serait dès aujourd'hui une petitesse de remarquer que sans doute Joffre aima, défendit et sauva son pays, mais qu'il ne fut pas sensible au mystère du monde, à la douceur du jour, aux lis, aux roses, et à la souveraine poésie. Qu'importe ! Il inspirera lui-même plus d'un poète, et son mutisme est mystérieux.

Lorsque nous descendîmes le vaste escalier de Gabriel, en passant devant Turenne, qui eut les sourcils de Joffre, je songeais au proverbe étonnant des Arabes :

« Ne parle que quand tu es bien sûr que ce que tu vas dire est plus beau que le silence. »

René Benjamin.

Une crise des humanités au dix-huitième siècle

Les réformateurs de l'enseignement qui croient marcher avec leur temps en réduisant la part des études anciennes ne datent pas de notre siècle. Ils ne datent même pas de la Révolution, et l'on pourrait presque dire que, de la Renaissance à nos jours, on n'a cessé d'agiter à maintes reprises des idées plus ou moins proches de celles que l'on discute aujourd'hui. Cette histoire des doctrines pédagogiques a d'ailleurs fait l'objet de nombreuses études au premier rang desquelles il faut placer les travaux de MM. Brunot, Ferdinand Buisson, Gabriel Compayré, et un excellent ouvrage de M. l'abbé Sicard sur *les Études classiques avant la Révolution*. Et elle nous apprend que l'ancien régime a vu naître de nombreux projets de réforme scolaire. Mais il faut faire une place spéciale à celui qui prit corps au milieu du dix-huitième siècle, en corrélation avec le mouvement encyclopédiste. Il eût été surprenant, en effet, que les philosophes de cette époque omissent d'appliquer à la formation des jeunes esprits les idées qu'ils propageaient avec tant d'ardeur dans tous les milieux. Aussi n'y ont-ils pas manqué. Le siècle de Voltaire et de Diderot a connu, quelque vingt-cinq ans avant la Révolution, une réforme de l'enseignement qui fait songer par plus d'un point à celle dont les effets se poursuivent, en notre temps, depuis 1902. Elle y fait songer

d'autant plus qu'elle n'a pas été conduite seulement par des écrivains et des théoriciens mais aussi par des magistrats politiques, grands Parlementaires de Paris ou de province, qui nous apparaissent un peu, par rapport aux philosophes et aux encyclopédistes, comme les Georges Leygues ou les Édouard Herriot de leur temps. Il est même curieux que ces magistrats, s'ils sont fort connus des historiens et des spécialistes de la pédagogie, semblent être complètement oubliés par les hommes politiques qui ont repris plus d'un siècle après eux leurs idées, presque leurs mots. Quelles formules on aurait pu tirer, pour la tribune de la Chambre ou du Sénat, de ces précurseurs des grands ancêtres ! Quels exemples on aurait attestés, en invoquant leurs programmes ! Car c'est bien une vigoureuse campagne pour l'enseignement moderne qui, préparée au milieu du dix-huitième siècle par le mouvement des idées, se développa dans toute la France dès que l'occasion s'offrit, au cours des années qui suivirent 1762.

Cette date est celle de l'expulsion, ou, comme l'on disait alors, de la « destruction » des jésuites. On sait comment le Père La Valette ayant fait aux Antilles une faillite de deux millions, tout l'Ordre fut engagé solidairement dans l'affaire, qui fut évoquée devant le Parlement de Paris. Le Parlement, plus ou moins imbu de jansénisme et de gallicanisme, et dressé depuis le début du siècle contre les Jésuites, trouvait dans cette affaire une occasion unique d'en finir avec son ennemi. Un arrêt du 6 août 1762 supprima la Compagnie en France et dispersa les Pères. Les Parlements de province, pour la plupart, rivalisèrent de zèle avec celui de Paris. La victoire des Parlementaires sur les Jésuites était complète.

Un des effets de cet événement fut de bouleverser les conditions de l'enseignement public dans toute la France. Les Jésuites avaient une centaine de collèges, dont trente-huit dans le seul ressort du Parlement de Paris. Les Parlements se les firent attribuer, et, en 1763, un édit du roi en donna la direction à des « bureaux d'administration » placés sous leur dépendance immédiate. Mais cette éviction des Jésuites n'était pas seulement importante par le nombre des collèges qui leur étaient enlevés. Elle allait permettre de réformer des méthodes d'enseignement que maints esprits reprochaient aux Pères depuis de longues années. Le Parlement de Paris proclama « la nécessité d'une réforme générale dans toute

éducation à laquelle les Jésuites avaient présidé. » Et le Parlement de Grenoble déclara : « Le besoin est urgent, l'occasion unique... Nous sommes dans un moment de crise ; il faut le saisir, ou tout est perdu sans retour. »

A la vérité, la réforme générale que l'on demandait à grands cris était depuis longtemps commencée, et il y avait plus d'un siècle qu'était combattue la méthode fondamentale des Jésuites, c'est-à-dire l'enseignement en latin de toutes les matières, y compris du latin lui-même que les élèves devaient apprendre sans le secours du français. Les campagnes menées par les écrivains du dix-huitième siècle en faveur d'une autre culture avaient eu des précédents. La querelle des anciens et des modernes, qui se déroula dans les dernières années du siècle précédent, n'a certainement pas été sans influence à cet égard. Dès 1680, La Bruyère écrivait : « Nous avons enfin secoué le joug du latin. » Bossuet lui-même, en 1671, ne s'était-il pas écrié, dans son discours de réception à l'Académie : « Quoi donc, pour méditer des ouvrages immortels, faut-il toujours emprunter le langage de Rome et d'Athènes? » Il est vrai qu'il disait aussi, dans une lettre au cardinal de Bouillon : « J'ai peu lu de livres français et ce que j'ai appris de style en ce sens, je le tiens des livres latins et un peu des grecs. » Mais nombre de ses contemporains ne gardaient pas la même reconnaissance aux maîtres de l'antiquité.

Du côté du gouvernement, pour trouver les origines du mouvement réformateur qui va se développer au dix-huitième siècle, il faudrait remonter d'abord à Louis XIV, qui, selon M. Buisson, aurait dit, dès 1675 : « La manière dont la jeunesse est instruite dans les collèges de l'Université laisse à désirer : les écoliers y apprennent tout au plus un peu de latin mais ils ignorent l'histoire, la géographie et la plupart des sciences qui servent dans le commerce de la vie. » Surtout, il faut se souvenir de Richelieu, qui établissait en 1640, pour la petite ville qui porte son nom, le plan d'un collège où serait donné « l'enseignement de la langue française par les règles et de toutes les sciences en la même langue, à l'exemple des nations les plus illustres de l'antiquité qui ont fait le semblable en leur langue naturelle. »

C'est à la même date que furent prises, par d'illustres pédagogues, des initiatives d'où allait découler toute une évolution de l'enseignement. Le Père de Condren, de l'Oratoire,

publie en 1642 la première grammaire latine réd[illegible] français. Lancelot publie la sienne en 1644. Port-R[illegible] répandre les méthodes nouvelles dans ses petites éc[illegible] réduit l'importance du thème, qui est supprimé d[illegible] basses classes, de la composition latine, des vers la[illegible] donne plus de place à la version et à l'explication des [illegible] Les précepteurs de la famille royale, Bossuet aussi bien que Fénelon, consacrent ces méthodes en les appliquant à l'éducation de leurs augustes élèves. C'est elles que reprend Rollin, dans son fameux *Traité des études*, qui sera le code pédagogique de tout le dix-huitième siècle. La doctrine qui y est développée respecte le latin et maintient son empire, mais s'efforce de rendre son étude plus agréable et plus fructueuse. Et elle fait une grande place au français.

Les Jésuites, cependant, avaient conservé leurs propres méthodes, auxquelles ils restèrent à peu près fidèles jusqu'au jour où ils durent abandonner leurs collèges. Ils avaient seulement commencé à faire quelques concessions dans les dernières années qui précédèrent 1762. Tout le premier quart du siècle, le latin, gravé sur les portes des classes, était demeuré la seule langue employée par les maîtres pour s'adresser à leurs élèves. On ne se servait que de grammaires tout en latin, comme celle de Despautère, tant raillée par les philosophes, qui datait du seizième siècle, et qui était assez rébarbative, il faut l'avouer, si l'on en juge par des règles de ce genre :

> *Præteritum per* ui *facit* es, *per* itum*que supinum*
> *Vult* xi, ctum*que cio. Facit et jacit* ecit, *et* actum.

Contre les nouveautés de Port-Royal et de Rollin, les Jésuites avaient, pour la plupart, maintenu le thème, la composition latine, les vers latins. Ce fut contre leur enseignement l'objet d'autant de griefs qui, exprimés avec une vivacité de plus en plus grande à mesure qu'on avançait dans le dix-huitième siècle, furent renforcés par les arguments des Encyclopédistes pour aboutir à la réaction générale de 1762 et des années suivantes.

*
* *

Les idées qui vont alors être développées dans les plans d'études qui surgissent de toutes parts, tiennent à peu près toutes dans une page de Voltaire, l'article « Education » du

Dictionnaire philosophique. Nous sommes en 1764. Voltaire imagine un dialogue entre un ex-Jésuite et un de ses anciens élèves qui, devenu conseiller au Parlement, a pris part aux rigueurs exercées contre ses maîtres. L'ex-Jésuite se plaint en ces termes :

« Je vous ai fait lire autrefois Despautère et Cicéron, les vers de Commire et de Virgile, le *Pédagogue chrétien* et Sénèque, les *Psaumes* de David en latin de cuisine, et les odes d'Horace à la brune Lalagé et au blond Ligurinus, *flavam religantis comam*, renouant sa blonde chevelure. En un mot, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous bien élever ; et voilà ma récompense ! »

Et le conseiller de répondre :

« Vraiment, vous m'avez donné là une plaisante éducation... Lorsque j'entrai dans le monde, je voulus m'aviser de parler, et on se moqua de moi ; j'avais beau citer les odes à Ligurinus et le *Pédagogue chrétien*, je ne savais ni si François Ier avait été fait prisonnier à Pavie, ni où est Pavie ; le pays même où je suis né était ignoré de moi ; je ne connaissais ni les lois principales ni les intérêts de ma patrie : pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie ; je savais du latin et des sottises. »

Il faut, dit encore le conseiller de Voltaire, que chacun apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réussir dans la profession à laquelle il est destiné. Et voilà, tracé en quelques mots, le programme de réformes qui va faire l'objet de maintes discussions parlementaires.

Les Parlements, en effet, ont aussitôt exploité leur victoire sur les Jésuites. La réforme de l'enseignement passe au premier plan de leurs travaux, notamment chez ceux qui ont été les plus acharnés contre la Compagnie : le Parlement de Paris et le Parlement de Bretagne. Trois ouvrages sont demeurés de cette floraison de rapports et de mémoires entre 1762 et 1770 : l'*Essai d'éducation nationale ou plan d'études pour la jeunesse*, présenté en 1763 par le procureur général La Chalotais au Parlement de Bretagne ; le *Mémoire sur l'éducation publique*, présenté en 1764 par l'avocat général Guyton de Morveau au Parlement de Dijon ; enfin le *Plan d'études* rédigé en 1768 par le président Rolland d'Erceville, du Parlement de Paris, à l'issue d'une enquête menée auprès des universités du ressort.

Ces projets sont issus de deux tendances. D'une part,

ils cherchent à étendre aux établissements repris aux Jésuites les méthodes héritées de Rollin et de Port-Royal. C'est un penchant auquel les Parlementaires inclinent d'autant plus volontiers que l'esprit janséniste n'a pas cessé d'animer beaucoup d'entre eux. D'ailleurs, cet aspect de la réforme entreprise n'est pas le plus révolutionnaire. Par là, les Parlementaires — surtout Rolland d'Erceville — se montrent plus fidèles à la vieille culture classique que d'autres réformateurs du même temps. Mais ils subissent aussi l'influence de ceux-ci, qui sont les Encyclopédistes. Les ouvrages des Parlementaires dérivent pour une bonne part de l'*Encyclopédie*, notamment de l'article « Collège », écrit par d'Alembert, et qui a paru une dizaine d'années auparavant. Si Diderot ne doit publier qu'en 1776 le *Plan d'une université* qu'il écrira lui aussi, il est, ainsi que d'Alembert, Duclos, Condillac, Mably, en relations avec les magistrats qui répandent dans la vie publique les idées reçues de ces écrivains. Ce contact est beaucoup plus étroit qu'avec Rousseau, dont l'*Émile* paraît cependant en 1761, juste au moment où les discussions sur l'enseignement vont s'ouvrir. C'est que Rousseau développe des théories tout idéales sur un enseignement privé, dont on n'imagine guère l'application pratique. Alors que d'Alembert, Diderot, Voltaire, songent à l'enseignement public et trouvent un précieux appui chez les magistrats réformateurs dont c'est également le souci. Avant même que La Chalotais ait publié son essai, dès qu'il apprend son dessein, Voltaire lui écrit : « Vous donnerez sans doute, monsieur, un plan d'éducation digne de vos excellents mémoires, qui ont servi à détruire ceux qui donnaient une assez méchante éducation à notre jeunesse. (La Chalotais avait pris une part active à la « destruction » des Jésuites...) Le siècle du gland est passé ; vous donnerez du pain aux hommes. Quelques superstitieux regretteront encore le gland qui leur convient si bien, et le reste de la nation sera nourri par vous... La raison fait de grands progrès parmi nous... Dieu nous donne beaucoup de procureurs généraux qui aient, s'il est possible, votre éloquence et votre philosophie ! » Un procureur comme La Chalotais est, en effet, à l'avant-garde du mouvement d'opposition fomenté par les philosophes. Quelques années plus tard, ce magistrat frondeur sera arrêté et enfermé au château de Saint-Malo. Du fond de sa prison, il trouvera le moyen de

plaider sa cause et écrira un mémoire au roi, avec un cure-dent trempé dans de la suie délayée. Ce qui fera dire à Voltaire : le cure-dent de La Chalotais grave pour l'immortalité. Voltaire s'est trompé. Le cure-dent de La Chalotais est bien oublié. Et de cette opposition des Parlementaires du dix-huitième siècle, on a surtout retenu leur obstination têtue contre des réformes indispensables, leur attachement étroit à des usages condamnés par leur temps, comme la torture. Aussi quand on voit ces conservateurs endurcis défendre la rénovation de l'enseignement, ce n'est pas sans craindre qu'ils obéissent surtout à des partis pris et à la passion politique. Il faut leur rendre cette justice que cette cause est une de celles qu'ils ont le plus intelligemment défendues. De vieilles routines commençaient à nuire aux méthodes des Jésuites, qui s'en apercevaient d'ailleurs, et commençaient eux-mêmes à se réformer. Si l'on est tombé dans un excès contraire, c'est qu'il est bien rare de voir les réactions s'arrêter à mi-chemin, surtout quand un débat public favorise les paradoxes et les outrances. Nous constaterons cependant que, pour finir, les réformes scolaires d'après 1762 ont été en général assez heureuses. Ce n'est que beaucoup plus tard, presque de nos jours, qu'ont été appliquées, avec beaucoup moins d'avantages, les plus discutables des idées émises par les réformateurs du dix-huitième siècle et reprises par leurs successeurs.

*
* *

Avant le dialogue satirique de Voltaire, d'Alembert avait déjà dit : « Un jeune homme, après avoir passé dans un collège dix années, qu'on doit mettre au nombre des plus précieuses de sa vie, en sort, lorsqu'il a le mieux employé son temps, avec la connaissance très imparfaite d'une langue morte, avec des préceptes de rhétorique et des principes de philosophie qu'il doit tâcher d'oublier... » La Chalotais reprend cette thèse et la développe longuement. Les jeunes gens n'apprennent dans la plupart des collèges rien qui puisse être de quelque usage au cours de la vie : « Les connaissances que l'on acquiert au collège peuvent-elles s'appeler connaissances? Que sait-on après dix années que l'on emploie, soit à se préparer à y entrer, soit à se fatiguer dans le cours des différentes classes? Sait-on même la seule chose qu'on y a étudiée, les langues (à cette date, l'expression *les*

langues signifie toujours *les langues anciennes*), qui ne sont que des instruments pour frayer la route des sciences? A l'exception d'un peu de latin qu'il faut étudier de nouveau, si l'on veut faire quelque usage de cette langue, la jeunesse est intéressée à oublier, en entrant dans le monde, presque tout ce que ses prétendus instituteurs lui ont appris. » Voilà ce qu'on proclame, en 1763, au Parlement de Bretagne. Voici l'écho qui parvient, un an après, du Parlement de Dijon, par la voix de Guyton de Morveau : « Nous sommes loin de ces temps de barbarie où les collèges établis par des moines semblaient n'avoir d'autres vues que de former des sujets pour le cloître... ; cependant la plupart de nos collèges conservent encore les vices de cette première création. »

Il s'agit donc très nettement d'une offensive contre les humanités. Une offensive qui est même plus brutale que celle de notre temps. On se place alors à un point de vue grossièrement utilitaire, et la valeur des études anciennes pour la culture de l'esprit n'est même pas mise en question. On se demande seulement si le latin et le grec doivent rendre des services à ceux qui les auront appris. On ne songe pas à l'abaissement général dont serait victime une société où l'on cesserait de cultiver les classiques anciens.

C'est que, au fond, les réformateurs du dix-huitième siècle sont des enfants qui battent leur nourrice. L'enseignement qu'ils condamnent, c'est celui qu'ils ont reçu. Il apparaît que la langue de Voltaire n'en a pas été gâtée, ni sa pensée atrophiée. Les Parlementaires eux-mêmes font honneur, par leurs écrits, aux maîtres qui les ont formés. Une éloquence nerveuse et rapide anime les pages de La Chalotais, — dont les biographes nous disent, d'ailleurs, qu'il avait fait de très brillantes études. Nous qui avons vu les effets de l'enseignement moderne sur plusieurs générations, nous savons mieux le prix des études classiques. Les richesses qu'on estime le plus sont celles que l'on a perdues. De nos jours, même quand les partisans des études modernes l'emportent, ce n'est pas sans avoir dû soutenir la discussion du point de vue de la culture générale. On ne donnerait plus cours à des arguments comme ceux d'Helvétius sur l'inutilité du latin. On ne mettrait pas en balance les avantages directs des langues anciennes et des sciences. Et les hommes les plus acharnés à moderniser l'enseignement craindraient de compromettre leur cause s'ils

s'avisaient de tenir des propos analogues à ceux du R. P. Navarre, dans un discours prononcé en 1763 à l'Académie des Jeux floraux : « Il nous est enfin permis de frapper le fondement de notre institution littéraire, et de proposer à la France un nouveau plan d'études... Plus instruits et plus philosophes que nos pères, rallumons le flambeau de la véritable science. »

Du reste, même au dix-huitième siècle, tous les adversaires des humanités ne manifestent pas cette violence et cette grossièreté d'esprit. Tous ne se lancent pas à l'assaut de l'antiquité, le casse-tête à la main. Les plus intelligents s'avancent, au contraire, pleins d'égards et de respect : mais leur piété est un hommage funèbre, et ils enveloppent leur ennemi de bandelettes, comme une momie. On invoque, comme tant d'autres champions de l'enseignement moderne l'ont fait depuis lors, l'intérêt mieux compris des langues anciennes. M. Herriot n'a rien inventé quand il se pose en défenseur du grec et du latin. Le président Rolland d'Erceville, en 1768, évoque avec mélancolie le siècle passé, où l'on soutenait des thèses en grec. Il déplore « le discrédit où est tombé le grec ». Il rappelle que les Grecs sont des modèles parfaits que les Romains ont imités. Ce qui ne l'empêche pas de s'associer à la campagne pour un enseignement plus moderne.

C'est sur le même ton, respectueux de choses vénérables mais caduques, que d'Alembert, un des premiers, a mis en question l'enseignement du latin. « Je suis bien éloigné, avait-il écrit dans l'*Encyclopédie*, de désapprouver l'étude d'une langue dans laquelle les Horace et les Tacite ont écrit ; cette étude est absolument nécessaire pour connaître leurs admirables ouvrages ; mais je crois qu'on devrait se borner à les entendre, et que le temps qu'on emploie à composer en latin est un temps perdu. Ce temps serait bien mieux employé à apprendre par principes sa propre langue, qu'on ignore toujours au sortir du collège, et qu'on ignore au point de la parler très mal. »

On voit combien ce réquisitoire contre les langues anciennes est modéré. Ceux que prononcent les Parlementaires le sont peut-être encore plus. Les hauts magistrats qui débattent de ces questions sont des hommes cultivés qui ont le respect des lettres. La Chalotais rappelle que la façon de s'exprimer, de juger, de parler, d'écrire, une allusion, la cita-

tion d'un vers connu, annoncent la culture de l'esprit. Guyton de Morveau déclare qu'aucune langue vivante ne peut se suffire à elle-même, et que le latin est nécessaire à tout homme de lettres. Il observe qu'il serait imprudent de remplacer les maîtres de l'antiquité par des écrivains modernes : « Nous avons des modèles, sans doute, mais ils sont trop contemporains pour inspirer ce respect qui fixe invariablement les principes du beau ; leur réputation n'a pas assez vieilli... Et il y aurait tout à craindre, en perdant de vue les chefs-d'œuvre de l'antiquité, que le caprice du moment ne devînt le type le plus ordinaire des productions. » Enfin il semble que Rolland d'Erceville aimerait que l'enseignement du grec fût obligatoire, — tout comme M. Léon Bérard, de nos jours, — puisqu'il voudrait que l'étude du grec et celle du latin « fussent liées ensemble et rendues indivisibles. »

Cependant l'honneur qu'on fait aux langues anciennes est surtout de réserver leur étude à quelques mandarins, et il n'y a qu'une voix pour proclamer que l'enseignement du français est le plus important de tous. La Chalotais veut donner le pas à la langue maternelle. Il trouve honteux que dans une éducation de France on néglige la littérature française, comme si nous n'avions pas des modèles dans notre langue. « Les Grecs et les Romains cultivaient la leur préférablement aux langues étrangères. De cent étudiants, il n'y a en a pas cinquante à qui le latin soit nécessaire, et à peine en compterait-on quatre ou cinq à qui il puisse être utile, dans la suite, de le parler et de l'écrire. »

La principale réforme demandée est l'étude en français des diverses matières de l'enseignement, notamment de la philosophie. Selon la formule de Guyton de Morveau, « il est nécessaire d'apprendre en français ce qu'on apprend pour les choses mêmes. » Croit-on, ajoute Rolland d'Erceville, que chez les Grecs et les Romains les sciences fussent enseignées dans une langue étrangère? La Chalotais réclame des compositions françaises : les élèves s'exerceraient successivement à tous les genres ; ils commenceraient par des fables et des lettres, ils finiraient par des discours publics.

Pour l'enseignement du latin, c'est l'assaut des méthodes jansénistes et oratoriennes contre les méthodes des Jésuites. On cite en exemple le principal du collège de Langres, Mathias, qui a supprimé les vers latins, réduit l'importance du thème et de la composition latine, pour consacrer plus

de temps à l'explication des auteurs. La Chalotais lance une idée qui a fait du chemin depuis le dix-huitième siècle : il demande qu'on étudie conjointement les anciens et les modernes : Phèdre et La Fontaine, Horace et Boileau. Encore ne faut-il pas choisir des modernes trop récents : il ne nous viendrait plus à l'idée de mettre côte à côte, comme La Chalotais, l'*Enéide* et la *Henriade*. Ce qui prouve, comme le remarquait Guyton de Morveau, qu'on se trompe sur la valeur de ses contemporains, et que les anciens nous donnent au moins une garantie : celle d'être consacrés par le temps.

Certaines propositions sont plus audacieuses. Guyton de Morveau part en guerre contre la grammaire : « Il n'est pas moins absurde, dit-il, de commencer l'étude d'une langue par la grammaire, que de faire rendre raison de ce que l'on ne connaît pas. » Le réformateur parlementaire propose ici une idée qu'il a prise dans l'arsenal philosophique. L'offensive contre la grammaire date du début du siècle, et c'est en Angleterre qu'on en trouverait le point de départ : Locke avait suggéré d'enseigner les langues mortes aux enfants par l'usage comme les langues vivantes. Sur ce point, notre temps est moins hardi. La méthode directe n'est appliquée qu'à l'anglais et à l'allemand, pas au latin et au grec. La course au progrès ne gagne pas perpétuellement du terrain. Sans quoi il y a longtemps qu'elle aurait achevé sa carrière. On trouve dans l'histoire des exemples de toutes sortes, même de révolutionnaires plus avancés que les nôtres.

Enfin, dans cette évolution du dix-huitième siècle vers un enseignement moderne, il reste une dernière étape à franchir. Du moment où l'on a réclamé, comme La Chalotais et Rolland d'Erceville, que la langue française marche d'un pas égal avec la langue latine, on est bien près de proposer que les élèves puissent choisir, suivant leurs aptitudes, entre la culture avec latin et la culture sans latin. Nos Parlementaires n'y manquent pas. Ils établissent en ce sens des projets très précis : « Il serait bon, dit La Chalotais, que les écoles du matin, par exemple, fussent pour le français et celles du soir pour le latin... Il se trouverait des enfants qui, n'ayant besoin ni de latin ni de grec, suivraient seulement celles du français : *et je ne regarderais pas comme un mal que cet usage pût s'introduire.* » Le même projet se retrouve dans le plan général d'institution proposé au Parlement de

Bourgogne et cité par Rolland d'Erceville. Ce plan prévoit un cours d'humanités latines dans les classes du matin, un cours d'humanités françaises dans les classes du soir. « Ce dernier cours sera destiné à tous, au lieu qu'on n'admettra au latin que ceux en qui on trouvera de la disposition pour les langues. » Cette fois rien ne manque au programme d'enseignement moderne qui devance de quelque cent cinquante ans les sections B de la réforme de 1902. Pas même le nom « d'humanités françaises » qui permettra un jour à M. Brunot de placer les réformateurs du dix-huitième siècle au nombre de ses devanciers, et d'invoquer leur autorité.

Par ailleurs, c'est surtout au profit du français qu'est menée l'attaque contre les langues anciennes. Les langues vivantes sont encore assez négligées. D'Alembert avait dit cependant : « Les langues étrangères dans lesquelles nous avons un grand nombre de bons auteurs, comme l'anglais et l'italien, et peut-être l'allemand et l'espagnol, devraient aussi entrer dans l'éducation des collèges. » Mais les Parlementaires ne le suivent guère sur ce terrain. La valeur éducative des langues vivantes ne leur apparaît pas plus que celle des langues mortes. Ils n'aperçoivent que leur utilité directe. La Chalotais recommande l'étude de l'anglais pour les sciences, celle de l'allemand pour la guerre (*sic*). Guyton de Morveau s'étonne que les Français négligent les langues étrangères ; mais il ne trouve pas que ces langues soient d'une utilité assez générale pour faire partie du cours ordinaire des études.

C'est donc vers d'autres matières de l'enseignement moderne que les réformateurs de 1762 vont pousser leurs conquêtes. Mais avant de poursuivre leur marche, ils ont à réduire un autre ennemi que les langues anciennes. « Du latin et des sottises, » a dit Voltaire. Les sottises, c'est la philosophie qu'on enseigne au collège, la scolastique. D'Alembert avait déclaré que la logique des collèges était à peu près celle que le maître de philosophie apprend au bourgeoisgentilhomme, et il avait proposé de la réduire à quelques lignes, pour faire place à la physique, aux expériences et à la géométrie, « qui est de toutes les logiques et physiques la meilleure. » Là-dessus, les Parlementaires ne font que renchérir. Cette époque est rassasiée des disputes théologiques qui n'ont guère cessé depuis plus d'un siècle. Elle attribue ces querelles toujours renaissantes, « opprobre de la religion et

de la raison, fléau des États, des lettres et des bonnes mœurs », aux habitudes de discussion données par l'enseignement philosophique des collèges. Le cartésianisme, qui a conquis tout le monde cultivé, n'a pas encore pénétré dans l'enseignement. Il soutient l'assaut des Parlementaires contre la scolastique. La Chalotais et Guyton de Morveau donnent à fond contre la vieille philosophie. Il faut supprimer ce « jargon pédantesque », empêcher la jeunesse de s'accoutumer à « toute cette ergoterie ». Seul Rolland d'Erceville fait des réserves : « On reproche à l'Université la méthode scolastique dont elle se sert dans l'enseignement de la philosophie ; mais l'expérience a souvent justifié cette méthode, et la précision qu'elle exige ne contribue pas peu à former le jugement et à apprendre à raisonner. » Cependant les partisans de la philosophie scientifique sont les plus nombreux. « Presque toute notre philosophie et notre éducation, dit La Chalotais, ne roulent que sur des mots ; ce sont les choses mêmes qu'il importe de connaître. » Place aux choses, place à l'étude des sciences !

Les sciences obsèdent tous les esprits. Elles établissent sur les intelligences une domination qui s'étendra jusqu'à nos jours. En attendant les conquêtes, cent ans plus tard, de la chimie et de la biologie, c'est le triomphe de la géométrie et de la physique. Que n'en fait-on la base de l'enseignement? C'est une étude bien plus accessible à de jeunes esprits que la grammaire. Diderot estime qu'il est plus facile d'apprendre la géométrie que d'apprendre à lire. La Chalotais s'élève contre le préjugé qui a attaché à ces sciences l'idée d'une grande difficulté pour les enfants. « Par qui cette difficulté est-elle exagérée? Par des gens qui, dès l'âge de six ans, leur mettent en main la grammaire, c'est-à-dire la métaphysique du langage, un tissu d'idées abstraites... La géométrie ne présente rien que de sensible et de palpable... La géométrie ne demande pas plus d'application que les jeux de piquet et de quadrille. » Pour les élèves plus avancés en âge, l'étude des mathématiques présente une utilité générale sur laquelle Guyton de Morveau insiste longuement. En pratique il y aura donc lieu de prendre, sur la logique, des heures qui seront consacrées aux mathématiques. L'étude des sciences était confondue avec celle de la philosophie. Il faut qu'elle en soit séparée. La Chalotais et Rolland d'Erceville réclament, pour chaque collège, une

chaire spéciale de physique expérimentale et de mathématiques. L'histoire naturelle n'est pas oubliée. Enfin les méthodes d'enseignement de ces sciences doivent être inspirées également de l'esprit le plus moderne, celui de *l'Encyclopédie*. Que l'on unisse, en physique, les expériences aux préceptes ; en mathématiques, le dessin à la spéculation. « Plus de thèses insipides, déclare Guyton de Morveau. Qu'on étudie les effets avant de disserter sur les causes. » La Chalotais recommande d'accoutumer les enfants à voir des machines qui produisent ou facilitent le mouvement, de leur faire remarquer les effets du levier, des roues, des poulies, de la vis, du coin et des balances. Pour l'histoire naturelle, il demande qu'on leur montre des squelettes. Ces observations d'après la nature doivent être multipliées dans l'éducation dès le plus jeune âge. C'est le commencement des leçons de choses. L'idée première n'en revient pas, du reste, à La Chalotais et à ses émules, car on la trouve déjà dans Rollin, et, auparavant, dans *l'Éducation des filles* de Fénelon. On sait par ailleurs, — *l'Encyclopédie* en est le témoignage par ses planches illustrées autant que par ses textes — quelle est, à cette époque, la faveur de l'observation scientifique et du machinisme.

Avec les sciences, la matière qui tient le plus à cœur à nos réformateurs est l'histoire. Ils s'intéressent moins à la géographie, quoique La Chalotais observe que cette étude ne doit jamais être séparée de l'histoire. Mais tous s'indignent de voir l'histoire moderne absolument délaissée. « Les histoires modernes, dit La Chalotais, renferment plus d'utilités que les histoires anciennes ; celles de l'Europe que les histoires de l'Égypte et de la Chine, les histoires du pays plus que les étrangères. » Guyton de Morveau déplore que les jeunes gens sortent des collèges « sans connaître les principaux traits de l'histoire de leur pays qui est la principale de toutes ». La même doléance avait été exprimée par Rollin. Enfin Rolland d'Erceville, après d'Alembert, dénonce l'enseignement inutile qui prend la place d'une étude indispensable : c'est encore l'antiquité qui est l'intruse. « Un abus m'a toujours révolté : les jeunes gens qui fréquentent les collèges savent le nom de tous les consuls de Rome et souvent ils ignorent celui de nos rois. (C'est ce dont se plaignait Voltaire.) Ils connaissent les belles actions de Thémistocle, d'Alcibiade, de Décius, d'Annibal, de Scipion, etc... ; ils ne

savent pas celles de Duguesclin, de Bayard, du cardinal d'Amboise, de Turenne, de Montmorency, de Sully, etc... ; en un mot des grands hommes qui ont illustré notre nation et dont les exemples, étant plus analogues à nos mœurs et plus rapprochés de nous, leur feraient plus d'impression. » Faut-il aller jusqu'à adopter la thèse de Grotius, qui voulait qu'on étudiât l'histoire à rebours, c'est-à-dire en commençant par notre temps et en remontant de là aux siècles passés? C'est l'avis de d'Alembert et de La Chalotais. Ce n'est pas celui de d'Aguesseau ni de Rolland d'Erceville. En tout cas, il faut enseigner aux enfants l'histoire moderne. Et Rolland d'Erceville demande aussi qu'on enseigne dans chaque collège l'histoire locale, l'histoire de la province.

Autant d'idées qui nourriront, dans l'avenir, d'autres projets de réforme. Ouvrons l'enquête Ribot, de 1899, qui a précédé la réforme de 1902. Nous lisons dans la déposition d'Ernest Lavisse : « L'enseignement de l'histoire... devrait avoir pour mission, au collège, de faire connaître le monde actuel et de préparer les écoliers à le bien comprendre... Il faudrait, quand une occasion se présente, la saisir, pour parler aux élèves des choses de leur temps. Par exemple, notre histoire coloniale fournit souvent de ces occasions. Quel beau sujet de conférence, pour les élèves réunis, que la capture et la défaite de Samory » (*sic*). Et un peu plus loin : « Il est une autre sorte d'innovations que je ne fais qu'indiquer. Le collège pourrait s'intéresser plus qu'il ne fait à la vie de la région, à son histoire, à sa géographie, à ses monuments, à son industrie. » Les innovations d'Ernest Lavisse avaient été proposées cent trente ans auparavant par Rolland d'Erceville. Et avant Rolland d'Erceville n'avaient-elles pas été déjà suggérées? L'idée de moderniser l'enseignement n'est pas nouvelle, et les moyens ne varient guère pour y arriver.

*
* *

Les conséquences de telles initiatives varient encore moins. Quiconque tourne le dos à l'enseignement classique et à la culture générale doit assigner un autre but aux études scolaires. Il faut préparer les jeunes gens à des métiers déterminés. Il faut spécialiser l'enseignement. Les réformateurs de 1762 n'y manquent pas. Lisons les réflexions de Rolland

d'Erceville à ce sujet. Il constate que des jeunes gens de différentes conditions, destinés à des emplois différents, s'adonnent tous aux mêmes études. « Les écoles publiques ne sont-elles destinées qu'à former des ecclésiastiques, des magistrats, des médecins et des gens de lettres? Les militaires, les marins, les commerçants, les artistes sont-ils indignes de l'attention du gouvernement, et parce que les lettres ne peuvent se soutenir sans l'étude des langues anciennes, cette étude doit-elle être l'unique occupation d'un peuple instruit et éclairé? » Il faut donc engager les enfants, dès leur jeune âge, dans la voie qui doit être un jour la leur. Ce sera la base de notre réforme de 1902. C'est ce que Rolland d'Erceville réclame dès 1768 : « Rien ne me paraît si important que de connaître de bonne heure les inclinations de la jeunesse, et l'état auquel la Providence les a destinés... » Pratiquement, Rolland d'Erceville demande que les collèges des plus grandes villes s'adjoignent non seulement des professeurs de mathématiques, d'histoire moderne et de langues étrangères, mais aussi des maîtres de dessin, de tactique, de navigation. On s'avance ainsi à la fois vers l'enseignement spécialisé et vers l'enseignement professionnel. Certains réformateurs vont plus loin encore. Le mathématicien Fleury, en 1764, propose un plan d'études où l'on trouve déjà les bifurcations de nos programmes d'aujourd'hui : l'instruction y serait commune, de six à douze ans; puis, de douze à dix-huit ans, les élèves seraient partagés entre l'académie militaire, l'académie magistrale, l'académie financière, l'académie des arts utiles, l'académie des arts agréables. Notre temps n'a pas fait mieux pour diviser les études en compartiments. Seulement, les idées de Fleury, qui étaient restées à l'état de théorie en 1764, sont appliquées depuis 1902. Et ce sont d'autres plaintes qui s'élèvent maintenant. Rolland d'Erceville, aujourd'hui, aurait satisfaction, mais il entendrait dire : faut-il qu'un enfant sache, dès l'âge de dix ans, s'il veut être magistrat, médecin, militaire, marin, commerçant, artiste ou homme de lettres? Comment décider, au sortir de l'enfance, de l'instruction qui sera spécialement utile à un jeune homme? Notre enseignement est peut-être encore moins adapté à la vie que celui dont on se plaignait, il y a cent cinquante ans. Les jeunes cervelles, disait-on alors, sont barbouillées de savoir livresque et de pédantisme. Aujourd'hui elles sont

barbouillées de technique. D'Alembert demandait à quoi sert d'apprendre les figures *barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, etc... Mais à quoi sert, dans la vie de la plupart des hommes, de connaître la formule de l'acide sulfurique, ou d'avoir étudié les lentilles convexes? Les réformateurs voulaient des études plus humaines. Quand les réformes sont appliquées, on s'aperçoit qu'elles servent à fabriquer diverses séries de spécialistes et de techniciens, plus ou moins heureusement préparés à leur métier, et à qui manque la culture essentielle dont tous les hommes ont besoin.

Cependant d'une question en découle une autre. Si l'on a décidé que l'enseignement classique était inutile pour certains enfants, dans quelle mesure faut-il conserver les établissements où on le donne. « On demande s'il y a trop ou trop peu de collèges en France. » Ce n'est pas dans de récents discours à la Chambre ou au Sénat que nous relevons cette phrase, quoique des propos analogues s'y trouvent en grand nombre. C'est dans l'*Essai* de La Chalotais qui répond : « La résolution de cette question dépend de savoir s'il y a assez de laboureurs, assez de soldats, s'il n'y a pas trop de praticiens, s'il y a trop ou trop peu d'ecclésiastiques... Je réponds qu'il n'y a pas assez de laboureurs dans un pays où il y a des terres en friche, et où l'État assez riche par lui-même pour exporter ses productions naturelles, importe souvent celles de l'étranger qu'il pourrait fournir. » Il y a donc trop de prêtres et de religieux, trop d'officiers et de suppôts de judicature, trop d'écrivains. « Autrefois, il était difficile d'être savant, faute de livres : maintenant la multitude de livres empêche de l'être... (Que dirait aujourd'hui La Chalolais !) Il n'y a jamais eu tant d'étudiants dans un royaume, où tout le monde se plaint de la dépopulation : le peuple même veut étudier ; des laboureurs, des artisans envoient leurs enfants dans les collèges des petites villes, où il en coûte peu pour vivre ; et quand ils ont fait de mauvaises études, qui ne leur ont appris qu'à dédaigner la profession de leurs pères, ils se jettent dans les cloîtres, dans l'état ecclésiastique ; ils prennent des offices de justice et deviennent souvent des sujets nuisibles à la société. » Comme l'homme ne change pas, les observations justes qu'on fait sur lui sont éternellement vraies. Remplaçons les moines et les officiers de justice par des instituteurs et des commis des postes, cette page est étonnamment actuelle. Seulement

La Chalotais va jusqu'au bout de ses idées, si loin dussent-elles le mener. Il regrette qu'on apprenne à lire et à écrire « à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime et qui ne le veulent plus faire. » Il constate qu'on ne trouve plus de mousses à Brest et à Saint-Malo depuis que des écoles y sont installées. « Dans trente ans d'ici, ajoute-t-il, on demandera pourquoi il manque des matelots dans les ports. » Et il ne craint pas de conclure — d'accord, il est vrai, avec Voltaire et Rousseau — : « Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations. Tout homme qui voit au delà de son triste métier ne s'en acquittera jamais avec courage et avec patience. Parmi les gens du peuple, il n'est presque nécessaire de savoir lire et écrire qu'à ceux qui vivent par ces arts ou à ceux que ces arts aident à vivre... Ainsi, il est plus avantageux à l'État qu'il y ait peu de collèges, pourvu qu'ils soient bons, et que le cours des études y soit complet, que d'en avoir de médiocres. Il vaut mieux qu'il y ait moins d'étudiants pourvu qu'ils soient mieux instruits, et on les instruira plus facilement, s'ils ne sont pas en si grand nombre. » Les formules de ce genre peuvent être multipliées. J'aime mieux un bon humaniste que deux mauvais, dira un jour M. Herriot. Mais le ministre démocrate réservera à l'enseignement secondaire et supérieur ce souci de la qualité. La Chalotais, lui, descend jusqu'au dernier échelon des études pour y appliquer sans pitié le même principe, et préfère un bon laboureur à un homme mal instruit. Entre les deux, il y a place pour des hommes qui tâchent de répartir entre toutes les intelligences l'enseignement qui leur convient.

Tel est le président Rolland d'Erceville, qui s'accorde avec La Chalotais, et aussi avec l'Université de Paris, pour déclarer « qu'au moyen de la multiplicité des collèges, il y a, à la vérité, plus d'étudiants, mais moins de savoir ». Seulement il déclare d'autre part que « la science de lire et d'écrire, qui est la clef de toutes les autres sciences, doit être universellement répandue ». Aussi ne veut-il qu'on supprime aucun collège. Mais on réduira les moins importants à leurs basses classes. Il y aura désormais deux sortes de collèges : dans les grandes villes, les collèges entiers, ou de plein exercice ; dans les petites, les demi-collèges. Les élèves peu doués sortiront du demi-collège pour entrer dans un métier. Les

autres iront à la grande ville. Et la petite ville qui les y enverra pourra leur procurer des bourses grâce aux économies qu'elle aura faites par la réduction de son collège.

Rolland d'Erceville n'a pas imaginé ce système ; il l'a pris chez Richelieu, que nous trouvons une fois de plus à l'origine de certaines de ces réformes scolaires. On lit, en effet, dans le *Testament politique* du grand cardinal : « Les politiques veulent, en un État bien réglé, plus de maîtres ès arts mécaniques, plus de maîtres ès arts libéraux pour enseigner les lettres. J'ai souvent vu, pour la même raison, le cardinal du Perron souhaiter ardemment la suppression d'une partie des collèges de ce royaume : il désirait en faire établir quatre ou cinq célèbres dans Paris, et deux dans chaque ville métropolitaine de France. » Et Richelieu, reprenant le projet de du Perron, le précise et le justifie ainsi : « Il ne faut autre chose que réduire tous les collèges des villes, qui ne sont pas métropolitaines, à deux ou trois classes suffisantes pour tirer la jeunesse d'une ignorance grossière, nuisible à ceux mêmes qui destinent leur vie aux armes, ou qui la veulent employer au trafic. Par ce moyen, auparavant que des enfants soient déterminés à aucune condition, deux ou trois ans feront connaître la portée de leurs esprits : ensuite de quoi les bons, qui seront envoyés aux grandes villes, réussiront d'autant mieux qu'ils auront le génie plus propre aux lettres, et qu'ils seront instruits de meilleure main. » Mais ce système de Richelieu, dira-t-on, c'est l'école unique. En effet, à moins que ce n'en soit le contraire. C'est l'école unique, mais à rebours, en fonction de l'enseignement secondaire, au lieu que celle dont on parle aujourd'hui serait établie en fonction du primaire. Et peut-être serait-ce plutôt un système assez proche de celui de M. Léon Bérard, qui voulait donner à tous les écoliers une teinture d'humanités, même à ceux qui abandonneraient leurs études à mi-chemin pour entrer plus tôt dans la vie.

*
* *

Quoi qu'il en soit, qu'advint-il pratiquement de tous ces projets de réforme? Il serait trop long d'examiner en détail le fonctionnement des collèges entre le départ des Jésuites et la Révolution. M. Brunot a réuni, dans son *Histoire de*

la langue française, tous les renseignements actuellement connus à ce sujet. Qu'il nous suffise de dire que les réformes, partiellement appliquées, eurent probablement les bons effets qu'on en pouvait attendre sans causer les dégâts qu'on pouvait craindre. M. Brunot a dit un jour que l'action des Parlementaires de 1762 n'avait pas suffi pour vaincre la résistance des facultés supérieures et la routine de la plupart des collèges. « C'était à la Révolution, dit-il, qu'était réservé l'honneur de rompre avec les pratiques séculaires. » Entendons que les Parlementaires n'ont rien bouleversé. Nous avons vu, du reste, que sur le principal, l'étude des langues anciennes, ils étaient moins rigoureux que leurs inspirateurs, philosophes et Encyclopédistes. De leurs écrits aux actes qu'ils purent accomplir, il y eut encore une atténuation. On avait pensé remplacer les Jésuites par des maîtres laïques. Comme on n'en trouva guère, la place de la Compagnie expulsée fut prise par le clergé séculier ou par des ordres rivaux, notamment par les Oratoriens, qui étaient depuis plus d'un siècle du côté des réformateurs. Ce qui passa dans la pratique, ce fut la meilleure partie des revendications, celle qui venait de Rollin. Le latin demeura l'enseignement essentiel, mais on s'efforça d'en tirer plus de profit, et l'on tâcha d'en faire le centre d'une instruction plus large et plus ouverte. Le thème et la composition latine durent battre en retraite devant la version et l'explication des auteurs. Aujourd'hui le thème a retrouvé des défenseurs et l'abus de la version est critiqué. La vérité pédagogique, comme toute vérité, est bien difficile à déterminer.

Au total, on parvint à d'heureux résultats si nous en croyons les élèves de ces collèges qui, plus tard, se souvinrent de leurs études comme d'un heureux temps. M. l'abbé Sicard en donne pour preuve une lettre de Joubert, que nous citerons ici à notre tour : « Regrettons nos anciens collèges, écrit Joubert à Fontanes en 1809. C'étaient véritablement de petites universités élémentaires. On y recevait une première éducation très complète, puisqu'on en sortait capable de devenir, par ses propres efforts et par ses seules forces, tout ce que la nation voulait. La philosophie et les mathématiques, dont on fait tant de bruit, y avaient des chaires ; l'histoire, la géographie et les autres connaissances dont on parle tant, y tenaient leur place, non pas en relief et avec fracas comme aujourd'hui, mais pour ainsi dire en secret

et en enfoncement. Elles étaient fondues, insinuées et transmises avec les autres enseignements. On les goûtait et on emportait le désir de les apprendre...

Regrettons nos anciens collèges, dit Joubert, tourné vers sa jeunesse. Mais le temps qu'il évoque est celui où le président Rolland d'Erceville disait : « Il faut que les jeunes gens fassent des études sérieuses, telles que l'on en faisait le siècle dernier. » Ce siècle-là, c'est le dix-septième où Richelieu songeait déjà à améliorer l'enseignement. Si nous remontions plus haut encore, quels autres regrets n'entendrions-nous pas? Quels réformateurs ne verrions-nous pas se dresser? Il semble qu'en matière d'enseignement, au moins autant qu'en toute autre, les lamentations sur le bon vieux temps n'aient jamais cessé de retentir à travers les âges. Le *laudator temporis acti* du vieil Horace, personnage éternel de la comédie humaine, hante en particulier les préaux des écoles et les vestibules des universités.

Mais ces évocations mélancoliques s'accompagnent presque toujours de résolutions qui, pour l'avenir, tendent à ruiner le peu qui reste d'un passé si regretté. Et l'on ne sait trop, pour finir, si les hommes parcourent tristement les étapes d'une incessante décadence, ou si, avides d'une culture de plus en plus parfaite, ils s'efforcent d'y arriver par des méthodes toujours renouvelées. Faut-il croire que la civilisation le cède un peu chaque jour à la barbarie, ou bien, au contraire, que l'émulation des élèves, dans l'espace, est doublée d'une émulation dans le temps, entre les maîtres et les pédagogues? A moins que la culture de l'esprit ne comporte qu'un nombre limité de recettes dont les générations goûtent tour à tour, allant des lettres aux sciences, des langues vivantes aux langues mortes, de la version au thème et du thème à la version, comme les peuples oscillent entre la liberté et l'autorité, les économistes entre le protectionnisme et le libre échange, les musiciens entre la mélodie et l'harmonie, les peintres entre le dessin et la couleur, — comme un dormeur se retourne dans son lit.

André Rousseaux.

La double vie de Gérard de Nerval

I

Amitiés.

On voudrait toujours pouvoir s'enfermer dans sa jeunesse, et j'en sais qui font des efforts désespérés pour y revenir. Les poètes, plus que tous les autres, gardent le goût de leur adolescence, et tout au long de leurs œuvres, plus ou moins consciemment, redisent ou développent les souvenirs de ces beaux jours.

Premières amours, amitiés premières, premières impressions de la liberté, premiers voyages sont les thèmes favoris qu'on reconnaît dans leurs poèmes et qui s'accompagnent toujours de regrets. Ceux qui n'ont pas au cœur cette mélancolie qui porte en elle tant d'apaisement, n'ont aucune joie dans leur vieillesse et ne méritent pas le paradis.

J'ai feuilleté, d'une main pieuse et lente, les pages où les survivants d'une grande époque ont voulu ressusciter les jeunes années de Gérard. Elles s'offrent à nous comme ces bottes de lilas dont les couleurs neuves sont éclatantes, dont le parfum monte à la tête, et qui ont toute l'allégresse d'un ciel d'avril. Les meilleures de ces pages, c'est à Gautier que nous les devons, à Gautier dont la jeunesse se con-

(1) Copyryght 1928 by Librairie Plon.

fond avec celle de Gérard. Qui lui en voudrait de ses inexactitudes? Qui lui tiendrait rigueur des excès de son imagination? On souhaite, au contraire, que tout soit un peu déformé par le prestige du passé, et qu'il ait mis la grâce, la précieuse somptuosité de sa poésie sur ce temps heureux.

Par bonheur, il n'y a point de lettres de Gérard avant 1830. Par chance, on ignore ce qu'il fit au jour le jour, entre sa quinzième et sa trentième année.

On dit qu'il fut saute-ruisseau dans une étude, sans qu'on puisse savoir le nom du notaire.

On assure qu'il fut étudiant en médecine, mais on ne peut citer le nom de ses maîtres.

On prétend même qu'il fut apprenti imprimeur, ce qui expliquerait qu'il prit plus tard un brevet pour une invention d'imprimerie, mais on ne connaît rien de cet apprentissage !

Lui-même a fort peu parlé de ses vingt ans, et l'on ne peut donner le nom de sa première maîtresse.

Réjouissons-nous de n'avoir pas à tenir le calendrier de ses travaux, de ses exploits amoureux. Nous n'aurions qu'une apparence, qui nous empêcherait de nous émouvoir à notre aise, simplement, devant les caprices, les enthousiasmes, la tendresse d'un être pour qui le quotidien compta si peu.

*
* *

Dans toute la jeunesse de Gérard, il y a d'abord son père. Le médecin de la Grande Armée n'est pas riche. Il a une pension de quatre cent vingt francs, et exerce dans le quartier Saint-Merry, afin de pouvoir vivre et de subvenir aux dépenses de son fils. Le docteur Labrunie n'est pas un méchant homme. Il a le goût de la solitude, mais aussi celui de la famille. Autour de son domicile de la rue Saint-Martin, sont groupés tous ses proches. Il aime passionnément son fils. Il n'en est pas de meilleure preuve que son renoncement à un nouveau mariage, et que son désir d'avoir son fils auprès de lui, quelque embarras que cette présence puisse lui causer.

Il n'a que cinquante ans quand Gérard publie son premier ouvrage, à dix-huit ans. Et pourtant son enfant n'est

pas prisonnier dans un collège. Il est externe libre à Charlemagne. Il revient à la maison pour le déjeuner, le dîner et couche rue Saint-Martin.

Le docteur s'occupe de l'instruction de son fils. Il lui a appris l'allemand, et l'aide certainement dans ses études. Mais ce n'est pas pour le seul plaisir de parfaire une éducation de jeune bourgeois que le père prend cette peine. Il aimerait de voir Gérard choisir une carrière où son savoir lui fût utile. Il le voudrait diplomate, peut-être, ou médecin. En tous les cas, les premiers essais littéraires du jeune homme ne doivent pas le réjouir. Il craint qu'il ne perde son temps et qu'il ne se consacre à la littérature. Il est le père classique d'un poète, prudent, méfiant, et de bon conseil.

J'imagine que Gérard n'est pas un fils moins classique, si l'on peut dire. Il sait quels déboires l'attendent. Mais ce sont eux précisément qui l'attirent. La jeunesse, dans ce temps-là, a le goût du martyre, et mourir de faim lui paraît le plus sûr moyen de gagner le ciel, ou plutôt la gloire. Mais, à la différence d'autres enfants qui prennent prétexte de leurs désirs contrariés pour mépriser leur famille et secouer le joug paternel, Gérard n'a rien du rebelle. Ce n'est pas un fils révolté. Il a, en politique, dès son jeune âge, les opinions de son père. Il est bonapartiste, mais libéral. Le docteur Labrunie a dû aimer Bonaparte plus que Napoléon et regretter que l'empereur eût rompu avec la jeune tradition révolutionnaire.

Gérard, en 1826, admire sans réserve Casimir Delavigne et Béranger. Et l'on entend fort bien dans ses poèmes d'adolescence les échos des chansons que le père devait fredonner au coin de son feu, pour protester contre les excès du pouvoir royal. A cette époque, et bien que ses fréquentations pussent l'y pousser, Gérard n'est pas de ceux qui vont, aveuglément, vers la nouvelle école.

Plus tard même, quand son admiration et ses amitiés l'auront fait s'engager dans les rangs romantiques, il sera le soldat discipliné, mais discret, qui va à la bataille courageusement, sans provocation ni bravade.

Si bizarre que cela puisse paraître, ce bohème a le goût du foyer, l'amour de la famille. Il éprouve un très vif chagrin à la mort de sa tante maternelle, et écrit des vers naïvement émouvants quand disparaît sa grand'mère en 1828. Il n'éprouve pas le besoin de mener une existence

indépendante, jusqu'à vingt-six ans. Il vit chez son père qui ne semble pas se plaindre de lui.

D'ailleurs, jusqu'à son dernier jour, Gérard restera un fils sinon très docile, du moins très respectueux et très aimant. Il a son couvert mis, chez son père, tous les jeudis.

Il ne vient pas régulièrement. Mais le docteur Labrunie ne fait jamais enlever ce couvert, et dîne devant la place vide, stoïque dans son inquiétude et dans son chagrin. Gérard s'excuse par une visite ou par une lettre. Quand il est en voyage, il explique son caractère en de longues épîtres, ou écrit des billets de petit enfant.

En octobre 1834, il est à Aix-en-Provence. C'est sa première escapade. Il envoie ce mot à son père :

Mon cher papa,

J'ai vu Avignon, j'ai vu Vaucluse. Tout cela est admirable. Combien j'aurais dû regretter de mourir sans avoir vu ces beaux pays. Je prends toutes sortes de moyens pour rendre le voyage le moins coûteux possible, par les bateaux, les patâches, ou à pied. C'est plus long, mais la campagne est pleine d'attraits. A Avignon, il y a des églises charmantes, toutes peintes à l'intérieur. J'ai suivi les bords de la Durance. C'est plein d'îles. C'est très beau. Il y a un pont d'au moins une demi-lieue. A Aix je vis le château du roi René. Les champs sont pleins d'oliviers et de mûriers. Les figues sont délicieuses. Ici on boit du vin du Midi et l'on mange de la cuisine à l'huile. Adieu, papa. Porte-toi bien. Je t'embrasse. Moi, je vais voir la mer.

On n'est pas plus raisonnable. On n'est pas plus gentil garçon. Comme il sait glisser dans l'oreille paternelle qu'il fait des économies, et comme il montre qu'il s'intéresse à tout afin qu'un tel voyage lui soit profitable !

Mais quand il écrit à ses amis — Jean Du Seigneur, Gautier ou Nanteuil — le ton change. Nous sommes en novembre, en 1834, à Marseille.

« Je suis à l'hôtel où je dîne splendidement à crédit, et me refais de mes voyages. C'est que, dans tout hôtel moins beau que l'hôtel des Princes, on éprouverait quelque inquiétude à me voir sans malle et presque sans bagage. J'ai fait en sorte de me souvenir de Robert Macaire. J'avais, en débarquant, cinq sols ; j'en ai donné deux pour me faire cirer. Je suis allé au coin de la rue où est l'hôtel des Princes, j'ai trouvé deux gamins et je leur ai promis trois sols pour porter mes effets ; l'un a pris mon sac, où il y avait prin-

cipalement un grand pain qui me restait de Naples ; l'autre a pris ma petite valise en cuir que d'Arc m'a donné, où il y avait deux citrons, des pommes et des poires, le reste de mes provisions ; et tout bien agrafé, je suis entré dans le vestibule entre mes deux acolytes : j'avais, heureusement, retrouvé une vieille paire de gants jaunes.

« Vous ne croirez pas à ces beaux apprêts, mais cela m'est égal. Le maître d'hôtel m'a donné une belle chambre. J'aurais craint de porter atteinte à la considération nécessaire en demandant quelque chose de très inférieur ; du reste, tout ce luxe n'est pas fort coûteux à Marseille où tout est bon marché. Heureusement, il y a la bibliothèque publique, voilà pour ma journée. Je n'ose guère marcher, parce que mes bottes se fendent... »

Évidemment, Gérard ne ferait pas ces confidences à son père. Il n'aimerait pas sans doute qu'il sût toutes les extravagances de son étourderie et il ne lui mettrait pas volontiers sous les yeux cette enveloppe dont l'adresse est ainsi libellée :

« A Monsieur Du Seigneur, statuaire, rue de l'Odéon, nº 20, 21, 22, 23, 24 ou 25, à Paris.

« S'il est à la campagne ou n'y est plus : A Monsieur Rogier, peintre, rue des Beaux-Arts, 5.

« Ou à Monsieur Gautier (Théophile), à la barrière de Passy, dans le bâtiment de la barrière.

« Ou à Monsieur Darq, rue Hyacinthe-Saint-Michel, nº 22. »

Le docteur verrait dans cette fantaisie la marque d'un esprit peu fait pour les besognes précises ou les travaux délicats de la diplomatie. Mais Gérard s'efforcera toujours de persuader son père qu'il est fort préoccupé des soucis matériels, et qu'un homme de lettres, soit par des livres, soit par des pièces, soit aussi par ses relations, peut s'assurer une existence à l'abri du besoin. Ce n'est pas chez lui hypocrisie. Il ne veut pas que son père soit inquiet. Et s'il sent qu'il ne le comprend pas, qu'il ne le comprendra jamais, il ne lui en garde pas rancune.

Il aime le vieil homme qui ne l'a pas abandonné, qui est resté fidèle à la mémoire de sa femme, qui lui composa une adolescence à la fois héroïque et studieuse, et auquel il écrira un jour d'idées noires :

« Je ne tends qu'à un but et à une consolation, c'est que tu me voies un jour heureux, comme je crois mériter de l'être, et que tu me connaisses bon, comme je sens que je le suis. Ne crois pas, quand je suis loin, que je ne sois pas près de toi, cependant. J'y serais près encore, fût-ce dans le tombeau. Si je mourais avant toi, j'aurais, au dernier moment, la pensée que, peut-être, tu ne m'as jamais bien connu...

« Plus j'avance en âge, plus je sens de toi en moi. C'est ta jeunesse qui revient et dont l'exemple soutient la mienne qui passe. J'oublie toujours une *chose*, en te parlant de ma situation plus heureuse et de mes ressources pour l'avenir, c'est que toi-même tu te gênes peut-être dans une idée qui me serait relative... Songe surtout que je ne voudrais pas que tu te privasses pour moi et même que tu pusses refuser à des parents qui le mériteraient, le peu dont tu pourrais disposer.

« Mon devoir serait d'y songer, moi. Mais je pense que cela viendra... »

Il a quarante-six ans quand il s'exprime ainsi. Ses sentiments filiaux n'ont jamais changé...

Avec ses amis, il a eu la même constance. Il est fidèle aux amitiés de sa jeunesse, sans défaillance, sans trahison, jusqu'à sa mort.

Il est vrai que si nous en jugeons par ce que ses compagnons nous rapportent, jamais union ne fut plus étroite que celle qui rassembla, dans la bataille romantique, ces jeunes gens qui mettaient en commun leurs pensées, leurs rêves, et même leur argent. Ils n'étaient pas tous également doués. Les uns affirmaient leurs convictions ardentes, dans leur accoutrement plutôt que dans leurs œuvres ; les autres menaient grand tapage pour effrayer les philistins, mais ne travaillaient guère. Tous ne demandaient qu'à trouver un chef qui les mènerait à la victoire. Gérard a lui-même défini cet état d'esprit de sa vingtième année :

« C'était un mélange d'activité, d'hésitation, de paresse, d'utopies brillantes, d'aspirations philosophiques et religieuses, d'enthousiasmes vagues mêlés de certains instincts de renaissance, d'ennui des désordres passés, d'espoirs incertains. L'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis. »

Pour lui, il n'était pas de ceux qui se mettaient en avant,

« il cherchait l'ombre avec le soin que les autres mettaient à chercher la lumière... » Il y avait d'autant plus de mérite, qu'il acquit très jeune une petite réputation, au collège Charlemagne, d'abord, où il était considéré comme un excellent élève, et où il était, pour ses camarades, le poète dont les vers avaient été publiés. *Napoléon et la France guerrière*, élégies nationales, parurent en 1826, chez Ladvocat. Le petit in-octavo avait trente-deux pages. Les poèmes avaient pour titre : *la Russie*, *Waterloo*, *les Étrangers à Paris*, *la Mort de l'exilé*.

En 1827, le *Mercure de France* donnait la dernière scène de *Faust;* une édition corrigée et augmentée de la *France guerrière* paraissait chez Touquet, une édition définitive des *Élégies nationales et satires politiques* était vendue par les libraires du Palais-Royal, et en 1828, *Faust*, tragédie de Gœthe, « nouvelle traduction complète en prose et en vers » par Gérard, apportait à la vingtième année du poète une juste renommée et les éloges enthousiastes de Gœthe lui-même...

Il n'en tire pas vanité. Il reste tel qu'il était à Charlemagne, doux, modeste, rougissant comme une jeune fille, et déjà apparaissant et disparaissant comme l'hirondelle, sans qu'on pût le retenir. Il a un ami, un seul, à cette époque, Théophile Gautier.

Sans doute, au collège, il s'est lié avec un singulier personnage, Hippolyte Tampucci, qui est à la fois garçon de classe et poète. On peut supposer que c'est à lui qu'il raconta ses premières aventures sentimentales, mais déjà, dès ce temps, c'est Théo qui l'attire, et il n'aura jamais frère de lettres plus dévoué et plus affectueux que lui.

Théo a dû être un collégien magnifique. Un portrait qu'il a peint lui-même nous le montre extraordinairement chevelu, les yeux noirs, le teint basané, le type même du frénétique, du partisan, du révolté. Il fait un contraste très net avec Gérard. Théo est un élève turbulent, mal noté ; Gérard est donné en exemple pour sa sagesse et sa conduite. Mais l'ardeur de Théo entraîne Gérard. Gautier parle comme un peintre qu'il veut être ; ses mots sont des tubes de couleurs. Il s'anime quand Gérard se tait. Il s'enfièvre quand Gérard s'apaise. Il dit ses colères et ses amours à tout le monde, quand Gérard devient de plus en plus secret. Il est grossier dans ses propos et scandalise par sa

tenue les bourgeois qui ne le provoquent point, quand Gérard, en longue redingote noire d'étoffe brillante, s'efforce de passer inaperçu, ou tire de ses poches profondes des livres qu'il a achetés çà et là...

Mais tous les deux s'entendent parfaitement, comme il arrive toujours dans ces cas-là. Et nulle jalousie ne les sépare. Gérard a l'idée de tirer une pièce de *Han d'Islande* et va trouver Hugo pour lui demander l'autorisation. Théo lui facilite une entrevue. S'agit-il de placer un drame, une comédie? Chacun y met du sien. Des camarades, des aînés portent secours aux débutants. Sans doute ne faudrait-il pas qu'un succès trop retentissant vînt couronner les efforts communs ; le mérite n'en serait reconnu qu'à un seul. Mais à vingt ans, ces sortes d'espérances ne sont pas encore des craintes, et Théo n'est pas un envieux.

Ah ! qu'on aime de revivre dans le songe de Gautier, lorsqu'il les rappelle, leurs jeunes années, et comme on lui a de reconnaissance d'embellir ses heures de jadis. On suppose bien qu'elles ont eu leurs nuages. On se doute qu'il y eut des moments de lassitude, des petites querelles et des chagrins. Mais que viendraient faire ici ces tristesses, quand il s'agit de tant de ferveur et de tant d'amitié? Toutes les jeunesses se ressemblent, quand on les contemple de loin, comme tous les pays qu'on a visités gardent un éblouissant prestige, quand on pense à leurs horizons.

Théo, Houssaye, Gérard. Trois frères qui ne vivent que par eux et que pour eux, et qui chaque jour découvrent une richesse nouvelle dans l'univers qu'ils ont créé. Ces amitiés, où l'on ne voit point que des femmes interviennent, semblent d'abord rétrécir singulièrement notre vision. On se compose un langage, on rit de plaisanteries qui ne feront rire personne, si on les dit « à l'étranger ». On a des sentiments trop particuliers, trop entiers aussi, parce qu'on les a étudiés, développés entre soi. On respire un air qui ne se renouvelle point. L'égoïsme à trois est plus cruel aux autres peut-être que l'égoïsme d'un seul. On y voit une manière d'association déplaisante par son étroitesse même, et méprisante, puisqu'elle suppose un choix.

Mais elle apporte aux associés les joies les plus douces, elle entretient une bonne humeur que les chagrins altèrent à peine, puisqu'on est trois pour les supporter. Elle donne une sensibilité réfléchie, un esprit d'autant plus vif qu'il

s'exerce entre initiés qui connaissent parfaitement les règles du jeu, et un orgueil qui est une force invincible, puisqu'on exprime ses plaisirs, ses douleurs, ses enthousiasmes selon le code secret qui vous isole du vulgaire. Entre hommes de lettres, cette amitié, d'ailleurs fort rare, est plus précieuse encore, pour ce qu'elle permet des travaux communs, de continuels échanges d'idées, et qu'elle épargne au méditatif la solitude et ses amertumes. C'est évidemment à Gautier et à Houssaye que Gérard doit de n'avoir pas quitté trop tôt la terre et de ne s'être pas perdu en ses rêveries dès ses vingt ans.

« Nous faisions notre cuisine nous-mêmes, dit Théo, Arsène Houssaye excellait dans la panade, nous dans le macaroni, Gérard allait avec l'aplomb le plus majestueux chercher de la galantine chez le charcutier voisin... Nous vivions ainsi de la façon la plus amicale, et ce sont les plus belles années de notre vie.

« Gérard, qui dormait très peu, lisait fort avant dans la nuit et il avait trouvé un singulier mode d'éclairage. Il posait en équilibre sur sa tête, un de ces larges chandeliers de cuivre qu'on appelle martinet, et la lueur se projetait sur les pages ouvertes. Mais quelquefois le sommeil le gagnait et le chandelier tombait au risque de mettre le feu... »

Souvenirs qu'on dirait détachés de la *Vie de bohème*, et qui fournissent à Murger les excuses qu'on ne lui accorde pas toujours. Je ne pense pas qu'aujourd'hui, en effet, de jeunes écrivains veuillent s'accommoder d'une telle existence, ni puissent sourire à ces évocations. Qu'elles ont de prix pourtant pour ceux qui confondent dans leur mémoire les visages d'amis tendrement aimés avec le premier printemps dont on a senti la douceur, et les flâneries au coin d'un feu timide avec les mots d'amour d'une première maîtresse !

Presque tous les soirs le trio sortait. Il retrouvait les camarades de combats, ceux qui avaient écrasé les classiques à la bataille d'*Hernani*, ceux qui avaient formé le petit cénacle, les buveurs du cabaret de la mère Sauguet, à Vaugirard, ou de la boîte de Graziano aux Champs-Élysées.

Gérard prenait, dans ces beuveries ou ces repas, une joie secrète qui n'était peut-être pas celle des autres. Il n'était romantique que d'occasion, dans ses idées comme dans ses écrits. Il rénovait, en allant chez le traiteur, la tradition

classique, et croyait que la gaieté était une façon particulièrement française de réagir contre les excès germaniques — aussi bien dans la mélancolie que dans les plaisirs — de ses confrères.

N'oublions pas la phrase de Théo : « Gérard était le plus lettré de tous (et il cite autour de lui Petrus Borel, Célestin Nanteuil, Jean du Seigneur, Philotée O'Naddy, Auguste Mas Keat, Joseph Bouchardy), et, malgré sa familiarité avec Gœthe, restait beaucoup plus Français qu'aucun de nous, de race, de tempérament et d'esprit. »

« Oh ! soupirait de son côté, Gérard, qui nous revaudra le Souper d'Auteuil, et la Nuit de Piron chez le commissaire, et la vraie chanson de table et les comédies au gros sel, et le Théâtre de la foire? Nous avons la grande élégie du dix-neuvième siècle, nous avons le drame, nous avons la comédie du Gymnase ; d'un côté, la mélancolie rêveuse de l'homme qui ne s'enivre jamais ; de l'autre, la froide plaisanterie de bon ton de l'homme des cafés et des restaurants. Vivent les cabarets, mordieu ! Vous verrez qu'on y reviendra ! Allez donc avec des amis passer votre soirée au café Procope. Oh ! l'ennuyeuse et sotte chose. Les uns se jettent sur les journaux, les autres organisent une poule au billard ; pas de conversation, gaie et bruyante, pas de ces bons éclats de rire qui vous fendent la bouche jusqu'aux oreilles...

« Or, savez-vous à quoi tend ce préambule? A vous parler d'une tentative que font, en ce moment, quelques jeunes gens, de rétablir l'usage antique et solennel des cabarets... Écoutez au travers du tumulte trivial et délirant, vous saisirez par éclairs une conversation qui est quelque chose de plus que spirituelle, des pensées hardies et profondes ; des vues d'art développées avec génie... C'est que ces hommes sont vraiment des artistes célèbres, des écrivains dont la France s'honore et qui sont venus au cabaret comme Hoffmann, qui sait? pour voir peut-être aussi l'idéal et le fantastique de leur art, se dessiner dans des images de fumée de tabac, ou apparaître parmi les vapeurs de l'ivresse. Ils se sont tous mis en rapport comme par le magnétisme, afin d'avoir des rêves de l'avenir, choquant ensemble leurs verres et leurs pensées, pour en faire jaillir la lumière... ou encore... eh ! bien, oui, riez, gens du monde, riez, car vous ne comprenez pas... »

Le Gérard Labrunie qui signait Louis Gerval, l'Alosius

Bloth, le Puycousin de la vingt-deuxième année, est dans ces lignes-là, Français certes, mais hanté malgré soi par l'Allemagne, féru de tradition, mais citant Hoffmann. Un jour viendra où Hoffmann sera plus souvent cité que la tradition.

C'est lui qui, chez Graziano, apportera un soir un crâne qu'il dit avoir pris dans la collection anatomique de son père pour que ses camarades puissent boire dans cette étrange coupe, pleine de vin jusqu'au bord. Et pour donner, je suppose, plus de prix et plus d'horreur à ce don macabre, il racontera que ce crâne est celui d'un tambour-major de la Grande Armée, tué à la bataille de la Moskowa.

Plaisanterie de carabin ! Gérard a fait ce que font encore aujourd'hui maints étudiants en médecine, et je ne crois pas qu'aucun des buveurs — même le plus romantique — ait pris au sérieux cette triste farce.

Ses travaux, à cette époque, témoignent d'ailleurs de sa double tendance d'esprit.

Dans le même temps qu'il publie la *Couronne poétique de Béranger*, en 1829, il donne au *Mercure de France*, successivement : la traduction de *Lenore*, de Burger, du *Chant de l'Épée*, de Kœrner, et d'autres poésies allemandes. Mieux encore, en 1830, il donne chez Havard, Bricon et Méquignon, des *Études sur les poètes allemands*, un in-octavo de deux cent soixante pages ; chez les mêmes, *Poésies allemandes*, morceaux choisis de Gœthe, Klopstock, Schiller, Burger, et un *Choix de poésies* de Ronsard, du Bellay, Baïf, Belleau, du Bartas, Chassignet, Régnier, précédé d'une introduction, toujours chez les mêmes éditeurs.

S'agit-il d'œuvres plus personnelles? Nous le voyons en 1831 écrivant le *Barbier de Gœttingue*, d'une inspiration toute hoffmannesque, et un *Tartuffe chez Molière*, une pièce qu'il destine à l'Odéon, dans laquelle il pastiche remarquablement le style du grand comique. Puis, peu à peu, que ce soit avec *Nicolas Flamel*, avec *l'Aventure de la Saint-Sylvestre* traduit d'Hoffmann, avec une traduction de Jean-Paul Richter, les œuvres et la pensée d'Allemagne prennent dans son esprit une place de plus en plus grande, tandis que ses poésies affirment toujours ses goûts pour Ronsard et son école.

On a essayé de rapprocher ces deux contraires. M. Aris-

tide Marie invoque Sainte-Beuve. Herder, inspirateur de Gœthe, « confinant son mysticisme réformateur sur le terrain esthétique, dit de la poésie qu'elle est le privilège des primitifs et des hommes du peuple, la victime de la civilisation et de l'expérience sociale. » Je ne crois pas que Gérard se soit beaucoup embarrassé de théorie, ni qu'il ait jamais cherché à expliquer ses contradictions. Elles sont nées de ses lectures faites pêle-mêle, de ses admirations de jeunesse qui vont de Diderot à Senancour. Il a dans sa tête une bibliothèque prodigieuse qui lui permet de faire montre, quand il le faut, d'une extraordinaire érudition. Il n'a pas de doctrine sûre, ni littéraire, ni sociale, ni philosophique. Dans ses œuvres d'homme mûr, ses idées sont plus confuses encore. Son cerveau, surchargé de lectures, fermente, bouillonne et éclate...

Il eut mille projets de grands drames. Mais là encore ses lectures ont une forte influence. Il en réalisa quelques scénarios, moins j'imagine, par goût profond du théâtre que par désir, d'abord, de faire lui aussi un *Faust* comme Gœthe. Dans la suite, des besoins d'argent ou des ruses sentimentales l'engagèrent à tenter la chance de la scène. Je ne vois jamais, dans toute cette production théâtrale, le signe d'une vocation. Il aime l'artificiel des lumières, les illusions du plateau, les rêves que dispensent les acteurs, les décors de ses imaginations, beaucoup plus que le mouvement, la vie même d'une pièce. Il n'est d'ailleurs point fait pour ce métier. Il a trop le goût de la flânerie, des détails, et de son caprice. Il est trop journaliste, trop reporter même d'instinct pour être dramaturge...

Non, je le vois dans ces belles années, un peu semblable à Don Quichotte, un Don Quichotte de l'Ile-de-France, qui n'est point nourri de romans de chevalerie. Il est tout plein de livres d'occultisme, de poésies germaniques, de fantasmagories nordiques, auxquels résiste son bon sens de chez nous. Il ne va pas, sur Rossinante, batailler contre l'injustice, mais il lutte aussi pour le rêve. Et n'a-t-il pas aussi sa Dulcinée?

Plutôt, il l'aura demain. Pour l'instant, nous n'avons pas vu un visage de femme dans ses yeux. N'a-t-il pris souci d'aucune de celles qui se promenaient au bras des Jeune-France, n'a-t-il jamais, dans les coulisses des théâtres où il a fréquenté, soupiré pour une soubrette ou pour quelque

jeune première? Jusqu'à sa vingt-sixième année, nous n'en savons rien. Il y a sans doute discrétion de sa part. Il est vraisemblable aussi qu'il se contenta des premières venues, comme tous ceux qui croient vraiment à l'amour, c'est-à-dire à l'impossible.

Théo nous rapporte que « sous son apparence paisible, il vivait dans une grande effervescence intérieure », et que lorsque les idées étaient trop nombreuses dans sa tête, il fallait qu'il s'adressât, pour les exprimer, à n'importe qui... Il devait agir de même quand son cœur était trop chargé de tendresse. Et comme on le voit bien, marcher dans la vie, tenant dans sa main un livre de poèmes de Burger ou de contes d'Hoffmann, et chantant sous le ciel gris de perle de Paris, une chanson du Valois.

Si j'étais hirondelle,
Que je puisse voler,
Sur votre sein, ma belle,
J'irais me reposer...

Et nous avons essayé de dessiner là la première, sinon la seule de ses images terrestres.

II

Où sont nos amoureuses?

L'heure était incertaine, du moins si l'on se fiait au jour qui venait du ciel bas. Sur une haute échelle, Camille Rogier peignait au plafond, sans bien voir, un *Neptune;* sur un divan, Arsène Houssaye lisait en bâillant.

— Et Gérard? demanda soudain Rogier, tout en prenant des couleurs sur sa palette.

— Gérard?... Qui sait jamais où est Gérard?

— Aux Halles ou à Marseille...

— Où il est le plus surpris de se voir soi-même...

Ils avaient peu à peu baissé la voix, comme s'ils craignaient, malgré tout, qu'il fût là. Ce dialogue était quotidien dans cet immense salon de l'appartement de la rue du Doyenné, loué, il y avait alors quelques mois, par Camille Rogier, en quête de vastes locaux pour recevoir et loger des amis de la jeune école romantique. Le hasard avait

pour lui — et pour eux — bien fait les choses. Dans la mémoire des survivants de cette époque fastueuse, ce refuge de leur jeunesse devait laisser un extraordinaire souvenir.

Sur l'actuel emplacement du square du Carrousel, au deuxième étage d'une grande bâtisse qui dressait ses murs lézardés, à côté d'une église en ruine, il y avait un appartement de neuf pièces, six chambres, un grand salon et deux cabinets obscurs précédés d'une vaste antichambre. On y atteignait par un escalier éclairé par de hautes fenêtres tout encrassées, escaliers dont les marches étaient de brique et de bois. Les chambres, à la vérité, étaient petites, mais logeables. Par contre, le salon effrayait, à l'ordinaire, par ses dimensions, les quelques rares personnes qui se présentaient au concierge pour la location.

Par les fenêtres de cette pièce princière, on contemplait : d'un côté, « les façades sculptées de la galerie du Musée du Louvre, égayée par les arbres du manège »; de l'autre, l'impasse du Doyenné avec ses demeures croulantes, aux portails vermoulus, au balcon de fer rouillé, et le sol herbeux du terrain vague qui le prolongeait. Lorsque Camille Rogier avait découvert ce palais quasi abandonné, il avait témoigné d'une joie délirante que son compagnon Gérard Labrunie était venu, dès le lendemain, partager sur place. Gérard n'était plus alors le petit jeune homme de ses premiers essais littéraires. Il est un romantique parmi les romantiques. Il a connu, grâce à Gautier, tous les combattants de l'avant-garde artistique et littéraire de Dumas, maigre et bavard, aux cheveux en tumulte sur un visage d'exotique, d'Auguste Maquet qu'il faut appeler Augustus Mac Keet par amour pour Walter Scott, jusqu'à Édouard Ourliac, Célestin Nanteuil, Devéria, Roger de Beauvoir, Arsène Houssaye et Gavarni, ces trois princes des élégances distinguées. Pour eux, il est le traducteur de *Faust*, le bon soldat de la bataille d'Hernani et, depuis un an, l'un des plus riches et des mieux vêtus des moins de trente ans.

En effet, Gérard a hérité, en 1834, de son grand-père maternel, linger rue Coquillière, de trente mille francs. C'est la fortune ! Il a voyagé. Il a parcouru l'Italie. Il est directeur d'une revue, le *Monde dramatique*. Enfin, il est amoureux. De qui? Depuis quand? Où en est-il dans le cœur de sa bien-aimée? Est-on sûr qu'elle existe? C'est une actrice, disent les uns, une chanteuse, précisent les autres... Mais

sait-on jamais avec ce Gérard qui n'a changé que d'aspect. Il est aujourd'hui fort soigneux de sa personne. Il n'est pas rare de le voir vêtu d'un habit aubergine, d'un gilet fauve et d'un pantalon noisette... quand on le voit. Mais il est invisible le plus souvent et toujours insaisissable.

Pourtant, lorsque Rogier lui proposa de mettre l'écritoire du poète à côté de sa palette, dans le somptueux salon. Gérard accepta d'enthousiasme. Il apporta dans cet appartement qui risquait fort de rester désertique, les trésors que son goût du bric-à-brac avait accumulés dans ses demeures successives : une console Médicis, à deux buffets; des tapisseries, puis deux panneaux de Fragonard, le *Colin-Maillard* et l'*Escarpolette*, qu'il avait payés cinquante francs chez un brocanteur et qui durent paraître d'une fadeur bien écœurante aux Jeune-France. Un autre jour, Arsène Houssaye eut le sentiment que Gérard allait enfin s'installer. Un commissionnaire auvergnat traîna, jusqu'à la porte de la maison, un grand lit à colonnes Renaissance, acheté par le vagabond, au cours d'une escapade en Touraine. On l'introduisit avec mille difficultés dans l'appartement. Mais Gérard ne se coucha jamais dedans, et se contenta, comme à l'habitude, d'un matelas étendu au pied de cette monumentale relique...

— Où est Gérard?

C'est au tour de Théophile Gautier qui habite à quelques pas de là, mais qui ne peut pas vivre, dès qu'il est éveillé, loin de ses amis, de poser cette question. Il arrive presque toujours avec un panier bourré de provisions que lui envoie sa mère et souvent aussi, en compagnie de Roger de Beauvoir qui, lui, apporte des bouteilles d'excellent vin. Qu'ils aimeraient, ces gais compagnons, que Gérard fût là! Le brave Gautier, le Théo, comme on l'appelait, avait une tendresse particulière pour son ancien condisciple de Charlemagne, qui l'adorait aussi, d'ailleurs, pour sa chaleureuse bonne humeur et sa générosité enthousiaste. Alors, Théo était maigre, et son profil grec, sa chevelure bouclée lui assuraient l'admiration de ses camarades et la furieuse passion de quelques belles. Dès qu'il apparaissait, on avait la certitude que les femmes allaient arriver peu de temps après lui... On frappe à la porte : ce sont deux créatures qui font entendre, en entrant dans le salon, un bruit soyeux, et leur ramage.

— Comment? Vous êtes là? disent-elles à Gautier, comme si elles ne venaient pas pour lui.

Et Rogier descend de son échelle, et Houssaye saute de son divan, et Théo prépare une collation savoureuse, pendant que Roger de Beauvoir débouche les flacons. On bavarde. On échange des propos sans suite. On discute d'un feuilleton de Planche ou d'une pièce d'Ancelot, d'une création de Marie Dorval ou d'un dessin de Gavarni, on fait la cour aux deux femmes qui grignotent quelques biscuits, de Beauvoir va jusqu'à une des fenêtres, pour provoquer du regard les « yeux espagnols » de la femme du commissaire, qui apparaît au-dessus de la lanterne municipale. On s'attendrit un peu, en phrases sentimentales et rêveuses, au fur et à mesure que le soleil d'octobre frôle, dore et patine les lambris du salon... Une porte s'est ouverte doucement. Un jeune homme blond, léger, qui semble voler plutôt qu'il ne marche, est soudain au milieu du groupe languissant, qu'il ranime d'un : « Bonjour... »

— Ah ! voici Gérard...

C'est lui. Il tient à la main un petit paquet. Sont-ce des bibelots? Non, c'est une côtelette de porc frais et des cornichons qu'il a achetés chez un charcutier voisin, et avec lesquels il prétend préparer un mets d'une saveur nouvelle. On l'interroge.

— D'où viens-tu? As-tu passé la nuit chez ta belle?

Et Gautier qui n'est pas ennemi des mots crus ni des plaisanteries obscènes, lâche, pour faire rire les dames, quelques « porqueries » dont tout le monde s'esclaffe, même Gérard. Déjà, les demoiselles qui sont peut-être de comédie, entourent ce dandy posé sur le bord d'une chaise, comme un oiseau qui n'attend qu'un peu de brise pour reprendre son vol. Il leur sourit. Il leur dit quelques phrases aimables, mais n'a pas l'air de les voir. Il regarde tour à tour le *Neptune* esquissé de Rogier, au plafond, des livres dispersés sur une table, Théo qui baise dans le cou une des belles agitées, Houssaye qui cambre la taille et rivalise avec Roger de Beauvoir de belles manières. Il aperçoit un coin bleu du ciel. Il se lève, marche à grands pas dans le salon, caresse un long chat noir qui ronronne au pied du divan...

— Où va-t-on, ce soir? demande Théo.

— Chez Graziano... propose Rogier.

— Aux Mille Colonnes, disent les demoiselles qui aiment la danse.

— Qu'en pense Gérard? fait Beauvoir.

Pas de réponse. On se retourne. On s'empresse. Gautier va vers les chambres et appelle : « Gérard ! Gérard ! » Peut-être est-il dans la cuisine en train de préparer son fameux plat. Non, la côtelette et les cornichons sont encore sur un coin de table, près d'une fenêtre.

— Où est Gérard?

— On ne l'a pas entendu partir.

— Il a dû s'envoler par le toit...

— Est-ce qu'il existe, vraiment, votre Gérard? demande une des belles qui craint d'avoir, quelques instants auparavant, causé avec un fantôme...

Gérard est déjà loin. Il va dans ce Paris dont il connaît si bien les plus sombres ruelles, de son pas aérien. Il fredonne un air de sa composition, une mélodie populaire qu'il déforme pour l'accommoder aux paroles qui lui viennent à l'esprit.

Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau...

Il n'a trouvé encore que ces deux vers qui chantent dans sa tête. Ils s'imposaient tellement à sa pensée, tout à l'heure, dans le salon, en voyant les deux jeunes femmes qui caressaient ses compagnons, qu'il n'a pu rester plus longtemps dans cette prison trop bruyante. C'est dehors, en marchant, qu'il travaille le mieux. Le rythme de ses pas scande la prose ou le poème. Les bruits confus de la rue sont un thème musical et tout ce qu'il aperçoit, tous ceux qu'il croise, dessinent des images floues qui fournissent une ligne, une couleur à celles qu'il crée.

Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau.
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau.

Chaque pas, une note... Chaque note, une syllabe. Il presse l'allure : tout le vers et sa musique en une enjambée. C'est un jeu souvent que de composer en se promenant. Et Gérard joue. De temps en temps, il s'arrête, il sort d'une de ses poches un petit cahier. Il inscrit dessus quelques

mots, lisibles pour lui seul. Il remet le cahier dans sa poche, et reprend sa course. Où va-t-il? Il n'en sait rien. Il n'a pas encore vu où il était. La chanson l'obsède à ce point que lui, le badaud, ne s'est point encore mêlé au plus petit rassemblement. Il va droit devant lui, traverse des rues sans prendre garde aux véhicules, heurte des passants et ne s'excuse point...

Elles sont près des anges,
Dans le fond du ciel bleu...

On dirait d'un cantique. Des vers de ces chants religieux et naïfs lui reviennent en mémoire. Les anges... le ciel bleu... Et l'air qu'on murmure les mains jointes, dans l'église, en pensant aux robes blanches de la Vierge aux yeux clairs.

Dans le fond du ciel bleu
Et chantent les louanges
De la mère de Dieu...

Nouvel arrêt. Il note sa strophe. Des papiers viennent dans ses mains avec son cahier... Une brochure sur le Théâtre de la Foire. Il l'a parcourue la veille. Cette fois, il lève les yeux pour savoir où le hasard l'a conduit... Il est au boulevard du Temple. Merveilleuse occasion qui s'offre à lui de flâner parmi les spectacles. La mélodie qui le hantait, pour l'instant s'est tue. Le poète est parti, on ne sait où. C'est l'amoureux du vieux Paris qui est maintenant dans la rue, avec l'auteur dramatique. Ils vont bras dessus, bras dessous. Car Gérard adore le théâtre. D'ailleurs, il a l'idée d'une *Reine de Saba* dont Meyerbeer doit composer la musique, et que doit interpréter... Mais c'est un secret, son secret. Pourquoi s'attarder maintenant à cette merveilleuse rêverie? Pourquoi ce visage vient-il s'interposer entre ses regards et cette enseigne de cabaret : *Au rendez-vous et à la descente du théâtre?* Aussi bien, on ne peut se défendre d'Elle, ni de sa voix, ni de sa grâce, dans ce coin enchanté. Elle se confond avec toutes les évocations du passé, avec cette jolie fille aux cheveux rouges qui soulevait, jadis, si gracieusement, ses petits frères érigés en pyramide, sur sa poitrine blanche et forte. Oh ! ces cheveux en or des poupées comme ceux de la reine de Saba ! Toujours Elle... n'est-ce pas? Autrefois, aux villages de Valois, hier sur ce boulevard, tout à l'heure sur la scène des Variétés... Gérard

n'avance plus. Il est là, devant la pâtisserie « A l'Épi-Scié », le chapeau à la main, dans une sorte d'extase. Si Théo le voyait ! il s'enthousiasmerait, lyrique, sur « ses yeux étoilés de lueurs bleues, ses légers cheveux blonds déjà un peu éclairés, comme une fumée d'or sur son crâne de porcelaine... » Mais une voix réveille notre somnambule. Un monsieur en habit noir clame à la foule rassemblée des calembours et des coq-à-l'âne, que répète, en nasillant, un nain, homme par la tête, marionnette par le reste du corps... C'est le Gymnase pittoresque. Une étoile illuminée par le gaz guide, vers un péristyle orné d'affiches, les passants qui s'amusent de ces boniments forains, et s'extasient devant des tableaux de catastrophes et de crimes grossièrement peints.

Ce n'est pas drôle. Mais tout ce va-et-vient de gens, toute cette odeur de saucisse et de friture, tous ces cris de gamins déchaînés et ces gloussements de femmes en joie, arrachent Gérard à ses songes. Il ne résiste pas longtemps à cette gaieté de la rue, à cette bonne humeur populaire, ni à l'attrait de ces parades ou de ces terrasses où ce beau jour d'octobre laisse encore goûter sa douceur. Il s'installe, comme les autres, au « Père de Famille », un cabaret où le poulailler vient chercher sa nourriture et des projectiles pour les acteurs qui lui déplaisent. Il note sur son cahier, au-dessous de ses vers, quelques détails piquants : la file des futurs spectateurs du Gymnase qui s'allonge sans cesse, le costume un peu ridicule d'une paysanne, le passage d'une jeune Abyssinienne — on le prétend du moins autour de lui — qui trône au comptoir d'un café du boulevard du Crime. Ce chatoiement des lumières jaunes et bleues, ce papillotement de couleurs, de visages, de formes apparues, disparues, lui suggèrent une phrase, un mot dont il se servira plus tard. Il est méthodique, méticuleux même, dans son travail d'écrivain.

Quelle heure est-il? Cinq heures. Trop tôt encore pour aller « là-bas »... S'il poussait jusqu'aux Funambules? Il y a longtemps qu'il n'a vu Deburau. Il se lève, et s'en va, se faufilant, en habitué des flâneurs, entre les groupes et les couples... La masse imposante du cirque... les Folies-Dramatiques, la Gaîté, les Délassements-Comiques, ne le retiennent pas. Voici les Funambules. Il consulte l'affiche. On donne *Pierrot au moulin, pantomime mêlée de danses*,

en un tableau. L'aboyeur racole le client, l'orchestre poussif s'essaye au tintamarre... Gérard se mêle aux spectateurs des places à cinq sous, consulte le petit programme rose qu'on distribue et qui contient l'explication de la pièce, et il attend, patiemment, que Pierrot paraisse... Gaspard Deburau est une vieille connaissance. Gérard a été de ceux qui ont contribué à faire sa renommée ! Il est venu là, il y a quelques années avec Gautier, avec Houssaye, il a proclamé le génie de ce paillasse dont les acteurs du boulevard sont jaloux... Va-t-il retrouver ses émotions de jadis? Mais oui... il lui suffit de voir Pierrot pour en être convaincu. Gaspard n'a pas changé. Il est toujours le même, c'est tout dire. Voyez-le aujourd'hui dans cette farce. Il est comédien, il est tragédien, il est acrobate. Grimpé sur une échelle appuyée contre une maison, à droite, il tâche de voir ce qui se passe dans la maison à gauche. Mais l'échelle se brise. Pierrot reste accroché à un des montants. Pourtant, il ne descendra pas de son observatoire. Il s'y cramponne comme à un mât de cocagne et traverse la scène à petits bonds, de son incommode échasse. Avec quelle aisance un tel artiste exécute ce tour d'équilibre, c'est ce qui stupéfie Gérard, comme il reste émerveillé par la vérité qu'il donne aux plus extravagantes bouffonneries. Bien sûr, c'est une niaiserie. Mais qui s'en aperçoit sur l'instant? Ce n'est pas Gérard ni son voisin, ni ses voisines qui ont les yeux gonflés de larmes de rire et qui applaudissent le grand artiste pour grands enfants?

Le rideau se baisse. On va jouer un petit vaudeville. Il est tard. Gérard s'en va. La nuit est venue ; une brise déjà aigre oblige le promeneur à mettre son manteau. Au ciel, pas d'étoiles. Hâtons le pas. Gérard n'est plus d'humeur à s'arrêter devant le Salon de Curtius qui réunit les grands rois et les grands criminels, et le boulevard du Crime finit là. On devine les belles maisons dans l'ombre jaunie par des clartés tremblantes...

Les ténèbres à demi éclairées sont favorables au poète. Les bruits de la rue sont apaisés. Les pas résonnent mieux sur les trottoirs sonores, et rythment plus nettement l'octosyllabe.

Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau :
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau!

Elles sont près des anges,
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la mère de Dieu!

L'air qu'il composait en même temps que les paroles, lui revient en tête, et lui donne des mots qui sont aussi doux que la mélodie. Ils viennent naturellement sur ses lèvres, comme les notes qu'il chantonne à mi-voix.

O blanche fiancée,
O jeune vierge en fleur...

Il ne cherche pas l'épithète rare, comme il fait souvent dans ses poèmes, de coupe plus savante. Il veut quelques rimes aussi simples que celles d'une chanson populaire. « Si j'étais hirondelle, » par exemple. Il se contenterait d'une assonance, au besoin. La musique n'en demande pas davantage. Il ralentit son allure, un peu trop rapide. Il griffonne sur son cahier, puis repart. Dans quelle direction? Comme de coutume, il ne s'en est pas inquiété et se retrouve dans la rue Saint-Martin quand il voudrait être rue Vivienne. Car tout en composant, il n'est pas seul. Il a devant lui, à côté de lui, derrière lui, selon les reflets des lanternes ou des boutiques, le visage que vous savez, que vous ne connaissez pas encore, et qui est... Mais comment est-il? Est-ce celui de la rousse qui fait des poids, reine de Saba pour place publique? Est-ce celui de la blonde actrice qui chante au théâtre, dont il ne nous a rien dit, ni à personne? Est-ce celui d'une apparition plus lointaine, des jours de son enfance, une blonde caracolant devant un château, ou dansant sur l'herbe avec des paysannes?

Amante délaissée
Que flétrit la douleur...

Les deux vers sont bons. Inscrivez-les, et revenez, Gérard, vers le théâtre où vous verrez les traits précis dont vous n'apercevez que les contours, depuis que vous rêvez d'Elle. Il ne faut plus que vous la mêliez à d'autres souvenirs. C'est pour Elle que vous écrivez la *Reine de Saba* et que vous donnez des rendez-vous à Meyerbeer. C'est pour elle que vous êtes devenu directeur du *Monde dramatique*, et que vous devez écrire un article. C'est pour Jenny Colon, qui sera l'an prochain à l'Opéra-Comique et qui joue ce

soir *Une Camarade de pension* d'Ancelot sur cette scène des Variétés que vous contemplez si souvent depuis des mois.

C'est un théâtre fort agréable et fort à la mode. N'en fréquente pas qui veut le foyer. L'illustre Bérenger s'y égare quelquefois et badine avec la troupe tapageuse des vaudevillistes de la maison : Dumersan, Dumanoir, Carmouche, Rochefort. La salle est assez petite, mais d'un goût charmant. Beaucoup de loges, de fauteuils étroits ; des petites places un peu trop haut perchées, mais la scène est vaste, l'orchestre de Masset, de qualité, et il y a les plus jolies actrices qui se puissent admirer. De toutes, la plus gracieuse, la plus séduisante, c'est Jenny Colon. Elle a les cheveux blonds, les yeux bleus, elle est délicieusement potelée. Elle a un rire qui enchante, un entrain qui vous la ferait suivre au bout du monde... Et on l'y suit. Oh ! ce n'est pas Gérard. Il est assis dans son fauteuil, il ne sait pas ce qu'on joue — ou à peine — il n'a souci ni de la pièce, ni de la musique. Il la regarde. Elle, et c'est tout.

M'aimes-tu? Ne m'aimes-tu pas?

Que pourrait-il répondre si, par un hasard, dont il s'effraye d'avance, elle lui posait, tout à l'heure, à la sortie du théâtre, cette question? Rien sans doute. Il balbutierait quelques mots. Il serait si rougissant et si troublé qu'il choisirait de fuir. Il l'aime, mais en effeuillant une marguerite... Passionnément par instant, quand il la voit sur cette scène... Pas du tout, quand il croit qu'il peut l'approcher.

On n'aime pas une comédienne comme on aime une autre femme. Il faut plus de prudence et plus de secret avec elle qu'avec une autre. Tant de gens autour de vous, dans cette salle, même parmi vos amis les meilleurs, ont le droit de l'aimer. Elle ne vous appartient pas à vous seul, et pourtant elle est à vous tous les jours. Si vous suivez ses gestes, vous avez le sentiment qu'elle ne les fait que pour vous ; c'est sur vous que se posent ses plus doux regards ; c'est à vous, et non au mannequin agenouillé devant elle, que s'adressent ses plus tendres paroles. Illusion... mais que vous pouvez ressusciter chaque soir, quand il vous plaît, pour dissiper votre humeur chagrine ou pour exalter votre passion. Sa présence assurée, l'éclat artificiel de son teint, la délicatesse de ses attitudes, l'heureux choix de ses cos-

tumes, la féerie délicieuse et constante des lumières, tout conspire à ranimer votre amour, s'il a, loin d'elle, quelque défaillance. Il n'y a pas dans la vie courante des créatures qui ont ainsi le ciel qui convient à leurs yeux, les clartés complices de leurs aveux, l'aurore et le chant de l'alouette, le clair de lune et les guitares pour leurs serments, les divans et les fleurs qui s'effeuillent pour leur chute. Tout est surnaturel dans cette existence de quelques heures, à ce point même qu'on peut supposer que lorsqu'elles ne jouent point, elles reposent dans des boîtes satinées, et qu'elles ne renaissent qu'aux premiers quinquets.

« C'est un mensonge perpétuel, dit Gérard, à soi-même, c'est le rêve d'un malade, l'illusion d'un fou. La vie s'attache tout entière à une chimère irréalisable, qu'on serait heureux de conserver à l'état de désir et d'aspiration, mais qui s'évanouit dès qu'on veut toucher l'idole. » La grâce candide d'une Jenny Colon est-elle si fallacieuse et si fragile? Si l'on en croit ce qu'on dit d'elle, elle ne repousse pas les hommages. Elle en accepte même un si grand nombre, que ce n'est pas un bonheur bien grand que de les lui offrir. L'amante qui paraît si fidèle à la scène, serait sans cœur. C'est possible. C'est probable. Gérard la déteste soudain, à cette pensée. Mais il faut dire qu'il ne s'y attache pas. De quoi servirait le rêve qu'elle dispense, s'il fallait demeurer dans la réalité la plus décevante pour approcher d'une femme de théâtre? On la connaît à la clarté de la rampe. Point n'est besoin d'un autre soleil. Aussi bien n'est-elle pas, plus qu'une autre, Jenny Colon, chanteuse et comédienne. Elle est l'amoureuse, pour un cœur qui ne peut rester vide. Elle est un être blond qui a le visage d'autres amours de jadis, et d'amours de demain. Elle est ce que Gérard veut qu'elle soit à cette heure, une musique, un vers qui éclôt tout à coup, comme une rose, un sourire aux lèvres mystérieuses d'une déesse...

La salle est sombre. Les spectateurs se retirent. Gérard ne s'est aperçu de rien. Il s'en va parce que les ténèbres le chassent, et des ordres qu'il entend comme des chuchotements. Il est dehors. La brume, qui met des halos noirs autour des lumières, se résout en gouttelettes fines. L'air de la nuit est humide et frais. Moment le plus merveilleux de toute la journée, même s'il n'y a ni faucille d'or, ni champ d'étoiles ; le silence dans les petites rues est comme un man-

teau aérien. Il vous porte au-dessus du sol, et vous balance, et vous berce, avec tous nos songes et toutes nos chansons. Gérard s'enfonce légèrement dans l'obscurité, marche, se pose, reprend son vol, revient à l'endroit d'où il est parti, guette la sortie des artistes, s'éloigne à la vue d'une silhouette féminine, tourne sur soi-même, hésite, va vers la rue Feydeau. C'est là qu'elle habite. Il lève les yeux vers une fenêtre illuminée, épie le jeu des ombres sur des rideaux tirés, fait les cent pas. Pourquoi? Pour la guetter? Non, par effroi de l'apercevoir, par crainte de son ombre qui ne serait peut-être pas solitaire, par peur et de l'aimer et de la haïr... Personne, la rue est déserte. Le temps passe. Gérard, sans qu'il s'en doute, continue son chemin. De nouveau sa marche régulière rythme l'air et les paroles de son poème et, machinalement, en allant vers les Halles, il continue :

L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux.

Il répète : « Souriait dans vos yeux... » C'est pour elle ce vers, pour elle dont les regards ont cette clarté qui n'est pas de ce monde et cette douceur — trompeuse, peut-être — qu'on voit dans ceux des princesses et des vierges. Et puis viennent les rimes qui appellent l'image et les mots :

Flambeaux éteints du monde,
Rallumez-vous aux cieux...

Il s'arrête encore cette fois. Il faut noter... Impossible d'écrire. Le vent souffle. Des rouliers passent avec des chariots bâchés. Des gueux dorment étendus sous des portes cochères. Gérard redit sa strophe, avec délice :

L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux...

Il pleut à verse. Il rase les murs, transparent, impalpable, ombre d'une ombre...

René Bizet.

(A suivre.)

Les Chartreux

Les statuts et le gouvernement d'un grand ordre.

Saint Benoît, nul ne l'ignore, fut le régulateur occidental de la vie monastique. L'Ordre des Chartreux serait pourtant mal expliqué, si on ne recherchait pas, au delà de saint Benoît et ailleurs qu'en Occident, les origines de sa constitution.

Saint Antoine, dans la Basse-Égypte, avait groupé en des monastères simplistes de nombreux ermites. Les ermites, sauf le samedi et le dimanche où le culte les assemblait, vivaient, chacun dans sa hutte, comme il leur plaisait. Les plus héroïques offraient aux autres le modèle d'austérités ardues ; on essayait de les imiter, on les consultait. Aucun gouvernement ne liait les solitaires par une règle commune ; ils se sanctifiaient à leur mode ; ils visaient à passer pour « grands athlètes ». C'était à qui défierait ses voisins en jeûnes, en silence, en prouesses inouïes. Quand un disciple nouveau se proposait pour vivre avec eux, volontiers ils l'éprouvaient par des rigueurs excessives, jusqu'à ce que sa patience eût vaincu leur dureté. Saint Antoine laissa, dit-on, le vieux laboureur Paul le Simple huit jours assis à sa porte, sans lui donner une miette de pain.

Mais, dans la Haute-Égypte, saint Pacôme, vers 315, avait établi des couvents de cénobites. Ils étaient divisés

en plusieurs maisons, chacune de trente à quarante moines, ayant leur supérieur. Une règle écrite les régissait. Chacun demeurait libre de manger ou de jeûner ; les repas étaient servis à toutes les heures, selon que les avançait ou retardait l'endurance des moines. Au lieu de travailler seulement, comme les ermites antoniens, dans leur cellule, à vanner, à tresser des cordes, les moines pacomiens labouraient les champs, pouvaient être forgerons, boulangers, charpentiers, foulons.

Chez les Grecs, saint Basile imposa aux moines la communauté du toit, de la table, de la prière diurne et nocturne. Il voulut que des hospices, des orphelinats fussent adjoints aux couvents. Il réprouvait les pénitences exténuantes.

En Égypte, en Terre-Sainte, au cinquième siècle, se fondèrent aussi des *laures*, des monastères où les moines se tenaient cloîtrés, mais s'isolaient comme des ermites à l'intérieur de la clôture.

Quand l'Italie, en 339, reçut de saint Athanase et de ses compagnons, deux moines égyptiens, l'idée précise d'un système monastique, ce fut le type antonien que l'on admira, que l'on copia d'abord. Eusèbe, évêque de Verceil, il est vrai, tenta une combinaison de la vie conventuelle et du ministère sacerdotal ; il institua ce qu'on appellera plus tard des chanoines ; et saint Augustin suivit cette méthode ; dans la lettre fameuse, dénommée sa règle, il n'expose pas d'autre idéal ; le régime du cénobium lui paraît, selon l'esprit social de l'Évangile, plus proche de la perfection que l'isolement érémitique. Lui-même, tout en prêchant, en administrant son diocèse, vivait à la façon d'un moine avec le clergé de son diocèse.

Au contraire, en Gaule, saint Martin de Tours quittait sa ville épiscopale, se retirait à Marmoutier pour y vivre en ermite dans une cabane de bois ; ses quatre-vingts disciples habitaient séparément des grottes creusées au flanc de la colline ; ils n'en sortaient qu'aux moments de la prière commune et du repas. Plus tard, en Provence aussi, comme l'attestent les conférences de Jean Cassien, à Marseille, à Lérins, le principe érémitique prévalut. Le rêve de ces anachorètes était de se mesurer avec saint Antoine, sinon avec les Stylites ; sous un ciel moins clément, ils prétendaient vivre dans des grottes, pratiquer les mêmes jeûnes qu'en Égypte. Malgré tout, la solitude totale, le perpétuel silence

pesaient trop à des Occidentaux sociables. Beaucoup, découragés de n'avoir pu soutenir un régime dur à l'excès, s'abandonnaient au relâchement, même au désordre.

Saint Benoît, lorsqu'il s'enfuit de Rome où il étudiait les sciences profanes, commença par élire le refuge d'une solitude, au creux d'une caverne, à Subiaco ; mais il comprit que la vie érémitique n'était point sa vocation, que le régime des cénobites devait, pour durer, se rendre accessible à des hommes d'une vigueur et d'une vertu moyennes.

Dans le prologue de sa règle, « une très petite règle, dit-il ailleurs, à l'usage de débutants, » il déclare avec une parfaite prudence : « Nous voulons instituer une école du service du Seigneur. En cette institution nous espérons ne rien établir d'âpre, rien de trop lourd. » Sa règle s'applique à ceux qu'il qualifiait « la plus forte race de moines, aux cénobites ». Les cénobites ne sont pas simplement des moines habitant en commun, mais « des soldats du Christ qui militent dans un monastère, *sous une règle et un abbé* ».

Jusqu'à lui, les moines, n'étant liés par aucun vœu à leur propre couvent, pouvaient, à leur guise, en changer. Les gyrovagues abusaient de cette licence. Parasites vagabonds qu'il dépeint errant « toute leur vie, d'une province à d'autres lointaines, se faisant héberger trois ou quatre jours dans les *celles*, tantôt d'une maison, tantôt d'une autre, serfs de leur plaisir et de leur gourmandise ».

Est-ce contre eux simplement qu'il établit le vœu de stabilité? Quelque chose de bien plus profond l'y décida. Il hérita du génie romain le goût du permanent. Il conçut le moine attaché au monastère comme le colon à la villa. Sa règle, avec ses préceptes minutieux découpés en petites phrases, fait penser au *De re rustica* du vieux Caton, mais d'un Caton qu'illuminerait l'Évangile. Il compare la gestion de l'abbé à celle du *villicus*, de l'intendant ; le *paterfamilias* invisible du monastère, c'est le Christ.

Telle fut la puissante nouveauté de saint Benoît : définir les conditions normales où peut se perpétuer un groupe monastique, faire d'un couvent une famille stable d'où les frères s'engageront à ne plus sortir que pour entrer, comme dira Dante, « dans le cloître du Paradis. »

Jusqu'au treizième siècle, jusqu'à ce que fussent institués des chapitres nationaux, chaque monastère possédait son autonomie. Saint Benoît, pas plus que saint Bruno, ne

crut fonder *un Ordre*. Le moine, selon sa règle, ne se proposera qu'une fin : se sanctifier en communauté. Trois éléments y concourront : l'ascèse intérieure, la prière commune et le travail.

Rien, selon lui, ne doit être mis avant « l'œuvre de Dieu », l'office du chœur. Il concentre la vie spirituelle autour de la liturgie, d'une forme sociale de la prière.

Il veut dans l'oraison la pureté du cœur, la tension fervente, l'humilité ; il exige que le moine « ampute les désirs de sa chair ». Mais il ne fait aucune allusion aux instruments de pénitence, à la discipline, au cilice. Il concède à ses moines, comme à des gens qui fourniront un travail régulier, une mesure raisonnable dans le manger et le boire, une livre de pain par jour, deux plats d'aliments cuits et un troisième de fruits ou de légumes verts, « afin que celui qui ne peut manger d'un plat se refasse avec un autre ». Il tolère aux débiles et aux malades « la viande des quadrupèdes ». Il admet, « en considérant la faiblesse des chétifs », une hémine de vin (un quart de litre). Lui-même en buvait.

« Nous lisons, dit-il, que le vin ne convient pas aux moines. Mais, parce que, de notre temps, on ne peut les en convaincre, consentons-y à cette condition que nous n'en buvions pas jusqu'à satiété, mais avec mesure. »

Il accorde huit heures de sommeil, même plus, sauf dans la belle saison ; et, en été, cinq ou six heures par nuit et une sieste au chaud du jour. Il entend que les moines portent en hiver des vêtements plus épais, qu'ils les changent avant de dormir, que chacun ait pour son usage deux coules (deux manteaux), deux tuniques, des souliers, des bas, une ceinture, un couteau, une aiguille, un mouchoir, des tablettes pour écrire et un stylet.

Donc le moine recevra tout le nécessaire et il ne s'imposera aucun retranchement, pas une seule mortification (le mot est d'ailleurs absent de la règle), si la discipline commune et les exemples des supérieurs ne l'y autorisent.

Cette absorption d'un chacun par la communauté semble encore une réminiscence de la *familia* romaine. Saint Benoît donne à la morale elle-même des points d'appui juridiques, pour nous surprenants. Le moine, selon lui, doit être chaste, parce qu'il « n'a plus de pouvoir sur son propre corps ».

Mais le pouvoir, dans le monastère, n'appartient ni à la masse anonyme, ni à quelques délégués. Un gouvernement

stable et fort exige un chef, une seule tête responsable, la continuité des vues. L'autorité plénière repose entre les mains de l'abbé.

L'abbé, une fois élu, reste, pour la vie, le maître de la maison. Il l'est au spirituel et au temporel, sans nulle réserve ; puisqu'il tient la place du Christ, c'est au Christ qu'on obéit en lui obéissant. Il nomme à tous les emplois ; rien n'est licite, s'il ne l'a permis. Il peut châtier par les verges les délinquants, les excommunier, même les expulser. Un moine est tenu, « par une humble confession (1), de ne pas lui cacher les pensées mauvaises qui sont venues en son cœur, ou les méfaits qu'il a secrètement commis. » Ses avis, sa doctrine ont force de loi. Pour les affaires importantes, il prendra conseil de toute la communauté ; pour les moindres, du conseil des anciens. Cependant, la décision souveraine lui incombera. S'il était indigne et scandaleux, l'évêque, les laïques notables du voisinage devraient intervenir afin qu'il fût déposé. Saint Benoît ne dit pas que la communauté elle-même peut déposer l'abbé.

Mais, de son pouvoir formidable il répond devant Dieu, « quel que soit le nombre des frères, il rendra compte de toutes les âmes comme de la sienne ». Aussi, plutôt que de dominer, il *servira*. Que son gouvernement ne soit jamais une tyrannie. S'il corrige, il se gardera des excessives rigueurs, de crainte « qu'en voulant trop racler la rouille, il ne fende le vase ». Il se comportera comme le bon berger courant à la poursuite de la brebis qui s'égare ou comme un médecin, quand des infirmités réclament une cure sévère. A chaque faute il appliquera le remède pertinent ; sa justice sera aimée, parce qu'on sentira plus souvent sa miséricorde. Il commandera de telle façon que « les frères, sans juste murmure, fassent ce qu'ils font ».

Le péril, pour ce patriarcat des abbés, allait être, au moyen âge, de se tourner en une seigneurie féodale, alourdie de puissance et de biens, fière, fastueuse, sinon cupide. Il faut admirer que, durant deux cent cinquante ans (de 910 à 1156), les sept grands abbés de Cluny, sans déchoir de leurs vertus monacales, aient soutenu dans l'Église et dans l'univers politique la glorieuse prépondérance de l'Ordre.

(1) Il s'agit d'un aveu fait par humilité, non d'une confession sacramentelle, car l'abbé n'était pas toujours prêtre.

Mais, à partir du treizième siècle, beaucoup d'abbayes bénédictines fléchiront vers ce déclin.

* * *

Saint Bruno le prévoyait-il, quand il se sépara des moines de Molesme, s'écartant, avec sa petite « fraternité », en des sentiers plus rigides? Il revenait au point d'où était parti saint Benoît, à une grotte d'ermite, à la vie des anachorètes orientaux. Seulement il ne prétendit pas abolir l'expérience cénobitique des siècles bénédictins. Il garda les éléments de la règle, l'ordre de l'office, la hiérarchie des charges, les vœux de stabilité, d'obéissance, de conversion des mœurs. Mais, comme il tendait à faire prévaloir la solitude sur la vie en commun, il modifia librement bien des choses, et la fraternité cartusienne prit un air de visage où saint Benoît n'aurait plus reconnu ses fils.

Bruno lui-même ne consigna aucune règle. Dom Guigues, cinquième prieur de la Grande Chartreuse, le premier colligea des *Coutumes*. Dom Le Masson, qui a commenté son recueil, dit, dans le Prologue, du fondateur des Chartreux :

« Les épîtres de saint Jérôme et la règle de saint Benoît contenaient tous les principes de l'Ordre. Mais saint Bruno, ainsi qu'une abeille spirituelle, a cueilli de quoi faire son miel et sa cire. »

L'essentiel de sa discipline tient dans le silence de la solitude. « Rien n'est plus difficile, » constate Dom Guigues, et Dom Le Masson explique :

« Rien ne sait mieux dompter la nature corruptible. On ôte ainsi les occasions de se dissiper et de se vider dans la profusion des paroles... Bloqué de la sorte comme entre *deux haies d'épines*, l'homme est contraint de se tourner vers Dieu et vers lui-même. Toute vie charnelle est resserrée ; la charité se dilate à pleine carrière. »

Cependant il observe que, même en gardant le silence, on doit suivre l'esprit de « discrétion ». Car tous les excès d'austérité sont blâmables. Se priver du commerce de ses frères, c'est une victoire pénible sur le naturel humain. Un corps et un esprit maltraités sans mesure deviennent inaptes à la pénitence.

Les *Coutumes* de Dom Guigues, rédigées vers 1127, ont une portée surtout historique. Elles nous apprennent l'ori-

gine d'observances qui se maintiennent ou l'existence d'autres qui ont cessé.

Au temps de Dom Guigues l'Ordre n'avait pas encore achevé sa croissance constitutive. Chacune des Chartreuses, autonome, était reliée aux autres par la simple adhésion à une même règle. La Grande Chartreuse ne détenait qu'une prééminence d'origine et de vénération. L'établissement des chapitres généraux unifia les us et coutumes, l'office et la liturgie, maintint les traditions, corrigea les abus. A ce conseil suprême et régulier l'Ordre, pour une grande part, dut sa stabilité.

Au début, le prieur de la Grande Chartreuse était dans le chapitre sur le même pied que les autres prieurs. Peu à peu ses prérogatives, celles des chapitres généraux s'étendirent. Tous les monastères furent soumis au Conseil des prieurs présidé par celui de la Grande Chartreuse et aux visiteurs désignés par lui.

Comme les Bénédictins, les Chartreux se sont fait du gouvernement l'idée la plus contraire au rêve démocratique : « Choisir un pasteur des âmes, disent les statuts, n'est pas chose facile et vulgaire, mais ardue et d'une souveraine importance, puisque *d'un bon ou d'un mauvais pasteur dépend presque tout le bien ou le mal de l'ensemble du troupeau.* »

Les statuts, comme il sied, exposent donc d'abord ce qui regarde l'élection du prieur et son office.

Quand un prieur est mort, ou s'est démis de sa charge, ou si le Révérend Père, d'accord avec le conseil de la Grande Chartreuse, l'a destitué, quarante jours au plus après cet événement le vicaire réunit en colloque la communauté. Pour que l'élection soit valide, quatre profès idoines doivent, au moins, y prendre part. Entre deux prieurs possibles, dont l'un est plus expert dans les choses temporelles, l'autre, plus spirituel, il faut élire ce dernier. Tout conciliabule est prohibé qui pèserait sur l'élection.

Pour être élu, il faut obtenir la majorité des suffrages. Si personne ne la rallie, on brûle les bulletins, on recommence deux fois. Quand les esprits sont butés, quand le troisième scrutin est nul, on renonce à l'élection, on s'en remet au Révérend Père.

Si le vote aboutit, les confirmateurs indiquent jusqu'à quelle date on pourra faire opposition, soit sur la personne

élue, soit sur les électeurs, soit sur la forme de l'élection.

Si le prieur est confirmé, le vicaire et le plus ancien des profès, après avoir fait oraison et dit un *Pater* avec l'*Ave*, viennent au cloître de l'église, s'agenouillent nu-tête, mettant leurs mains jointes entre celles du prieur :

— Promettez-vous obéissance? demande-t-il. Et on répond :

— Je promets. *Promitto.*

Après avoir baisé sa main, on se retire. Tous font de même ; les convers ensuite, chacun à son tour, formulent la promesse.

L'office du prieur sera principalement de veiller au salut, au progrès spirituel de son âme et de toutes celles qu'il gouverne. Il entendra, chaque semaine, la confession de tous ses subordonnés (règle abolie par le nouveau droit canon)? Il donnera l'extrême-onction et le viatique aux malades, fera l'office de la sépulture, tiendra chapitre les jours de fête, y prêchera (les sermons ne durent qu'un quart d'heure, et sont lus). Il tiendra chapitre aux frères convers, veillera sur les choses de la maison pour que rien ne se perde et que l'argent ne soit pas dépensé mal à propos. « Car les biens dont il a cure ne sont point les siens ni ceux des hommes, ils sont au Christ, devant qui le compte à rendre sera strict. » En attendant, c'est à lui que le procureur, chaque année, de préférence avant Noël, rendra ses comptes.

Le prieur, sans le conseil du vicaire, du procureur et du sacriste, ne prêtera jamais au delà de dix écus. Si un prieur, sans leur avis, donnait l'argent de l'Ordre à des étrangers ou à ses proches, il serait destitué, gravement puni.

Dans chaque maison, il y aura un coffre-fort muni de trois clefs : le prieur en gardera une ; il confiera les deux autres à deux de ses moines. On pourra y mettre, avec l'argent de la maison, les dépôts d'autrui.

Au rebours de l'abbé bénédictin, le prieur, « en témoignage d'humilité », ne porte ni crosse, ni dans son vêtement nul signe distinctif. Quand on le rencontre, on le salue simplement ; au chœur, après s'être incliné devant le tabernacle, on s'incline devant lui ; le lecteur fait de même, lorsqu'il va au lectoire ou quand il en revient.

Que, dans ses ordres, ses censures, le prieur soit toujours mesuré ; autrement, il pousserait ses brebis à des pensées

amères. Le pouvoir lui a été donné pour édifier, non pour détruire ; qu'à moins de fautes ou de périls très graves il n'ait pas recours à de tels remèdes ; que, s'il fait craindre parfois son autorité, on aime pourtant sa personne. « Qu'en vue de se faire aimer il n'amollisse point la rigueur de la discipline ; mais qu'il évite tout ce qui ressemble à la tyrannie. »

Si la gravité d'une décision l'exige, il réunit les profès du monastère, ceux qui ont au moins cinq ans de profession. Il leur expose le cas, sans laisser voir en quel sens il incline. Il prête l'oreille aux avis, les pèse ; mais rien ne l'oblige à les suivre. Il choisit souverainement, comme il destitue, les officiers de sa maison. Le vicaire le conseille et, en son absence, fait ce qu'il ferait. Un bon vicaire sera quelqu'un d'exemplaire, de suffisamment instruit, « zélateur de l'Ordre et des observances de la règle, bénin, aimant avant tout la paix et l'unité. »

Le procureur assume les charges temporelles. Il commande aux convers et aux domestiques. Il fait engranger le blé, mettre dans le cellier la récolte de vin. Au réfectoire, il se tient assis près de la porte, non loin de la cuisine. Il veille à ce que rien ne manque, à ce que les portions soient égales. Lui-même, pas plus que les autres officiers, ne doit s'adjuger dans les pitances aucun avantage. A la messe conventuelle, il présente l'encens au prêtre, lit l'épître. Souvent il consulte le prieur ; il a besoin de son avis pour toute vente, achat et donation. Si les convers méritent d'être punis, il en réfère au prieur. Il visite les malades, voyage quand les intérêts du couvent l'appellent au dehors. Mais il doit « courir chaque fois qu'il peut, à sa cellule, comme un poisson au vivier, comme un marin au port tranquille, afin d'y calmer « les turbulences des soucis externes ».

Toute l'autorité, dans le couvent, se concentre donc entre les mains du prieur. Hors de l'église, où sa stalle est à droite, près de la porte du chœur des frères, deux moments de réunion, au chapitre et au réfectoire, marquent, vis-à-vis de la communauté, sa préséance.

Au chapitre, les moines se rangent contre les murs de la salle, le long des bancs. Le prieur s'y met comme eux tout en haut. Les dimanches ou fêtes où il doit prêcher (on compte dans l'année dix-neuf sermons capitulaires,) après les prières d'usage et une lecture des épîtres de saint Paul,

il quitte sa place, va s'asseoir sur une chaise préparée devant le marchepied de l'autel. Les sermons, nous l'avons dit, doivent durer environ un quart d'heure. C'est pourquoi prime, ces jours-là, est sonnée à cinq heures un quart, au lieu de cinq heures et demie. Le prieur prêche en latin si les Pères seuls assistent au chapitre ; en langue vulgaire, quand les Frères y sont aussi. A la Grande Chartreuse, les sermons ne s'adressaient qu'aux Pères ; coutume sage ; le niveau des deux auditoires étant très inégal comme leur vie elle-même, mieux valait adapter à chacun des homélies distinctes. Tout sermon doit être lu. Cette observance ne fut peut-être à l'origine, qu'une liberté permise ; de très bonne heure, elle se tourna en règle.

Au chapitre de prime se font les *coulpes*. A la fin des prières capitulaires, les novices et les postulants sont sortis, les religieux s'asseyent. Le prieur dit : *Recognoscantur culpæ singulatim* (que chacun reconnaisse ses fautes). Les Pères, tête découverte, se prosternent tout de leur long. Le prieur interroge : *Quid dicitis?* (qu'allez-vous dire?). Les religieux répondent : *Culpas nostras* (nos coulpes). Le prieur commande : *Surgatis* (relevez-vous). Ils se relèvent, se rasseyent. Alors le Père vicaire se lève et, découvert, prononce la formule d'accusation. Après quoi il se couvre et se rassied. Tous, en commençant par les plus anciens, font de même. Le prieur impose ensuite la pénitence commune (tel psaume, telle hymne que chacun, à son choix, dira). Si un Père s'est accusé d'une infraction au silence, le prieur ajoute :

« *Qui fregit silentium, accedat ad disciplinum;* que celui qui a rompu le silence s'approche pour recevoir la discipline). »

Le coupable ôte sa cuculle, la dépose à sa place, sur le banc, va se mettre à genoux devant le prieur ; celui-ci le frappe, d'une baguette, légèrement, sur les épaules ou sur le dos. Le coupable, avant de se relever, prend *veniam*, baise la terre. Il retourne à sa place, remet sa cuculle. Les autres, pendant ce temps, ont rabattu leur capuchon sur leurs yeux, comme pour ne pas savoir qui va être humilié. Le Statut défend d'infliger la discipline à un coupable s'il doit, le même jour, chanter la messe conventuelle ou s'il y a communion générale.

Les autres coulpes jugées moins graves dont s'accusent

au chapitre les religieux, sont : les fautes dans l'office ; l'observance imparfaite des statuts et cérémonies ; les erreurs et confusions dans le chant choral ; les sorties, contre la règle, de la cellule (et il faut dire le moment) ; l'absence ou les retards à l'église.

Dans cette confession publique, le prieur seul ne se confesse point. Il administre, selon l'occurrence, l'humiliation ; s'il est humble, il en prend sa part. Mais, étant le chef, il se soustrait au jugement commun de ses frères ; des transgressions peuvent lui être imputables ; il ne *doit* pas les révéler.

Au réfectoire, il mange seul à une table, sous la grande croix du fond. Pour commencer l'homélie, le lecteur, dans sa chaire, attend qu'il ait déployé sa serviette et donné un signal. Le prieur, comme tous les autres, mange la tête couverte et les yeux baissés ; car, ici plus qu'ailleurs, « nous devons garder nos yeux, de peur qu'ils ne nous apportent un sujet de murmure ou de rire ». Il boit, comme le veut la règle, en tenant sa tasse à deux mains. Le lecteur s'interrompt, même au milieu d'une phrase, quand il frappe sur la table avec le manche de son couteau.

Tous alors se découvrent et se lèvent en même temps que lui, ils s'inclinent vers la Croix ; puis il commence l'action de grâces, et, tandis qu'on va du réfectoire à l'église, il dit le premier verset du *Miserere*. D'ordinaire, les novices sortent avant les profès ; le Jeudi Saint, c'est le prieur, parce qu'en ce jour-là, d'une façon mystique, il représente le Christ s'acheminant avec ses disciples, hors du cénacle, vers le lieu de son agonie.

Son pouvoir spirituel s'étend aux plus infimes détails du temporel. Nul, dans le couvent, spécifient les statuts de 1578, ne pourra, sans son congé, prendre médecine. A plus forte raison prendre un bain.

Il a le devoir de visiter les cellules ; s'il y découvre quelque chose de contraire à l'austérité monacale, soit dans les vêtements, soit dans les livres, soit dans les images, il le supprimera. Il interdira les livres à tranche dorée, les tapis, les coussins, les images ou les peintures qui démentiraient la simplicité cartusienne. Il évitera, d'ailleurs, les bâtisses trop amples ou fastueuses, et n'entreprendra aucune construction, si la maison ne possède l'argent nécessaire ou la certitude de l'avoir bientôt.

Il fera de larges aumônes ; « car, de même que l'eau éteint le feu, l'aumône éteint les péchés. » Mais il ne donnera aux femmes qu'à distance. Jamais on ne les laissera pénétrer *intra terminos*. Un moine ne peut approcher d'elles sans péril, « pas plus qu'un homme ne peut cacher de la braise sous ses vêtements sans qu'ils flambent, ni marcher sur des charbons ardents sans brûler la plante de ses pieds, ni toucher de la poix sans être souillé ». Un prieur convaincu d'avoir, pour un motif illicite, introduit une femme dans la clôture, serait destitué, et ne pourrait plus être remis en charge.

La puissance du prieur, en effet, serait exorbitante, s'il échappait aux contrôles et aux sanctions. Tous les deux ans, à la maison mère, les prieurs des Chartreuses se réunissent. Leur assemblée forme le chapitre général ; celui-ci a pleins pouvoirs pour maintenir la règle et châtier les abus. Toute personne appartenant à l'Ordre peut déférer au chapitre général ce qui touche aux intérêts ou aux dommages de sa maison.

Huit définiteurs sont élus (neuf si l'on compte le Révérend Père), afin de prendre les décisions congruentes.

Après avoir mûrement délibéré, le chapitre général désigne, pour visiter toutes les provinces, des prieurs que distinguent « leur zèle pour Dieu et l'Ordre, l'intégrité de leur vie, leur doctrine, leur jugement, leur expérience et leur discrétion ».

Un visiteur ne visite jamais le couvent où il a été reçu profès. Dans ceux qu'il visite, il a droit de regard sur tout ; il interroge, au besoin, jusqu'aux séculiers ; il s'enquiert de la négligence des prieurs, examine les qualités ou les imperfections des moines et des convers.

Il s'informe, en outre, si la maison n'est pas chargée de dettes, si les bâtiments sont en bon état, s'il ne faut pas retrancher des choses superflues, si la maison n'enferme pas plus d'habitants qu'elle n'en peut nourrir (toute Chartreuse doit suffire à l'entretien du prieur et de douze moines).

N'importe qui, moine ou laïque, peut dénoncer au visiteur une faute sérieuse d'un supérieur ; mais, s'il ne fait point la preuve de son grief, le visiteur le châtiera selon la gravité de son accusation.

Les Statuts énumèrent les principaux crimes imputables à des moines : incontinence des mœurs, coups et violence, acte de propriété, rébellion, etc.

Aux siècles où les prieurs et les visiteurs avaient droit de justice dans les monastères, les criminels étaient mis au cachot, soit à perpétuité, soit pour un temps. Mais cette prison, disent les statuts, « ne doit pas être inhumaine ni mettre en péril leur vie. » Une chapelle en sera proche, afin que le prisonnier, les jours de fête, puisse entendre la messe. Il recevra, chaque jour, la moitié d'un pain ; il aura pour boisson du vin ou de la bière. Les jours de fête de chapitre, il sera nourri comme la communauté.

Néanmoins, s'il refuse d'avouer ou de s'amender, il sera mis au pain et à l'eau, jusqu'à résipiscence.

Quant aux fous, à moins qu'ils ne soient dangereux, qu'on ne se hâte point de les jeter en prison ni de les enchaîner. *Il faut les traiter avec douceur selon le caractère de leur folie.*

Les statuts envisagent à part le cas des *fugitifs :* « Quiconque sort des limites du couvent sans la permission du Révérend Père ou du chapitre général est un fugitif. »

S'ils reviennent, on les accueillera ; sinon, ils seront activement recherchés ; et on invoquera, s'il le faut, pour les découvrir, le bras séculier. S'ils reviennent dans les cinq jours, ils clameront publiquement leur coulpe, demandant miséricorde et promettant de s'amender. Dans la quinzaine qui suivra, les jours de chapitre, ils recevront la discipline et mangeront à terre. Ceux qui rentreront après cinq jours iront en prison. Une fois libérés, les criminels, quarante jours durant, mangent à terre, matin et soir, et sur le plancher nu. Toute une année, ils sont traités comme des novices, exclus du colloque commun, et reçoivent la discipline, les jours de chapitre, sauf les jours où ils communient.

On devine que la formation du novice, la profession occupent dans les statuts leur juste place. Rien n'est oublié par ce code minutieux. Il interdit aux frères laïques, de même qu'aux autres, d'assister aux matines avec *un livre.* Le Rosaire leur suffira ; ils diront, agenouillés, sept *Pater, Ave, Gloria ;* et ils rediront assis les mêmes prières. Le frère cordonnier frottera les chaussures des moines, les ressemellera, mais non celles des convers. Les frères donnés (1)

(1) Entre les frères donnés et les convers, voici les différences : les *donnés* (qu'on appelait d'abord les *rendus*) ne se lient point par des vœux, mais se donnent simplement par contrat à la maison ; tandis que les convers portent un habit blanc, les donnés sont en brun, sauf le dimanche, pour aller au chœur. Un frère donné, après cinq ans, peut faire son noviciat de convers, être admis aux vœux des profès.

doivent tondre en rond leurs cheveux, avoir les oreilles découvertes. S'ils laissent trop pousser leurs cheveux, on les avertira trois fois ; s'ils résistent, ils seront incarcérés jusqu'à soumission.

*
* *

J'ai présenté à dessein, dans sa nudité simple, pour en mieux déployer la force, la structure de l'Ordre. Sa constitution est monarchique, bien plus que celle des Bénédictins, mais aussi aristocratique. Toutes les Chartreuses sont maintenues entre elles, dans l'unité, sous la juridiction d'un seul chef. Ce chef n'est pourtant que le prieur de la maison mère, élu par les moines profès de sa maison. Chaque maison élisant son prieur, et tous les prieurs composant le chapitre général, l'autorité n'a rien d'une dictature. Les têtes compétentes du troupeau lui choisissent un pasteur ; celui-ci, au lieu de trancher en maître sur tout, ne décide rien d'important pour l'Ordre sans l'avis de son Conseil, du chapitre général. Il pourrait passer outre, s'il se bute à des oppositions. Il ne le fait guère. Devant un tel Conseil le bien commun prévaut sur les intérêts particuliers, et la décision du chef comme celle des membres, concorde avec cette fin dominante.

De même, à l'intérieur d'un couvent, le pouvoir du prieur, s'il en abusait, sentira sa limite dans l'examen des visiteurs. Devant ses griefs ou ceux qu'on leur soumet contre lui, ces personnages ont chance de garder leur pleine franchise.

Car le système unitaire des Chartreux n'imite pas la centralisation de l'Empire romain ou de l'État moderne. Chaque maison a beau dépendre du Révérend Père et du chapitre général, son esprit local subsiste, autonome. Quand même elle entretient avec les autres monastères des rapports fraternels, on y trouve le quant-à-soi d'une relative indépendance. Les moines qui sont là, chez eux, leur vie durant, cèdent à la persuasion trop humaine que, nulle part, ils ne seraient aussi bien ; pour un motif ou pour un autre, leur couvent est le meilleur de tous, comme leur Ordre est, à l'égard de leur vocation, entre tous les Ordres, le plus parfait. Le prieur, tête du couvent, doit être, mieux que personne, convaincu de cette primauté. Nommé visiteur, il tend à juger sans complaisance les Chartreuses qui

ne sont pas la sienne. Les visiteurs doivent se considérer comme les prévôts du Christ ; ils porteront en leur enquête une charité aussi vigilante sur elle-même que sur autrui.

Le gouvernement cartusien tempère donc d'une certaine diversité sa loi monarchique ; grâce à cette sagesse, grâce aux chapitres généraux, aux définiteurs et aux visiteurs, l'Ordre a pu franchir huit siècles sans discordes âpres, sans ruineuses scissions.

Ici, nous croisons sur notre route la phrase traditionnelle : « Jamais la Chartreuse n'a été réformée, parce que jamais déformée. » La déformation, pour l'Ordre, serait d'amoindrir ou de quitter la vie contemplative. Sur ce point, il demeure tel qu'au temps de saint Bruno. Est-ce à dire qu'il n'ait point changé?

Tant qu'une chose vit, elle se transforme. La paix même du Paradis ne se conçoit pas immuable. Elle est dynamique, non statique ; et les Bienheureux montent « de clartés en clartés », de plus en plus déifiés par l'intelligence et l'amour, aspirés dans un tourbillon de gloire et des splendeurs de visions nouvelles.

Humainement, tout se modifie pour s'accroître ou décliner. L'histoire d'un Ordre est faite de ses expansions, de ses langueurs, de ses renouveaux. A confronter la discipline cartusienne du moyen âge et celle d'aujourd'hui, nous observons qu'elle s'est détendue. Ses principes n'ont pas fléchi ; ses formes d'austérité se sont accommodées aux insuffisances des tempéraments ou des ferveurs.

A l'époque de Dom Guigues les Chartreux jeûnaient, au pain et à l'eau, trois jours de la semaine, toute l'année, sauf si une fête de chapitre tombait un lundi, un mercredi ou un vendredi. D'après les statuts de 1578, ces abstinences de l'Ordre sont réduites à une seule par semaine. Au moyen âge, les jours de jeûne, ils ne mangeaient qu'une fois ; le soir, point de collation. A présent, ils peuvent prendre le soir trois ou quatre onces de pain, conserver du repas, pour cette collation, quelque dessert. Les jours où ils ne jeûnaient pas, ils mangeaient des légumes crus, de la laitue, de la chicorée, du céleri. A présent ils ont, au réfectoire, un plat cuit, de légumes, et, en cellule, outre la salade, deux œufs au beurre. Autrefois, le poisson était, d'ordinaire, pour les seuls malades ; les autres n'en goûtaient que si un donateur offrait sa pêche au couvent. Aujourd'hui, tous en mangent,

pendant l'Avent et le Carême, six jours sur sept, trois jours, au moins, le reste de l'année.

Leur temps de veille et de sommeil fut, jusqu'au seizième siècle, semble-t-il, coupé en deux plus longues tranches. Une compassion « pour l'humaine infirmité » fit admettre le second sommeil après matines, afin de concéder après l'office nocturne le soulagement d'un repos.

Les Chartreux du douzième siècle vivaient encore plus dans leur cellule que ceux de maintenant. La messe conventuelle n'était pas, tous les jours, célébrée. Les colloques communs n'avaient lieu que le dimanche et les fêtes de chapitre ; or, elles étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui.

Le *Spaciment*, la promenade hebdomadaire de la communauté, n'existait point ; les Chartreux ne franchissaient guère la clôture.

L'Ordre était plus érémitique ; dès le quinzième siècle, les définiteurs le constataient, il est devenu plus cénobitique. Jadis, les supérieurs ne pouvaient envoyer un moine hors de son couvent, sauf pour en fonder un autre. On entendait la stabilité selon l'idée stricte de saint Benoît : persévérance jusqu'à la mort dans le même monastère. Aujourd'hui, un religieux peut solliciter son changement ; et on peut le lui imposer.

Chaque maison ne devait posséder en terres et en troupeaux que le nécessaire pour la subsistance de treize ou quatorze moines, de seize à vingt frères lais. A ceux de la Grande Chartreuse, nous l'avons vu, il n'était licite de rien posséder hors du Désert, de percevoir au dehors ni dîmes ni redevances. Les Chartreux étaient des moines pasteurs plutôt que des agriculteurs. Ils élevaient surtout des vaches, des chèvres, des brebis. Mais la règle limitait le nombre des têtes de bétail comme le nombre des bêtes de somme. Vers le milieu du douzième siècle, estimant que, pour chaque maison, quarante vaches étaient trop peu, ils ne crurent point, sans un indult du Saint-Siège, pouvoir en accroître le nombre. Innocent IV leur permit jusqu'à soixante vaches.

Dans la suite, l'abondance des biens déborda leurs prévisions. Il est ardu, quand on acquiert en vue d'une communauté qui vivra des siècles, de dire à la richesse : Tu n'iras pas plus loin. Les définiteurs du chapitre général, en 1679, prohibèrent par une ordonnance, à toute Chartreuse dont les rentes suffiraient à nourrir honnêtement et paisiblement

douze moines, d'avoir en superflu des terres et du bétail, de faire construire des édifices. Tout ce qui outrepassait les besoins devait s'écouler en larges aumônes.

Ces interdictions n'eurent pas la vertu d'arrêter les bâtisses amples, voire fastueuses. Mais, à mesure que les couvents se faisaient plus vastes et beaux, ils devenaient moins peuplés. Éternel piège des récompenses terrestres ! Ceux qui les ont méprisées les reçoivent « par surcroît » ; puis elles se vengent en les comblant.

Les Chartreux du moyen âge, deux fois par jour, travaillaient de leurs mains : le matin, depuis la fin de matines jusqu'à prime en hiver, de prime à tierce en été ; l'après-midi, de none à vêpres.

Ils préparaient des parchemins, transcrivaient des livres, les enluminaient. Le travail manuel, depuis longtemps, propose aux Chartreux moins une œuvre de production qu'un délassement, un exercice où le corps assure son équilibre. Les grands profès peuvent même s'en dispenser. Ils jardinent, fendent du bois, en découpent, façonnent des meubles, pour suivre une loi d'obéissance, mais selon leur libre choix et leurs aptitudes, sans une mise en commun de leurs loisirs corporels.

Serait-il téméraire de concevoir leur travail organisé comme autrefois? De même, ne pourraient-ils, tout en gardant leur tranquillité contemplative, entreprendre des ouvrages d'érudition ou de doctrine utiles à l'Église aussi bien qu'à l'Ordre? Plus d'une fois ces questions sont venues à mes lèvres. Il ne me convenait guère de les poser ; je n'ai aucune qualité pour les résoudre.

Tel qu'il est, l'Ordre subsiste dans sa constance vivace de gouvernement de tradition. Ceux qui ont franchi comme postulants la clôture d'une Chartreuse, s'ils n'y trouvent pas exactement le régime du quinzième siècle, affrontent là une vie ardue par les endurances et les abnégations qu'elle exige, inestimable par sa fécondité secrète. Devenir un Chartreux même ordinaire, c'est pouvoir vivre seul avec son âme, en Dieu ; et cela, quand on y songe, à une époque où les trois quarts des humains ne veulent plus se douter qu'ils ont une âme, n'est-ce pas un prodige, une compensation presque surhumaine de tout un monde déchu?

ÉMILE BAUMANN.

Un Homme chez les Microbes [1]

SCHERZO

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

DU POMPON ET D'AUTRES CURIOSITÉS NON MOINS ADMIRABLES

Ponns, il ne faut pas être contrarié de ce qu'un autre ait réussi cette fixation. La science des Mandarins est très supérieure à la nôtre. Je ne suis pas le moins du monde chimiste, tu le sais ; je n'aurais pu me souvenir de la formule qui permit au vieil Agathos de provoquer la halte de mon étrange fuite à travers les microcosmes. Mais, grâce à un expédient dont je t'entretiendrai plus loin, cette formule, *j'espère*, parviendra jusqu'à toi...

Agathos, cependant, poursuivait sa narration. Et à chaque fois que mon esprit se posait une question ou hésitait à comprendre, Agathos, l'ayant perçu, me répondait ou m'éclairait par le seul truchement du transmetteur de pensée. Dialogue ineffable !

Ce jour-là, il m'interrogea peu, et me laissa songer un instant à ce qu'il venait de me faire savoir et à ce que j'en déduisais. Je me rappelai cette vieille phrase de Leibniz à Bernouilli, que tu m'avais citée :

« Quant à moi, je ne crains pas d'avancer qu'il y a dans l'univers « des animaux qui sont, en grandeur, autant au-dessus des nôtres

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 avril 1928.

« que les nôtres sont au-dessus des animalcules qu'on ne découvre « qu'à la faveur du microscope ; car la nature ne connaît point de « terme. Réciproquement, il se peut, et même il doit se faire qu'il « y ait dans de petits grains de poussière, dans les plus petits atomes, « des mondes qui ne soient point inférieurs au nôtre en beauté et « en variété. »

Ainsi, à n'en pas douter, tandis que j'étais en léthargie sans cesser de rapetisser régulièrement, j'avais traversé, inconscient, le monde des microbes connus, et j'étais arrivé dans un monde de microbes encore plus petits, pour lesquels les premiers étaient si démesurés que les seconds ne les apercevaient pas. Et ces microbes inconnus, ces microbes de microbes, ressemblaient aux hommes ! Je me demandais avec effroi quelles créatures, alors, quelles séries de mondes, plus vastes les uns que les autres, peuplent notre infiniment grand ; et je frissonnais de terreur, d'une terreur sacrée, en regardant les innombrables poussières minuscules qui se mouvaient harmonieusement dans le beau rayon violet du soleil lilliputien.

Et je pensais à toi, ô Pons ! à toi et à mon Olga, qui peut-être étiez là, — vous tout près de moi, — moi très loin de vous, proportionnellement à mes mesures, — oui, très loin, plus loin que n'est de la nébuleuse d'Orion l'homme habitant de la Terre !

Mes mesures ! Par quel chiffre les aurais-tu évaluées? Par quelle fantastique décimale? A combien de millièmes de millième de micron ma tête se trouvait-elle de mes pieds?

Pourtant, j'étais parmi les Mandarins comme un homme parmi les hommes ; et cette chambre, vertigineusement microscopique, était spacieuse ; et la chemise rouge (ou qui, me *semblait* rouge dans cette lumière violette), cette chemise dont j'étais revêtu, avait été taillée à même un tissu de la plus remarquable finesse.

Ma méditation devait, je le suppose, paraître respectable, car mon hôte et ses aides observaient, selon moi, un profond silence. Entends par là non seulement qu'ils restaient muets de la bouche, mais encore que leurs pompons demeuraient immobiles. C'est ainsi que je raisonnais en ce début de mon séjour chez les Mandarins, ne sachant pas encore que le langage du pompon ne nécessitait aucun mouvement de l'organe ; que les Mandarins se comprenaient, grâce à lui, par une sorte de *radiopathie*, et ne balançaient ce chrysanthème charnu que pour l'orienter, ou pour accentuer d'expressions analogues et de gestes assortis leurs discours *radiés*.

Par la suite, j'ai connu des Mandarins qui abusaient de ces grimaces inutiles. On se moquait de leur ridicule, et ils faisaient l'impossible pour s'en corriger. Ils me rappelèrent le président Monem-

poix et sa débauche de gesticulations, propre aux mauvais orateurs et qui ferait croire qu'ils se livrent à l'apprentissage de la télégraphie optique. Tels n'étaient point Agathos, Kalos, ni aucun des deux nègres verts. Et je devais, tous quatre, les en chérir davantage au cours de l'avenir, car j'ai toujours pensé : « Celui qui gesticule et qui grimace sait à peine parler et ne sait pas du tout écrire, attendu qu'on n'envoie dans une lettre ni clins d'œil, ni plissements de nez, ni le cul de poule de la bouche, ni enfin la moindre pantomime. » Je n'ai pas l'honneur de connaître quelque membre que ce soit de l'Académie, mais je suis bien convaincu que tous ces messieurs sont aussi froids et distingués que l'étaient Agathos, Kalos et même les deux nègres verts.

Au signal invisible que leur donna probablement leur maître, cette couple de serviteurs procéda rapidement à ma toilette.

Cela fait, en présence d'Agathos et de Kalos, je me trouvai rasé de frais, douché, bichonné, les cheveux coupés à la Jeanne d'Arc, par la mise en action d'instruments et d'accessoires que je te décrirai en appendice, si Dieu me le permet. Et voilà que j'étais costumé en Mandarin, avec une très seyante blouse russe, d'un rose exquis, et un *kilt* écossais, étoffé un peu en *fustanelle* grecque. Ce jupon aubergine me venait aux genoux. Il était, je pense, en toile de soie, et la blouse en surah. Aux pieds nus : des babouches souples et précieuses comme du cuir de Russie entretenu à la crème Simon.

Me voyant accoutré à leur manière, Agathos et Kalos eurent, à leurs lèvres si minces, le premier sourire que je leur visse. Et ils firent une chose qui m'étonna sur le moment... Chacun d'eux détendit son pied gauche, lança en l'air sa babouche, et la reçut très habilement sur le même pied. Tel est le salut des Mandarins. Ils ignorent l'usage du chapeau, à cause du pompon. Mettre une casquette, pour eux, cela reviendrait à se promener avec un bâillon sur la bouche et des lunettes opaques devant les yeux. Alors, au lieu de se découvrir le crâne comme nous le faisons, ils se découvrent un pied. C'est logique. As-tu jamais creusé l'hypothèse d'un être extra-terrestre, un Marsien si tu veux, construit monstrueusement, pareil à quelque mollusque ou à quelque morceau de charbon, et mis en face d'un gentleman qui salue avec son chapeau? Ah! le rire, le délire du mollusque ou du morceau de houille, à cette vue!... C'est comme une chaise, un fauteuil. Non, mais as-tu jamais réfléchi à ce que seraient une chaise ou un fauteuil destinés à l'usage de créatures faites comme l'étoile de mer, le congre, le grillon, la sauterelle ou le cacatoès? Moi, je n'y avais jamais pensé ; mais depuis que j'ai voyagé *tra los hombres*, une quantité de rapports me viennent à l'idée.

Des chaises, il y en a chez les Mandarins, parce qu'ils sont des

hommes à beaucoup de points de vue. Agathos me fit asseoir sur un siège véritablement délicieux, réglable aux dimensions de l' « usager ». Puis, m'appliquant encore le transmetteur de pensée, il me tint à peu près ce langage... fluidique :

— Mon bon ami, vous voilà présentable ; nous allons donc pouvoir vous présenter dans le monde et vous faire les honneurs de notre *Ourrh*. Notre femme a le plus grand désir de vous connaître. Mais, avant même que je vous mette en sa présence, il est indispensable que vous sachiez certaines choses et que nous prenions certaines précautions.

« Vous n'êtes pas organisé rigoureusement comme nous le sommes. Vous n'avez que dix doigts et vous êtes dénué de pompon.

« Or, il est extrêmement souhaitable que vous ne fassiez point figure de phénomène. Cela vous attirerait maints désagréments et vous exposerait peut-être même à des dangers ur lesquels je reviendrai.

« Bien que j'aie pu, grâce au Très Ministre, vous soustraire rapidement à la curiosité de mes concitoyens, vos dix doigts ne leur ont pas échappé. Il ne convient pas de nous en émouvoir outre mesure. Parmi nous, il est des malvenus qui se trouvent affligés de cette infirmité ; c'est de naissance ; et voilà une anomalie suffisamment normale pour qu'elle ne provoque ici qu'une compassion mêlée à peine de dégoût, sans qu'il soit question d'ébahissement, d'horreur et surtout de *curiosité malfaisante*.

« Autre chose est l'absence, sur votre crâne, de ce pompon qui est l'instrument de notre sens principal. Certes, il ne manque pas sur *Ourrh* de pauvres Mandarins qui portent sur la tête un pompon inutile, avec lequel ils ne peuvent rien percevoir ni rien exprimer. Une malformation, une maladie, un accident, les a privés de ce sens que vous ne possédez pas (de même que certains d'entre nous perdent la vue ou l'odorat, sont sourds ou sont muets). J'en profite pour vous dire que c'est à leur usage que fut inventé ce transmetteur de pensée dont je me sers en ce moment pour causer avec vous.

— Pardon, *pensai-je*, mais ce transmetteur ne rend-il pas également de signalés services pour les conversations entre étrangers, entre personnes dont les langages diffèrent?

— Cela n'existe pas chez nous, reprit la *pensée* d'Agathos. Notre pompon transmet des idées pures, d'un individu à un ou plusieurs individus, sans aucun intermédiaire visible, sonore ou autre. Exactement comme le fait ce transmetteur. Des idées pures et aussi, bien entendu, des sentiments ; tout ce qui, enfin, constitue l'esprit et l'âme... Je vois bien que, en ce qui concerne le monde d'où vous venez, c'est le bruit de la bouche et c'est la résonance de l'oreille qui sont

employés pour correspondre... Il faudra que vous me permettiez d'étudier sur vous ce singulier mode de liaison... Mais revenons, s'il vous plaît, à ce qui presse le plus.

« Je disais donc que certains d'entre nous sont, si vous acceptez ces termes, aveugles du pompon et sourds du pompon. Mais notez bien ceci : ils ont tout de même un pompon : un pompon terne, un pompon paralysé, un pompon réduit parfois à sa tige. Mais enfin, quel que soit le mauvais état de leur pompon, il en reste toujours un vestige quelconque. Et vous, vous n'avez rien du tout ! Vous êtes, pour moi, comme si votre visage n'offrait nulle trace d'yeux, ou pas le plus petit bout de nez, ou pas plus de bouche que sur ma main !

« Vous ne pouvez pas sortir comme ça.

« Alors, voilà ce que nous avons décidé, Kalos et moi :

« Personne — hormis nous quatre, qui sommes absolument discrets — ne sait que vous n'avez pas de pompon. Vous pouvez être tranquille à ce sujet. Je fus le premier à m'en apercevoir, et, sur l'heure, je vous enveloppai le sinciput avec des draps de lit, sous couleur de vous mettre des compresses.

« Nous allons donc vous adapter un faux pompon, analogue à ceux que l'on vend aux tristes Mandarins qui ont perdu le leur dans une catastrophe, ou subi une amputation jugée nécessaire, et qui, sous l'influence d'une coquetterie bien pardonnable, ajustent un pompon artificiel sur ce qui reste de la tige.

« Voici l'objet. Il est d'un bleu clair assorti à vos yeux, comme la nature l'exige. C'est ici même, sous mon toit, que ce postiche a été perfectionné à votre intention, c'est-à-dire allongé d'une tige fort proprement contrefaite et qui porte à sa base une ventouse. On vous fera une petite tonsure, pour que l'adhérence soit possible. Et ça tiendra tout seul, je vous le jure.

« Ainsi, vous passerez pour un infirme soucieux des apparences, et non pour un monstre vraiment inacceptable. Vous serez reçu partout. On sera pour vous aux petits soins, et vous n'aurez garde d'oublier à la maison ce transmetteur de pensée, sans lequel vous seriez sur *Ourrh* comme sur un globe peuplé de sourds-muets.

J'aurais aimé interroger Agathos sur l'étendue de ce sixième sens, et pénétrer plus avant dans le merveilleux mystère du pompon. Car il ne m'échappait pas que le pompon possédait une acuité perceptrice tout à fait remarquable. Comment percevait-il? A quelle qualité de la matière était-il sensible? Est-ce que je la connaissais, cette qualité, comme je connaissais, par exemple, la lumière, le son, la saveur, l'odeur? Ou bien, est-ce que je la connaissais par voie indirecte, comme l'électricité ou l'énergie radiante?

J'appris plus tard que je ne la connaissais pas ; que je ne pourrais jamais la connaître, et que j'étais, à l'égard de cette qualité pour laquelle je n'avais pas de sens, comme un aveugle-né à qui personne n'aurait jamais parlé de la lumière. Et, — comme l'aveugle-né, mais né *sans yeux*, et qui seulement se serait rendu compte, par le toucher, que certaines créatures ont des yeux, organes inexplicables, et qu'elles réagissent sous d'inexplicables influences, — je fus toujours, devant le mystère de ce sixième organe, de ce sixième sens et surtout de cette sixième face du monde extérieur, je fus toujours réduit aux chétives nourritures de la supposition.

Mais Agathos avait grand'hâte de me produire à celle que je nommais « terrestrement » Mme Agathos.

Et l'on se mit en devoir de me naturaliser complètement Mandarin, en plaçant comme il fallait le pompon factice.

Pendant cette opération, je m'aperçus que la lumière violette s'altérait. Non qu'elle s'assombrît aux approches du soir. On eût dit qu'une clarté jaune s'y mélangeât, s'y confondît...

Étais-je halluciné? Les objets, les êtres avaient maintenant deux ombres au lieu d'une. Et la lumière jaune, peu à peu, triomphait de la lumière violette.

— Qu'est-ce donc? demandai-je à Agathos « par transmetteur de pensée ».

— Quoi? me répondit-il. Cela vous surprend? C'est le soleil violet qui se couche et le soleil jaune qui se lève...

— A l'opposé l'un de l'autre? pensai-je, tout interloqué.

— Forcément. Et chaque jour ramène cette alternance.

— Mais alors... La nuit? Quand? Jamais?

— Je vous expliquerai, fit Agathos avec bienveillance.

Le pompon artificiel ne me gênait en aucune façon. Du reste, c'était un mouvement très mandarin que d'y porter la main de temps en temps, ce qui me donnait, à moi, l'occasion d'en vérifier l'adhérence, avec l'air d'esquisser un geste instinctif et familier.

Nous passâmes ensuite dans une autre salle qui n'avait plus rien d'un laboratoire. On y éprouvait je ne sais quel luxe. L'atmosphère en était finement odorante. Les murailles, à ce qu'il m'apparut dès l'entrée, présentaient des placages différemment composés, évoquant des séries de grands échantillons sans attrait, — des échantillons de ciment ou de béton, criblés de limaille. Du plafond, pendaient, au bout de cordelières, des choses semblables pour la forme à des demi-sphères, tournées la partie plate en haut, la rotondité vers le bas. Ces pendentifs semblaient incrustés d'une profusion de parcelles métalliques, disposées sans aucun souci d'harmoniser les teintes ou de des-

siner des lignes. La vue en était barbare, inopportune, voire pénible — et incompréhensible.

Les deux nègres verts ne nous avaient pas suivis. Seuls, Agathos et Kalos me tenaient compagnie. Je ne cessais de regarder autour de moi, et j'observai que tout, dans cette espèce de salon, allait par trois : les pendentifs comme les placages des murailles et comme les objets répartis sur les tablettes et le frigorifère, — objets dont les uns étaient soit des statuettes, soit des corps sans signification apparente, mais dont les surfaces, les courbes, les arêtes et les angles ravissaient les yeux par la perfection de leur grâce. D'autres, en revanche, n'étaient que de petites masses de substances diverses, polies ou délicatement striées, sans plus d'élégance que s'ils avaient été la statue d'une pomme de terre nouvelle ou quelque galet roulé par le flot.

Mais tout, presque toujours, allant par trois !...

« Chez les Chinois, est-ce que tout ne va pas par cinq? me rappelai-je. En outre, trois est sous-multiple de douze, et les Mandarins, qui, comme tout le monde, ont dû commencer à compter sur leurs doigts, ont certainement adopté le système duodécimal, considération qui m'a toujours fait supposer que les Anglais, dans le temps, possédaient douze doigts eux aussi... »

Pourtant, j'allais poser, là-dessus et à propos des pendentifs, mille questions à Agathos, lorsque d'une trappe montèrent deux nouveaux Mandarins.

Comme nous, ils étaient galamment attifés du petit jupon et de la blouse ; à peine portaient-ils leurs cheveux plus courts que Kalos qui, lui-même, les portait moins longs qu'Agathos et que moi. Mais, à leurs bras nus, à l'échancrure de leur décolletage, à leurs jambes mélodieuses, je compris que c'étaient là deux Mandarines.

Agathos et Kalos firent sauter leur babouche droite (pour les femmes, c'était la babouche droite). Pris d'un beau zèle, je tâchai d'en faire autant ; mais je n'ai jamais su jouer au bilboquet, surtout avec le pied, et, poussant un rire confus, je manquai mon coup.

Mme Agathos et son amie, qui était toute blonde, firent décrire à leurs pompons, l'un corail, l'autre améthyste, un joyeux et frémissant cône de révolution. Mme Agathos allait derrière un nez imposant. L'autre, que je nommerai Mlle Kala, devait passer pour laide au pays des Mandarins, car son nez, de la même venue que celui d'Olga, était court, mignon et, selon moi, gentil à croquer.

Toutes deux tenaient à la main et ne cessaient de caresser un petit lot de ces choses dont j'avais noté l'aspect informe, mais aussi la délicatesse substantielle. D'où je conclus à l'existence, sur *Ourrh*, d'une volupté tactile et d'un art du toucher.

Bien que je fusse consterné de ce que ces deux dames eussent surgi d'une trappe, — entrée banale, qui cependant était là-bas le dernier mot de l'originalité, — je fis mon possible pour déployer quelque séduction ; et, à l'exemple du beau Kalos, ce Chérubin splendide, ce Raphaël Sanzio russo-écossais, j'étalai les plis de ma blouse et gonflai les bouffants de mon jupon, — blouse et jupon qui, à la lumière jaune, avaient changé de teinte.

Aux dames il est galant de parler chiffons.

— Madame, dis-je donc par transmetteur à l'épouse d'Agathos, j'arrive d'une contrée qui ne dispose que d'un seul soleil. Combien ici vous avez de peine, n'est-ce pas, à trouver des tissus qui supportent tantôt le jour violet et tantôt le jour safran !...

— Oh ! dit-elle avec une joie quelque peu dédaigneuse, il est plus court de changer de costume. Des robes à deux fins, ce que c'est rare !

Je crus comprendre pourquoi ces deux dames n'étaient nullement fardées.

— La couleur..., repris-je.

— Oh ! La couleur, ça ne serait rien. Mais le chiendent, c'est le...

Je saisis que Mme Agathos voulait parler du charme qui ressortissait au sens du pompon, le charme de cette qualité qu'il m'était interdit de percevoir et que je désignerai par le substantif féminin « *dounn* » ainsi que le sens qui la perçoit, toujours selon le langage rudimentaire que le bon Agathos se devait divertir à bredouiller pour me tenir compagnie et faire comme ce savant qui s'était mis en tête d'apprendre le singe. Seulement, c'était le contraire, puisque les Mandarins n'ont qu'un gosier roide et qu'une langue gourde, habiles tout au plus à bourdonner, s'exclamer ou glapir, ce que force Mandarines faisaient d'ailleurs si abondamment que parfois, de loin, le bruit de leurs réceptions me rappela je ne sais quoi de Paris... Probablement une visite au Jardin des Plantes.

CHAPITRE III

ALERTE ! VOILA L'ENNEMI !

O Pons, je te prie d'excuser le décousu de mon récit. C'est que je ne saurais me rappeler avec exactitude une suite de faits qui se sont passés il y a soixante-cinq ans environ, si je compte en années mandarines. Cette scène, dans le salon de Mme Agathos, se recule aujourd'hui au fond de ma mémoire, puisque j'ai vécu depuis lors toute une vie en quelques mois, — une vie pleine de jours et que l'exil m'a fait paraître plus longue encore qu'elle ne fut.

Je me rappelle toutefois assez nettement plusieurs choses impressionnantes, et je vois encore Mme Agathos et son amie Mlle Kala tripoter leurs babioles de douceur, comme l'on fait de petits chats tout doux ou de petits chiens satinés. Agathos et Kalos en caressaient également quelques-unes ; je ne les imitai point, de peur d'attirer l'attention sur mes mains, et qu'on fût désagréablement choqué de ce qu'elles n'eussent que dix doigts.

La température s'était sensiblement rafraîchie, le soleil jaune rayonnant moins de chaleur que le soleil violet, d'où il résulte que sur *Ourrh* une journée de canicule succède régulièrement à une journée d'arrière-saison. Les Mandarins ne connaissent pas d'autre été ni d'autre hiver que cette succession ; chez eux, il n'y a que deux saisons, et elles sont quotidiennes.

Je m'en émerveillai, allant à la fenêtre pour voir l'effet de la clarté jaune sur l'extérieur. Kala m'y suivit en se vaporisant le pompon à l'aide d'un tout à fait joli petit truc qu'elle portait en sautoir.

N'ayant, par politesse, jeté qu'un coup d'œil rapide sur un ciel vert amande et sur la rue, dont l'architecture sphérique me parut rébarbative, je respirai délicieusement le parfum de la Mandarine, et devinai que je m'habituerais promptement à la singularité des douze doigts et du pompon.

Kala était parée, aux bras et aux jambes, de quelques bijoux plus remarquables par leur forme que par leur brillant ou leurs teintes. Le dessus de chacune de ses charmantes babouches s'enjolivait d'un petit cadran serti de joaillerie. L'un, me dit-elle par transmetteur, était ce que nous appelons un chronomètre. Elle retira sa babouche pour me le faire mieux voir. Il y avait dedans un granule superlativement noir qui ne cessait de rouler autour du cadran, lequel était gradué d'une façon qui t'aurait semblé fantaisiste.

Je demandai à la belle Kala comment on remontait ce joyau de pied, car je n'apercevais pas de remontoir. Elle en marqua de l'ébahissement.

— Mais, dit-elle enfin, ça ne se remonte pas ! C'est le temps même qui fait marcher les montres !

Tout me déroutait. Ainsi, les Mandarins avaient « isolé » le temps ! Ils l'avaient repéré, capté ! Ils le possédaient comme l'espace ! comme l'eau, le feu, l'air ! Et, comme à l'eau, ils lui faisaient tourner ce moulin : une montre ! Le granule courait en rond sous la poussée du temps, ainsi que l'aiguille aimantée obéit à l'attraction du nord !

— Et cela? m'enquis-je en désignant l'autre babouche et l'autre cadran.

Hélas, Pons ! Bien que le vieil Agathos se fût mis de la partie, jamais

je ne pus comprendre — et même en soixante-cinq ans — ce que divisait, ce que métrait l'autre bijou enregistreur. Ce genre d'appareil fut toujours pour moi une énigme compteuse d'un mystère !...

Mais les nègres verts reparurent. Ils apportaient des plateaux garnis de jattes où se voyaient, de même qu'aux vitrines des confiseurs, vingt sortes de bonbons, dragées, pralines, petits fours et crottes. Ces menues friandises étaient à la mesure des bouches mandarines. Chacun de nous en prit une, — une seule, choisie, — et la goba. C'était le déjeuner, que j'avais pris tout d'abord pour moins qu'un goûter. A peine ingurgité le petit ovule dont la couleur chocolat m'avait semblé prometteuse, je me sentis pleinement rassasié. Au demeurant, ce fondant n'avait goût que de pétrole avarié ; je m'étais « forcé » pour qu'il n'en fût plus question ; et mes Mandarins et Mandarines n'avaient donné, en avalant leur bonbon, aucun signe de plaisir gastronomique. Ils s'étaient nourris chimiquement, et voilà tout. Les nègres verts, aussitôt, firent passer à la ronde de multiples poudres dont nous prisâmes, les uns et les autres ; mais je dois avouer que, pour mon modeste nez, la plupart de ces pétuns sophistiqués avaient la même senteur.

— Qu'est-ce que ces hommes-là qui sont verts? demandai-je à Agathos.

Il me répondit, comme je m'y attendais, que c'étaient là des Mandarins nègres, fort aptes à servir les Mandarins blancs, de par leur indolence native qui ne se pouvait corriger qu'à coups de trique, extrémité où l'on n'en vient jamais que si l'on y trouve son propre avantage.

— Mais, ajouta-t-il (toujours, n'est-ce pas, à travers le transmetteur), ces Mandarins verts sont recherchés principalement pour l'odeur qu'ils dégagent. Surtout quand elle est moite, leur peau sent fort bon, et, d'après le peu que vous m'avez déjà dit de votre pays, ou que j'en présume, il me semble que vous pourriez comparer nos « verts » à d'aimables serviteurs qui, tout en accomplissant leur tâche, joueraient constamment du violon ou de quelque autre instrument de musique. Notre musique, à nous, c'est celle des parfums.

Là-dessus, afin qu'ils suassent et sentissent bon à proportion, il pria très civilement ces deux verts (il pensait « un vert » comme nous disons « un noir »), de nous danser leur danse ethnique. Ils se livrèrent à des entrechats frénétiques et de plus en plus pressés, comme s'ils se fussent enivrés des effluves mêmes de leur artistique sudation.

Pour moi, j'ouvris en grand les yeux et les narines, sans rien voir de plus qu'une bamboula verte, ni rien respirer, en fait de musique, que des émanations plutôt rances.

.. Je le dis. Je dis « rances », par transmetteur, à Agathos.

Agathos sursauta.

— Gardez cela pour vous, me dit-il. Pour le coup, ce serait vous perdre dans l'esprit des gens ! Ne savez-vous pas que l'on traite d'imbéciles ceux qui ne sentent pas comme l'on sent soi-même?...

Assez déconfit, je voulus changer de conversation, et j'allais m'enquérir auprès d'Agathos de cette particularité qui faisait aller tout ici par trois, comme chez Cadet Roussel, lorsqu'on annonça l'arrivée d'un visiteur.

A cette nouvelle, le pompon d'Agathos se fronça et s'obscurcit.

— Attention ! me recommanda-t-il. Méfiez-vous. Le Mandarin que vous allez voir est un vilain monsieur. C'est le directeur du Muséum. Une « lumière », mais un excentrique. Je m'attendais à sa venue. Vous l'intéressez prodigieusement, et, si je n'étais du dernier bien avec le Très Ministre, c'est lui, pour votre malheur, qui se serait emparé de vous. Attention ! vous dis-je. Et dissimulez au mieux que votre pompon n'est qu'un vain ornement. Jouez le rôle d'un infirme qui a perdu la *dounn* accidentellement... Ou plutôt, non ! Faites celui qui est, de naissance, aveugle du pompon et sourd du pompon !

Il finissait à peine, et le directeur du Muséum entra.

C'est le propre des races (et plus encore des espèces) qui ne sont point la nôtre, de nous donner à croire que les individus dont elles se composent sont identiques entre eux. Alors que tout Européen et d'abord tout Français nous paraît, dès la première rencontre, revêtu d'une indiscutable personnalité qui éclate en ses traits, nous éprouvons quelque difficulté à reconnaître tel Chinois parmi tels autres Chinois, ou à différencier des Sénégalais. Quant à nos frères les animaux, s'il en est qui échappent à la règle, en revanche, la plupart en sont l'exemple absolu ; et bien fin qui pourrait distinguer d'une autre quelque carpe, belette, perdrix, guêpe ou couleuvre.

Or, les Mandarins, pour ce qui est du visage, s'éloignent assez de l'homme terrestre, tant à cause du nez, lequel est très fort, de la bouche, des yeux et des oreilles, lesquels sont dérisoires, qu'à cause de l'inexpression dont j'ai parlé plus haut. Il s'ensuit que j'eus toujours tendance à les confondre les uns avec les autres, à l'exception, bien entendu, de mes amis — ou de mes ennemis.

Eh bien ! Tout de suite, à première vue, je fus certain d'identifier mon directeur de Muséum, toujours et partout, fût-ce au sein d'une multitude de Mandarins, mettons cent mille. Et même en admettant qu'Agathos ne m'eût pas prévenu ; même sachant que j'avais affaire à un étranger, j'aurais pensé : « Voilà un sale type. »

T'étonneras-tu, à présent, que cet affreux directeur du Muséum porte désormais le nom de « Kakos »?

Barbon grisonnant, il s'avançait en oblique, ne finissant pas d'esquisser de courtes salutations. Ses douze doigts s'agitaient perpétuellement, mus par l'envie de saisir, d'agripper... quoi? qui? on ne savait pas, mais ça faisait reculer tout le monde. Et quels yeux ! Et quel nez ! Et quelle bouche ! Et quel pompon à lunettes ! Un pompon grisâtre, malsain, pleurard... Ah ! le vilain, le vilain, le vilain !

Il s'en prit à moi sans tergiverser. A pas raccourcis, il s'avisa de vouloir faire le tour de ma personne...

« Ouais ! pensai-je. Gare à mon pompon ! »

Et je me mis à tourner en levant bien la tête, de manière à faire face, toujours, au pompon et aux yeux investigateurs, tout comme en agit la Lune avec la Terre, petit jeu aussi railleur qu'astronomique.

Ce Kakos était un grand savant ; il avait fondé un nouveau système scientifique ; il expliquait l'univers en s'appuyant sur la *dounn*, à peu près comme Einstein appuie sur la lumière sa célèbre théorie. Ce Kakos était calé comme personne en « *dounnologie* » et en pompons. De plus, il avait réalisé une fortune dans la fabrication de ce que je nomme improprement des « lunettes » pour pompons, et si je l'avais su, j'aurais bien remarqué que le sacripant me lorgnait avec mépris, comme un cordonnier toise un cul-de-jatte.

S'apercevant qu'il ne pourrait rien apprendre ce jour-là touchant mon pompon, Kakos se résigna, élut un siège, et prit part à la conversation, mais sans qu'à toute minute je ne sentisse sur moi rayonner sa convoitise et son avidité. Chacun se montrait envers lui des plus aimables. Je ne sais jusqu'à quand il aurait prolongé sa visite si, tout à coup, les cinq personnages qui se trouvaient là n'avaient pris l'attitude de ceux dont l'oreille vient d'être avertie d'un signal retentissant. Je n'avais rien entendu. Pourtant, Kakos s'empressa là-dessus de prendre congé, ainsi que la belle Kala.

Lorsqu'ils furent partis, Agathos me dit :

— Mauvaise affaire ! Il sait, ou bien il se doute que vous n'avez pas de pompon. Vigilance, mon ami, vigilance ! Il voulait causer avec vous ; j'ai dû lui dire que vous étiez encore trop faible. Mais qu'est-ce que l'avenir nous réserve avec un animal comme celui-là?

— Il n'a rien vu, répliquai-je ; je ne lui ai pas tourné le dos, ainsi d'ailleurs que la civilité m'y invitait ; ce qui fait que mon tourniquet n'a pu lui donner de l'ombrage.

— Quelle erreur ! Et pourquoi voulez-vous qu'il soit incivil de tourner le dos à quelqu'un?

Je me mordis les lèvres. En effet, le dos des Mandarins n'a rien

de dédaigneux, puisque le pompon l'ennoblit et l'érige en façade.

— Mais, dis-je, quel est donc cet avertissement qui a fait fuir Mlle Kala et M. Kakos?

— C'est l'émetteur national qui annonce la pluie artificielle, afin qu'on ait le temps de rentrer chez soi. Nous avons, depuis des siècles, supprimé la pluie naturelle, vraiment trop capricieuse. Tous les deux jours, un peu après l'aurore du soleil jaune, les services officiels font pleuvoir pendant une heure. Cela est utile. Aussitôt après, des équipes de cantonniers nettoient la cité ; en suite de quoi, on allume la nuit...

— Hein? On allume la nuit? Qu'est-ce à dire?

Agathos eut une espèce de sourire.

— Venez, me dit-il.

Poussé sur un balcon, je découvris une grande ville aux innombrables terrasses. Mais pas une tache de verdure entre les maisons. D'autre part, la proximité de l'horizon me causa je ne sais quelle angoisse. Indiscutablement, la planète *Ourrh* était d'un volume très médiocre relativement à celui de ses habitants les Mandarins.

— Voyez, dit Agathos, ces tours puissantes qui se dressent de loin en loin, à perte de vue. C'est au sommet de ces tours que fonctionnent les prismes pluviogènes et les générateurs de ténèbres. Tenez, remarquez ces miroitements : ce sont les prismes qu'on oriente et qui vont décomposer l'atmosphère...

Un peu plus tard, des nuages se formèrent. Les rues s'animaient de fuites, puis elles se vidèrent complètement. Et la pluie tomba.

Nous revînmes au salon. Ces nouveautés avaient chassé de mon esprit l'idée, pourtant fort obsédante, de M. Kakos. M'adressant à Mme Agathos :

— N'avez-vous, lui dis-je, en vérité, jamais reçu de pluie?

— La pluie artificielle, dit Agathos, nous surprend parfois, nous autres fonctionnaires, pendant nos inspections de la planète...

— C'est heureux pour les marchands de parapluies! risquai-je assez niaisement.

— Les marchands de quoi?

Comme il ne parvenait pas à bien concevoir l'appareil d'un parapluie, j'en dessinai la forme sur la paume de ma main, du bout du doigt, car il n'y avait rien autour de nous qui ressemblât à du papier et à un crayon.

Agathos laissa tomber brusquement le transmetteur. Je crus qu'il désespérait de comprendre, et, m'entêtant à m'expliquer, je me coiffai largement d'une étoffe, en la disposant sur mes bras levés.

Mme Agathos poussa un cri perçant. Elle montrait, sur le mur,

mon ombre portée, qu'un faible rayon du soleil obscurci venait d'y dresser et qui affectait la silhouette cocasse d'un champignon géant.

Je les regardai tous trois l'un après l'autre, déconcerté que j'étais. Leur pâleur me remplit de stupéfaction.

Et Agathos, ayant ramassé le transmetteur, me dit dans un trouble inexprimable :

— Il ne faut jamais, jamais faire allusion à cette chose que vous avez indiquée dans le creux de votre main... Plus tard, quand je serai remis de ma frayeur... Plus tard, après les ténèbres, je vous révélerai l'affreux, l'épouvantable secret qui pèse sur la mandarinité... Pour le moment, de grâce, n'en parlons plus ! Et revenez plutôt sur le balcon ; j'ai besoin de prendre l'air, après la peur que vous m'avez faite. Aussi bien, vous ne pouvez manquer de vous intéresser à l'allumage de la nuit, puisque j'ai lu dans votre pensée que cela est pour vous entièrement nouveau.

La pluie avait cessé. D'étranges machines balayaient les rues. D'autres les suivaient qui n'étaient que des autos vaporisatrices ; celles-ci produisaient une bruine qui fusait de tous côtés en sifflant. Si haut que nous fussions, nous en reçûmes notre part, sous les espèces d'une pulvérisation froide, à l'odeur chimique.

— Stérilisation, me dit Agathos gravement.

Je n'attachai pas d'importance à ce mot, dans l'instant ; car, après la pluie provoquée, un arc-en-ciel apparaissait sur le fond des nuages éclaircis, et j'en admirais les teintes et le dégradé, tout différents de notre vieux spectre solaire.

Agathos comprit mon émerveillement, et sembla le juger puéril. Répondant *in petto* à mes questions mentales, il me dit que le soleil violet et le soleil jaune constituaient une étoile double. Ils gravitaient l'un autour de l'autre. La planète *Ourrh* se trouvait maintenue entre eux, immuablement, et tournait sur elle-même, ce qui produisait le jour violet et le jour jaune.

Je me rappelai les étoiles doubles de notre firmament, et songeai tout spécialement à ce *Gamma* d'Andromède, dont la couple est formée d'un soleil orange et d'un soleil émeraude, ou encore ce *Bêta* du Cygne, association d'un astre d'or et d'un astre de saphir... Décidément, tout se reproduisait dans l'infiniment petit.

— Attention ! me dit Agathos. L'émetteur national vient de fonctionner. Dans quelques instants, la nuit commencera.

En effet, les tours nombreuses, comme autant de phares, se mirent à projeter un rayonnement obscur. C'étaient des phares d'ombre. Sous leur action, un soir inimaginable s'assombrissait peu à peu. La nuit venait par degrés.

— *Fiat nox!* murmurai-je.

Puis, me servant du transmetteur :

— Je vous avoue, Agathos, que je comprends mal. Chez nous, il faut bien subir les ténèbres de la nuit, contre lesquelles nous luttons comme nous pouvons, à l'aide de lampes. Mais, sur Terre, la nuit est considérée à l'égal d'une gêne, d'un petit fléau...

Agathos me répondit :

— Ce sont les cavernes, les mines, l'intérieur des habitations, c'est aussi l'ombre même des choses, qui nous ont enseigné l'existence de l'obscurité et les bienfaits qu'elle procure. Aussi avons-nous cherché le moyen de la répandre pour tous, complètement, à heure fixe. Tous les deux jours, pendant que notre soleil le moins chaud éclaire le monde, — car nous aimons de vivre à la chaleur, — quelques heures d'obscurité sont excellentes pour le sommeil et la santé... Mais je ne me fais comprendre qu'à demi, je le sens. Ne croyez pas que l'obscurité se borne à nous aveugler « quant aux yeux » et, par conséquent, à favoriser le repos de la vue ; ce serait peu de chose pour nous. L'obscurité aveugle aussi notre pompon, et met obstacle au sens de la *dounn*. Oui, oui, il y a mille choses que vous ne soupçonnez pas dans l'obscurité et, réciproquement, dans la lumière...

Sur ces entrefaites, il se fit un grand silence dans la ville ; ce qui restait de clarté s'étouffa sous la marée ténébreuse. Avant que la nuit se fût close comme un souterrain, je vis Agathos sortir de sa blouse ce que j'appellerai sans trop de raisons un « briquet » ou une « lampe de poche ». Il en fit jouer le mécanisme. Un grincement continu se fit entendre...

La nuit la plus épaisse nous entourait. Agathos me prit le bras et me guida pour redescendre. Lui, il n'était pas dans les ténèbres ; son espèce de lampe lui permettait de percevoir les choses par le sens du pompon : la *dounn*. Cette lampe n'était pas une lampe pour les yeux, la vue, la lumière visible. Chez les Mandarins, le sens de la vue est si inférieur au sens de la *dounn*, qu'ils n'ont de lampes lumineuses qu'à l'usage de ceux qui ont perdu la *dounn*. Agathos me promit de m'en acheter une chez l'orthopédiste ; mais, présentement, j'étais comme un aveugle dans cette maison qui, me dit-il, était brillamment « éclairée pour la *dounn* ».

— Alors, dis-je, vous ne voyez jamais les étoiles, puisque votre nuit, si dense, les cache à vos yeux comme à votre pompon...

— Notre pompon les distingue fort bien en plein jour. Déshabituez-vous donc, mon bon ami, de toujours attribuer à notre pompon ce qui est le propre de l'œil. Cela n'a aucun rapport ! Il y a certaines

étoiles qui, pour notre pompon, « brillent », si je puis dire, beaucoup plus que nos deux soleils !

— Mais moi, repris-je, je ne verrai jamais vos étoiles ! Ce ciel entièrement nouveau, où doit resplendir une infinité de constellations, quel est-il?

— Je vous en ferai la description, dit Agathos en laissant percer un peu de tristesse compatissante. D'ailleurs, à une époque donnée, quand le soleil violet subit une crise, on voit assez bien deux ou trois étoiles, avec les yeux, au moment de l'aurore jaune et du couchant violet... Ceci dit, il nous faut aller dormir. Venez...

Il me conduisit de chambre en chambre, dans le noir, jusqu'à quelque chose que j'assimilai à un lit très satisfaisant.

— Bonne nuit, me dit-il, dormez bien. A votre réveil, vous nous accompagnerez au bal de mon ami le directeur de l'École des Juges. Ensuite, nous visiterons l'exposition de *radiure*, puis je vous montrerai quelques aspects de notre planète. Bonsoir. Et ne rêvez pas de Kakos !

Je l'entendis remplir son grand nez d'une poudre abondante, arroser son vieux pompon d'une prise vaporeuse...

— Et vous, lui transmis-je joyeusement, ne rêvez pas de parapluies..., de champignons !

Ses dents, ses toutes petites dents atrophiées de mangeur-de-pilules, claquèrent avec un bruit macabre.

— Ne parlez pas de cela maintenant ! Surtout dans le noir... Surtout dans le noir...

— Pardieu ! lui dis-je. Il y avait sur la Terre, autrefois, un peuple qui, par bienséance et par superstition, ne prononçait jamais le nom de la Mort. Vous m'en faites souvenir.

— Le nom de la Mort..., dit Agathos dans les ténèbres. C'est cela. C'est exactement cela...

« Sapristi ! pensai-je en m'endormant. Kakos... Les champignons... *Ourrh* n'est pas un lieu de tout repos !... Quand je réalise que, pourtant, je me trouve sur une plaque de microscope, dans le laboratoire si tranquille de mon vieux Pons !... Mais, après tout, Saint-Jean-de-Nèves, et l'Europe, et la Terre, et l'Univers visible de la Terre, ne sont sans doute qu'un miasme, peut-être un microbe parmi des millions d'autres, dans les veines d'une gigantesque créature dont la fièvre éphémère entretient, à travers *nos* siècles, ce que nous appelons « l'éternel mouvement des astres », l'ardeur de notre soleil et la vie des générations... »

CHAPITRE IV

VOYEZ COMME ON DANSE...

Les bals mandarins ont toujours lieu à la clarté du soleil jaune, qui est plus flatteuse que la clarté violette, le mot « clarté » étant pris ici dans le sens et de « lumière » et de « radiation », puisque les Mandarins attachent moins d'importance à la fraîcheur du teint qu'à la perfection de ce charme mystérieux qu'ils perçoivent avec leur pompon.

Le soleil jaune était donc très haut encore sur l'horizon lorsque la nuit industrielle se dissipa.

Agathos, sa femme, le beau Kalos et moi, nous montâmes dans une automobile qui était une grosse boule ; exactement deux sphères l'une dans l'autre ; la sphère extérieure roulait sur le sol, la sphère intérieure restait d'aplomb par le concours de pivots, cardans, gyroscopes, — que sais-je? — On s'y trouvait fort à l'aise.

Nous avions revêtu, pour la circonstance, des blouses et des jupons d'une finesse, d'une douceur si agréables que j'éprouvais une sorte de pudeur à ne point prendre publiquement le plaisir de lisser les plis de mon costume. Agathos le sut et s'en divertit.

Prompt à parler sur un autre sujet, je lui demandai ce que pouvait bien être cette École des Juges dont le directeur nous donnerait tout à l'heure à danser.

Agathos parut consterné de tout ce qu'une telle question lui laissait entrevoir touchant les mœurs terrestres et la médiocrité de mon intelligence.

— Comment ! me dit-il. Je suppose que sur votre planète il y a, comme ici, des citoyens qu'il est nécessaire de punir, et d'autres qui ont pour tâche d'appliquer la loi? Vous me voyez stupéfait de lire en vous ce que votre mémoire vous rappelle !... Quoi ! Les magistrats, ces hommes qui, pour bien faire, devraient être des dieux infaillibles, vous ne vous préoccupez ni de les choisir, ni de les instruire? Il n'y a pas, dans votre pays, une école où, pendant de longues années, les juges sont enseignés de toutes les complications de l'être humain? Point de cours sur les passions, les manies, les folies? sur l'influence des maladies? sur la valeur des témoignages? Mais c'est abominable !... Et quoi encore? Qu'est-ce que vous cherchez à me dissimuler?... Non? Les crimes sont jugés par des individus quelconques, pris au hasard?... Oh ! Oh !

Agathos enfouit sa tête dans ses mains. Il se couvrit le pompon

d'une écharpe, en signe d'affliction. Et je fus honteux de voir pleurer ce frère supérieur à cause de ce qui est sur la Terre des Hommes.

Mme Agathos et Kalos entreprirent de le consoler et l'entourèrent de leurs beaux bras nus. Ils portaient des bijoux qui s'entre-choquaient et, particulièrement, une gaine d'or enrichie de joyaux, qui, adaptée à la tige de leurs pompons, pouvait s'appeler aussi bien bracelet que bague ou collier.

Mon bon vieil Agathos essuya ses yeux, ses besicles et aussi ses lunettes à pompon. Il était grand temps qu'il se consolât de notre barbarie, car la boule automobile s'arrêta. Nous étions arrivés.

*
* *

La réception battait son plein. On dansait furieusement, dans un faible murmure non pas de conversations, mais de bourdonnements et d'interjections. Des parfums compliqués se succédaient. Ce silence presque total, sur un tumulte aussi cadencé, aussi balancé, me surprit. Je cherchai instinctivement quel maître de bal, à défaut de musique, battait la mesure à quoi chacun se soumettait si docilement.

Une déception m'attendait là. Dans un coin du salon, des nègres verts se livraient à mille contorsions en manipulant des appareils qui exhalaient les odeurs les plus diverses. Avec des gestes rythmés et sans se priver de fantaisies comme de jongler avec les bouchons, faire le moulinet avec une longue fiole et bouffonner des jambes, du siège ou des épaules, ces étranges musiciens épileptiques découvraient en cadence des casseroles fumantes, débouchaient et rebouchaient des bouteilles ou des brûle-parfums. L'un d'eux, qui ne cessait de piler sa chaise comme si cette chaise eût trotté sous lui plus sec qu'une haridelle, promenait ses douze doigts verts sur le clavier d'un orgue dont les tuyaux contenaient des substances odoriférantes.

« Ce n'était pas la peine, pensai-je, de faire un tel voyage pour voir cela ! Au dix-huitième siècle, le Père Castel avait inventé le clavecin oculaire, l'abbé Poncelet avait fabriqué son clavecin des saveurs, et, depuis, notre littérature a été infestée de ces histoires... Il est vrai qu'aucune de ces épinettes paradoxales n'a jamais servi à faire danser personne ! »

Agathos ne m'avait pas quitté. Vieil homme attaché aux errements de sa jeunesse, il déplorait les facéties odorales du jazz vert.

— De mon temps, soupirait-il, on n'aurait pas souffert une telle sauvagerie. La musique des parfums était embaumée, florale, simple comme la nature. Et si distinguée ! Respirez-moi cette *cacosmie!*

En effet, avec un peu d'attention, je remarquai que les odeurs les plus vulgaires se mêlaient aux aromes les plus suaves. Par moment, des effluves de forêt mouillée ou de jardins féeriques étaient traversés de relents indignes, d'un fumet culinaire ou pharmaceutique. Et je ne me rappelle pas sans curiosité certain accord d'une hardiesse inconcevable, où luttaient la rose et l'œillet, l'ail, le ragoût de mouton, l'iode et le papier brûlé. Mais je n'étais pas organisé pour saisir toutes les nuances d'une pareille exhalaison, à beaucoup près ; quant au rythme, il m'échappait entièrement.

En revanche, ce qui me parut très captivant, ce fut ce que je démêlai dans les considérations d'Agathos sur la musique « moderne » des parfums, à savoir que de tout temps l'art odoral avait été, sur *Ourrh.* un art représentatif. Chaque morceau de cette musique était comparable à un paysage ou bien à un portrait. Les compositeurs-parfumeurs travaillaient à la fois comme nos musiciens et comme nos peintres. Agathos me confessa qu'un parfumeur humoriste avait fait de lui une caricature où la personnalité de son odeur typique était rendue de la façon la plus spirituelle.

— Rien de plus farce ! me dit-il. En respirant cette charge, tout le monde me reconnaît, malgré les déformations du genre. Je dois bien vous dire, au demeurant, que l'école actuelle « interprète » à l'excès, et que, parfois, on ne sait vraiment pas si on hume une nature morte ou si c'est une marine. Ces jeunes sont d'une audace !

« Mais que pensez-vous de nos danses?

Je regardai l'assemblée ondulante. Tous ces Mandarins et Mandarines à pompon et à grand nez, valsaient. Oui : une sorte de valse-boston. Mais pas deux par deux. Trois par trois. Et cela donnait à l'ensemble une apparence de ballet, qui n'était pas à dédaigner. Tantôt groupés face à face, tantôt dos à dos, puis côte à côte, les mains enlacées, ils glissaient harmonieusement. Mais je compris sur-le-champ, à mieux étudier les mouvements de leurs corps, que cette danse était effroyablement difficile, et je te dirai tout de suite, ô Pons, que, pour la danser, il est indispensable d'être de première force en calcul intégral, difficulté qui n'en est pas une pour les Mandarins, car ces êtres entendent toutes les mathématiques comme tu entends que deux et deux font quatre. Ils en ont le sens, et si développé, que cela est véritablement chez eux un septième sens. N'as-tu pas observé, en effet, qu'un mathématicien conçoit, de l'univers, des choses qui, pour les autres, restent dans l'inconnu?

— Voulez-vous danser? me proposa le vieil Agathos.

— Merci, mon cher maître. J'ai bien la bosse de la danse, mais j'ai aussi le creux des « math ». Je préfère aller m'entretenir avec Mlle Kala

qui fait tapisserie parce qu'elle a un nez trop petit pour les canons de la beauté mandarine.

Mlle Kala se montra charmée de l'affaire. La valse-boston ayant pris fin, j'étais l'objet de l'attention générale, et ce n'était pas rien que d'être vue, que d'être « *dounnée* » en conversation par transmetteur avec l'étranger qui venait de l'infiniment grand.

Je supposai que, malgré la petitesse de son nez, Kala ne me saurait pas mauvais gré de causer avec elle musique de parfums.

— Cela vous étonne, me dit-elle, cet odorat puissant qu'est celui des Mandarins?

— Non pas, chère demoiselle. Sur Terre, vous rencontreriez des insectes nommés fourmis, dont l'odorat est le sens principal. Il en est qui sont aveugles, mais elles ont, comme qui dirait, un nez au bout de chaque doigt. Et je suis certain qu'elles perçoivent le monde avec leur odorat aussi bien que vous avec votre pompon, ou moi avec mes yeux. Tout, pour elles, se traduit en odeurs : l'eau, les êtres, — la laideur, qui sent mauvais, — la beauté, qui sent bon. Et elles estiment que ce qui est inodore n'existe pas.

Le pompon de Kala s'agitait. Elle le remuait comme un chie remue la queue par gracieuseté.

— Trouvez-vous que je *sens* joliment, ce soir?

Une fille d'Adam m'aurait dit avec autant de simplicité : « Est-ce que je suis jolie, ce soir? »

O bizarrerie de la Création universelle! Cette jeune personne au petit nez, laide pour les Mandarins, était pour moi presque séduisante. Et elle tâchait de me plaire comme elle pouvait, grâce au charme d'émanations qu'elle savait sans doute assez agréables, mais dont la séduction ne me semblait qu'une parure, plutôt vraiment qu'un principe de beauté, plutôt vraiment qu'une raison d'aimer.

Je la voyais heureuse autant qu'une bossue qui est délaissée malgré ses beaux yeux et qu'un jeune et célèbre aveugle vient entretenir avec gentillesse.

Les danses avaient repris. Malgré les tourbillons et les fuites chorégraphiques, les pompons de tous les danseurs étaient fixés sur moi. Les Mandarins exécutaient maintenant une fausse mazurka syncopée, — toujours assemblés par trois.

Je m'ouvris à Kala de l'étonnement où me plongeait cette manie du nombre 3. Elle rougit violemment, et le transmetteur ne me révéla dans son âme qu'un grand désordre effarouché.

Confus et surpris, je n'insistai pas, et je m'absorbai dans la contemplation du bal silencieux.

C'est alors que je m'aperçus d'une singulière évidence.

Ces Mandarins élégants, nombreux, qui représentaient en somme une bonne fraction de la mandarinité, offraient à mes yeux trois types nettement caractérisés, qu'ils fussent verts ou qu'ils fussent blancs. Mais laissons les verts à leurs emplois subalternes.

Trois types : les hommes, les femmes et une sorte de chérubins qui tenaient le milieu entre les deux sexes. De ces derniers, les uns ressemblaient à des dames travesties en garçons, les autres avaient l'air de messieurs efféminés ; et, bien que le costume fût de même coupe pour tous les Mandarins, il n'était pas difficile de séparer des deux autres types ce type hybride, auquel appartenait certainement le beau Kalos.

Je te laisse à penser, ô Pons, quelle fut ma stupéfaction lorsque j'eus constaté ce fait (qui pourtant ne m'eût pas du tout surpris s'il avait été question, par exemple, de fourmis ou de bien d'autres bestioles terrestres) et lorsque mes suppositions furent confirmées par ceci : que chaque triade de danseurs était composée d'un homme, d'une femme et d'un chérubin.

Je te confesse que mon ingénuité, ramenant toute chose aux choses de la Terre, me donna d'abord à penser que ces chérubins étaient, chez les Mandarins, uniquement ce que sont les « ouvrières » chez les fourmis.

Aussi bien, Kala ne me laissa-t-elle point le loisir d'y méditer plus avant. Elle me planta le transmetteur sur la tempe, pour me faire comprendre qu'elle allait me présenter au maître de la maison. (Sur *Ourrh*, les maîtres de maison ne comptent pas ; quand on les rencontre, c'est bien ; mais si on ne les rencontre pas, c'est aussi bien.)

Le directeur de l'École des Juges était un grand vieillard au pompon funèbre qui prenait, sur son crâne chauve, des attitudes de saule pleureur. Il était douloureusement affecté parce que, la veille, la Chambre Omnipotente avait supprimé la peine de l'exécution pomponale, qui consistait à trancher le pompon du condamné. C'était là, pour M. le Directeur, le sujet d'une profonde affliction. Il serrait toute main comme avec des gants noirs, et disait à chacun : « Où allons-nous ! Où allons-nous ! »

Je le laissai s'éloigner dans l'accablement. Ce bal était donné, pourtant, à l'occasion du mariage de sa fille unique. Kala me l'apprit, en raillant la tristesse du vieux rabat-joie.

Kala, en parlant de mariage, ne pouvait se retenir de montrer je ne sais quel feu qui me la faisait voir plus belle. Je posai ma main sur la sienne, fraternellement et sans penser aux six doigts de cette main qui tremblait, ni à ce chrysanthème améthyste qui se pâmait dans ces

cheveux blonds. Dieu m'en est témoin, et le souvenir de mon Olga ne saurait en être offensé : je ne voulais que ranimer l'espoir dans le cœur de cette douce Kala qui, à cause de son joli petit nez, risquait de demeurer vieille fille.

— Vous aussi, Kala, lui dis-je affectueusement, vous vous marierez !

Elle ferma les paupières. Le pompon améthyste rentra dans son tube. Légèrement pâle, Kala me serra les mains avec une force palpitante...

Puis les yeux et le pompon reparurent.

— Merci ! me dit-elle avec un long soupir désabusé. Oh ! merci !... Mais, pour se marier, il faut être trois !

Je fis un tel saut en arrière que je m'étalai tout du long. Mon faux pompon roula sur le parquet avec un bruit de celluloïd. Je le replaçai vivement, espérant que personne n'avait pu s'apercevoir de ma complète « infirmité »... Mais quelqu'un se mit à ricaner derrière moi, et je vis, non sans épouvante, que c'était l'affreux Kakos.

CHAPITRE V

DIRAIT MAETERLINCK : « UN AVEUGLE QUI CHERCHE SON TRÉSOR AU FOND DE LA MER. »

« Pour se marier, il faut être trois » ! ! !

Tout ce qui est insolite aux regards de l'homme, ô Pons, lui semble monstrueux. Et pourtant, la multiplicité même des formes de la vie terrestre nous enseigne que l'immense univers, où gravitent des mondes si différents du nôtre, renferme à coup sûr les matières les plus inconcevables, les êtres les plus éloignés de ce que nous sommes et dont les fonctions s'accomplissent tout autrement que nous ne pouvons l'imaginer. Il y a. dans les soleils, les planètes et les lunes de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, des multitudes de vivants qui n'ont *rien* de commun avec nous. Je le sais comme tu le sais. Et si les Mandarins me donnaient une telle impression de monstruosité, c'était moins à cause des différences qui nous séparaient qu'à cause des ressemblances qui nous rapprochaient. Un homme qui n'est pas tout à fait un homme nous surprend beaucoup plus qu'une créature totalement distincte, dont la connaissance devrait cependant nous plonger dans un abîme de stupeur et de craintive admiration.

Suppose, d'autre part, que soit doué d'intelligence l'un de ces organismes terrestres qui se multiplient tout seuls, sans le concours d'aucun de leurs congénères, et dis-moi ce qu'il pourrait penser de la façon

dont les mammifères se reproduisent ! Que l'homme, en ceci, lui paraît-trait inférieur et répugnant !

Il est vrai. Cependant, nous pouvons, nous devons croire qu'il existe des milieux, des mondes où la vie ne saurait être transmise que par l'effort commun d'une quantité d'individus de la même espèce, mais différemment conformés. Et, en créant les Mandarins, Dieu, en somme, n'a pas créé des êtres si originaux par rapport à l'homme ! *Un* de plus, qu'est-ce que c'est? Ailleurs, il en faut peut-être *mille!* Du reste, un ou mille de plus, là n'est pas la grande trouvaille. La grande trouvaille — qui ne semble pas un progrès — a été de ne plus confier à un seul et unique individu le soin de perpétuer sa race. A partir du moment où la nature instaura la collaboration, le nombre des collaborateurs devint, philosophiquement, sans intérêt. Qu'il y en ait deux ou qu'il y en ait cent, le principe reste le même, à la lumière froide de la raison.

Seulement, je ne m'étais pas attendu à cette nouveauté ! Et la chose m'avait pour ainsi dire bombardé, avec d'autant plus de brutalité que je l'avais fort mal comprise et que je me représentais alors sous un aspect mensonger non seulement la triple union des Mandarins, mais encore les trois catégories qui les partagent pour mieux les unir. Mes habitudes, une fois de plus, m'avaient abusé. Oui, il y a trois sexes sur *Ourrh*. Oui, il y a, sur *Ourrh*, des « ouvriers » ! Mais les véritables mâles sont ces beaux chérubins si séduisants. Les Mandarins qui me ressemblaient, qui ressemblaient aux vrais hommes de la Terre : Agathos, Kakos, tout virils qu'ils parussent, n'étaient que des « ouvriers ». C'est eux qui travaillaient, gagnaient le pain du ménage, et ne jouaient, pour tout dire, en matière nuptiale, qu'un rôle effacé, un rôle de présence indispensable, sans plus, étant pareils, mon Dieu, à ces corps chimiques dont la proximité — la seule proximité — est nécessaire à la combinaison de certains autres corps. Vous autres savants, vous appelez cela « catalyse », n'est-ce pas?

Mais, ô Pons, même si j'avais su tout cela, ne crois-tu pas que je fusse quand même tombé à la renverse, et n'aurais-tu suivi mon exemple, à considérer un état de choses si dissemblable de ce qui se passe sur la Terre?

Je fus tiré de l'embarras et de l'ahurissement où m'avait enfoui la phrase de Kala, par l'arrivée de l'excellent Agathos. Il avait *perçu* l'intrusion de Kakos, il avait assisté de loin à ma chute malencontreuse et il accourait, se livrant par extraordinaire à des gestes de sémaphore.

Mais dès lors, « Agathos », « Kakos », ces noms ne leur convenaient plus ! Ils étaient neutres, ces hommes. Et c'est « Agathon », c'est « Kakon » qu'il eût fallu dire !

Der, die, das. Masculin, féminin, neutre. *Bonus, bona, bonum!* Ah ! ces étrangers, ces Anciens, avec leurs trois genres, comme ils ouvrent de singulières perspectives sur ce qu'on ne sait pas, ou qu'on ne sait plus ! Faut-il voir en *agathos, agathè, agathon*, une réminiscence de ce que fut l'homme en des temps reculés? Platon, dans *le Banquet*, ne fait-il pas dire à son Aristophane : « Autrefois la nature humaine était composée d'hommes, de femmes et d'androgynes?... »

Quoi qu'il en fût, je ne changeai pas le nom de Kakos, non plus que celui d'Agathos. J'y étais accoutumé, déjà. Et puis, était-ce donc la première fois que je continuais à nommer « hommes » des hommes qui n'étaient vraiment pas des hommes?

— Allons-nous-en ! me dit Agathos. Voilà une regrettable péripétie. Kakos est perspicace. Il est peut-être convaincu, maintenant, que vous n'avez jamais eu de pompon !... Aussi bien, le soleil violet est sur le point de paraître. Bientôt le bal prendra fin. Retirons-nous.

Et s'adressant à Kalos, qui, lui aussi, s'était empressé :

— Vous aurez l'obligeance, n'est-ce pas, de reconduire notre femme à la maison. M. Fléchambeau et moi, nous allons à l'exposition de radiure.

Kakos nous regarda partir d'un œil malicieux et d'un pompon plein, certainement, de traîtrise.

*
* *

L'exposition de *radiure* occupait la totalité d'un palais monumental, entouré de bosquets sculptés dans la pierre ou le marbre.

— Pourquoi pas de vraies végétations? demandai-je.

— Stérilisation ! dit Agathos. Ceci est décoratif. Mais de vrais arbres... ce serait trop dangereux !

Sa réponse fuyante, évasive, trahissait un malaise que j'avais déjà enregistré. Sans plus d'observations, je me laissai entraîner à l'intérieur du palais.

« Mais, pensai-je, c'est une exposition de suspensions ! »

Les salles, lumineuses, assez hautes, se suivaient, pareilles. Du plafond, pendaient un grand nombre de systèmes hémisphériques, analogues à ceux que j'avais déjà vus chez Agathos et aussi chez le directeur de l'École des Juges. Grands ou petits, c'étaient toujours des demi-sphères tournées vers le sol et dont la rondeur, bien placée pour l'examen du pompon, était comme criblée de limaille diverse, mais peu colorée et sans aucun intérêt plastique ou graphique.

Une foule bourdonnante circulait au-dessous, le pompon largement épanoui. Il y avait des rassemblements sous certaines suspensions.

On entendait des gens grogner et d'autres jeter des clameurs d'extase.

— Excusez-moi, dis-je à Agathos, mais je n'y comprends rien, à votre exposition ! Si c'est pour vous moquer de moi...

— Je voulais vous voir ici, mon ami, pour mon instruction et pour la vôtre. C'est une admirable leçon de philosophie. Car dites-vous bien, Fléchambeau, qu'il n'y a rien au monde de plus exquis, de plus ravissant, pour un Mandarin qui jouit de la *dounn*, que ces œuvres d'art, dues au génie de nos plus illustres *radistes*.

— Je ne vois rien, grommelai-je. Je ne sens rien. Je n'entends rien. Et c'est bien naturel, puisque je n'ai pas de pompon ! Je suis ici comme l'aveugle-né au musée de peinture, qui ne peut que palper les toiles empâtées de couleurs, et dire : « Celle-ci est plus rugueuse que celle-là. » — Je veux partir. J'ai l'air d'un idiot.

Mais Agathos contemplait les suspensions, au-dessus desquelles je distinguai des sortes de piles électriques.

— Merveilleux ! s'exclamait-il par transmetteur. Adorable ! Ici, quelle puissance ! Là, quelle habileté ! Cette étude d'intérieur ! Ce profil perdu ! Cette « rêverie ». Cette « colère » ! Cette « incertitude ». Ah ! les classiques, mon ami, les classiques ! Quels maîtres !

Et il me citait, en pensée, des pensées qui étaient des noms. Puis :

— Nous sommes dans les salles rétrospectives. A côté, se trouvent suspendues les œuvres des modernes, des jeunes.

De là vint, en effet, un bruit d'algarade. On se bousculait. Deux Mandarins évolués, pourvus de mains démesurées et d'un visage farouche, « sortaient » une Mandarine exaspérée qui venait de détruire une suspension.

— C'est la fameuse Mlle X..., me dit Agathos en riant de bon cœur. Elle a brisé son portrait en pied, qu'elle jugeait insultant !...

D'autres Mandarins discutaient avec âpreté, partisans d'une école ou de l'école adverse. J'étais infiniment honteux, mélancolique et courroucé.

— Enfin, qu'en pensez-vous? me demanda Agathos.

— Je pense que cinquante pour cent de mes compatriotes vous répondraient astucieusement, sans vous laisser voir qu'ils n'y comprennent goutte. Chez nous, c'est ainsi que l'on s'en tire. Un tas de beaux esprits font les entendus devant une œuvre, qui n'y distinguent absolument rien. Et parmi eux, notez-le bien, des critiques professionnels ! J'en ai connu deux ou trois qui, ne sachant point lire, et plutôt que d'apprendre, préféraient proclamer que nul ne sait écrire. Et combien, chez nous, qui sont là, à gratter de leurs ongles la peinture et à chercher des épithètes définitives pour exprimer si elle est lisse ou bien si elle râpe, sans se rendre compte qu'il faudrait parler

du dessin, de la couleur et du sentiment !... Moi, Agathos, encore une fois, je n'y comprends rien, à vos *radiures*. Je ne vois ici que des rondeurs toutes pareilles, ou peu s'en faut, et complètement inintéressantes. Je n'ai pas de pompon, et tout ce qui se rapporte à la *dounn* m'est interdit. C'est du néant ! Je l'avoue.

Pressé dans un remous de cohue, je sentis un doigt indiscret se porter à la ventouse de mon faux pompon, et, faisant un brusque mouvement de tête, j'eus la douleur de connaître que l'infâme Kakos était à mes côtés et que, depuis quelques instants, c'était à son transmetteur, et non à celui d'Agathos, que j'avais confié mes intimes pensées et l'aveu de ma disgrâce pomponnière.

Mais Agathos n'était pas en situation de recevoir la nouvelle de ma mésaventure. Il venait de rencontrer un Mandarin qu'il comblait de prévenances et à qui il me présenta. C'était un *radiste* renommé, confit dans sa réputation et qui pétrifiait son visage pour lui prêter un petit je ne sais quoi d'éternel.

Agathos lui demanda de nous faire visiter son atelier. Le grand artiste y condescendit.

Il travaillait dans un vaste local où des verrières coulaient, à cette heure du jour, des gerbes violettes. Bien entendu, ce lieu était rempli de suspensions et aussi de ces panneaux, non moins criblés de limaille, que j'avais remarqués aux murs du salon d'Agathos. Ces panneaux étaient de même nature que les suspensions. Tout cela composait un ensemble d'œuvres d'art *radiées* ou, si l'on préfère, *dounniques*.

Au milieu de l'endroit se dressait un trépied au haut duquel se trouvait assujettie une demi-sphère de substance noirâtre, partiellement pourvue de limaille et tournée, comme tu le devines, la rondeur en bas.

Agathos et le *radiste* se placèrent entre les trois pieds de ce chevalet, et restèrent longtemps à contempler, à « pomponner » l'ébauche, — pendant quoi je m'occupai à recenser le matériel de *radiure* : un plateau garni d'une profusion de pinces et de marteaux, et de grands casiers inclinés, divisés en multiples alvéoles où, dans un ordre mystérieux, étaient répartis de petits tas de copeaux métalliques. Ces casiers, en somme, représentaient des palettes.

A la requête d'Agathos, le maître consentit à faire de moi une esquisse. Je l'intriguais, étant, moi aussi, célèbre à ma façon. Il plaça donc sur le trépied une demi-sphère vierge, munie de son engin probablement électrique, et il commença d'y insérer, en levant les bras, des fragments de métal qu'il puisait par-ci par-là dans les casiers,

et qu'il rognait, tordait, tire-bouchonnait minutieusement, avant de les loger, non sans méditations ni manières, en un point élu de sa mosaïque incompréhensible.

La séance terminée, il accrocha la demi-sphère à des cordons qui pendaient, et la hissa parmi les autres, hésitant d'ailleurs pendant quelques bonnes minutes sur le niveau qu'il convenait d'adopter. Puis, statufié plus que jamais, il me laissa lui serrer la main, tandis que l'excellent Agathos, ivre d'admiration, faisait sauter l'une après l'autre ses deux babouches.

— La ressemblance est criante ! me dit-il. C'est un chef-d'œuvre incomparable ! Et quel art ! Quel art ! Quel art, enfin !

Hélas ! je ne voyais qu'un objet banal, qui, humainement parlant, n'avait rien de commun avec rien d'humain. Suppose un sauvage, un primate illettré, devant le feuillet où quelque poète vient de décrire comment il a vu son visage et pénétré son être !

Cela fait, le maître nous fit les honneurs de son logis.

Mon « portraitiste », homme extrêmement affiné et qui recherchait des sensations neuves jusque dans les manifestations les plus grossières de l'art primitif, possédait quelques tableaux peints, et s'amusait lui-même à peindre parfois, comme chez nous un grand peintre se divertirait de temps en temps à faire la cuisine.

La peinture n'est pas en honneur chez les Mandarins, non plus que la musique sonore, parce qu'ils ont de très mauvais yeux et qu'ils entendent confusément. De plus, touchant la peinture, les deux lumières solaires, qui alternent, bouleversent toute la technique des couleurs. Aux toiles qui me furent montrées ce jour-là, je vis bien d'ailleurs que mon Mandarin d'art recherchait surtout, en peignant, à satisfaire encore le goût du pompon plutôt que la joie de l'œil, et que ses œuvres picturales, qui étaient pour lui « violon d'Ingres », se trouvaient tout imprégnées de ce souci, comme certains tableaux sont, sur Terre, tout imprégnés de littérature.

Je ne doutais plus maintenant que la beauté, sur *Ourrh*, fût d'abord la beauté perceptible au moyen du pompon, et j'en recueillis force témoignages pendant les soixante-cinq années que j'y passai, en voyant se déchaîner les passions les plus vives en faveur de *Mandarini*, de *Mandarinæ* ou de *Mandarina* que je ne trouvais, moi, ni plus beaux, ni plus laids que les autres. Cependant, ceux qui avaient un petit nez, de grands yeux, une grande bouche ou des oreilles convenables, plaisaient à coup sûr moins facilement.

Le *radiste*, sa femme et le chérubin de la maison nous offrirent à priser. Agathos ne tarit pas d'éloges à propos d'un liquide à vaporiser le pompon, qui était de l'invention du maître. On voulut m'in-

terroger sur les coutumes de la Terre ; mais Agathos y mit courtoisement opposition, en *manager* attentionné, car, redoutant les manœuvres de Kakos, il voulait tenir secret le défaut de pompon dont tous les Terriens sont affligés.

En sortant de cette hospitalière demeure, je demandai à Agathos :

— Kala est-elle *laide, à votre pompon?*

— Oui, tout ce qu'il y a de plus insignifiant, cher ami.

— Pauvre fille !... Et moi, Agathos, comment me trouvez-vous? (Toujours, n'est-ce pas, au point de vue *dounnique.*)

— Ni bien, ni mal, pour être franc. Mais, vous savez, la beauté d'un « ouvrier »... cela n'a pas beaucoup d'importance ! Et j'aime mieux qu'on vous prenne pour un « ouvrier ». Vous serez plus tranquille, et nous pourrons mieux vous préserver des indiscrétions.

— Kakos n'ignore plus rien, lui dis-je avec timidité. Il a perçu tout ce que je pensais. Il sait tout ce que je suis, depuis A jusqu'à Z.

Agathos alors fut accablé.

— Cela devait arriver, dit-il. Mon ami, prenez garde ! Cet odieux bonhomme veut votre perte. Je le connais. Il n'aura de cesse qu'il ne vous ait ouvert le crâne pour regarder ce qu'il y a dedans. Je ne vois de salut pour vous que dans la fuite, le départ !

— Mais où aller, Agathos? Où me cacher?

— Oh ! Sur *Ourrh*, Kakos vous découvrirait. Il est puissant et malicieux ! Écoutez, Fléchambeau, je puis en quelques jours desserrer le frein qui vous a arrêté dans votre rapetissement. Voulez-vous repartir à travers l'infiniment petit?

— Jamais ! Plutôt mourir !

— Alors, dit Agathos, alors je n'ai qu'une chose à faire : me mettre au travail, chercher le moyen...

Il songeait, manipulant son grand nez d'une main nerveuse.

— Le moyen de quoi, Agathos?

— Eh ! parbleu, de vous renvoyer chez vous ! De vous faire regrandir !... Il me faudra peut-être longtemps, ô Fléchambeau, mais j'y veux réussir ! D'ici là, Kalos vous fera visiter notre planète. Mais gardez-vous ! Oh ! gardez-vous !

— Ne vous en faites pas, mon vieux !

J'étais fou de joie.

— Les Dieux fassent que tout cela se termine heureusement ! fit Agathos avec inquiétude. Que les Dieux m'entendent !

Car on adorait sur *Ourrh* deux Dieux jumeaux, comme deux soleils y rayonnaient.

MAURICE RENARD.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA BATAILLE DE LA PAIX

La peste soit des bavards ! Dans quel gâchis M. Briand nous a mis avec sa fameuse phrase sur la « mise de la guerre hors la loi » ! Certes, il n'y entendait pas malice. Quand il a lancé cette phrase au mois d'avril 1927, à l'occasion du dixième anniversaire de l'entrée des États-Unis dans la guerre, il n'avait pas la moindre idée de ce qui allait en sortir.

Comment aurait-il pu s'en aviser, même s'il avait pu se plier à l'effort anormal d'une méditation sur les possibilités d'un Locarno transatlantique? La moindre réflexion l'aurait conduit aux constatations suivantes. La Constitution américaine interdit tout engagement précis, puisqu'elle réserve aux Congrès de l'avenir l'entière disposition de la paix et de la guerre. Le Sénat a des attributions internationales aussi étendues que vagues dont il est extrêmement jaloux. La doctrine de Monroë dresse autour du Nouveau Monde une muraille de Chine infranchissable. Comment dans ces conditions trouver une réalisation pratique de la « guerre hors la loi ». Le mot sonne bien, mais il ne signifie rien s'il ne veut pas dire que quiconque provoque la guerre est livré aux foudres de tous ceux qui ont décidé d'interdire la guerre. Ainsi l'interdiction de la guerre doit aboutir à la guerre générale. Ainsi le désir de supprimer les combats doit conduire à la coalition automatique. Or la combinaison n'est pas nouvelle. N'est-ce pas elle précisément qui a inspiré l'article 16 de la charte de la S. D. N.? N'est-ce pas elle aussi que l'on

a cherché à préciser dans le traité d'assistance mutuelle et dans le protocole de Genève? Avec quels résultats? La dérobade des Anglais, la sortie à grand fracas des Américains qui ont envoyé tout promener : traité de Versailles et S. D. N. Vraiment cette voie est la dernière par laquelle on pourrait songer à ramener les enfants prodigues au bercail.

Voilà ce que M. Briand se serait dit s'il avait pu prévoir la portée d'une parole lancée dans la chaleur communicative des effusions pacifiques. Dans ce cas, il aurait vraisemblablement avalé sa formule, car il n'est pas dans son tempérament d'aller au-devant des complications. Si jamais il y a eu quelqu'un de surpris, c'est bien lui quand le gouvernement américain lui a fait demander comment il concevait la réalisation de la mise de la guerre hors la loi.

A partir de ce moment nous sortons de l'improvisation pour rentrer dans la manœuvre. Mais nous entrons aussi dans le mystère. Comment expliquer que, pendant six mois, l'opinion publique ait été laissée dans l'ignorance complète de ce qui se passait? On parlait bien du renouvellement du traité d'arbitrage de 1908. Il était bien question d'insérer dans le nouveau traité une condamnation théorique de la guerre. Mais c'est seulement quand la bombe Kellogg a éclaté le 28 décembre qu'on a appris que, dès le 20 juin 1927, M. Briand avait proposé aux Américains la conclusion d'un pacte bilatéral condamnant sans restriction la guerre en tant qu'instrument de politique nationale réciproque. Alors il a bien fallu avouer que la formule était de M. Fromageot et que la combinaison américaine d'un pacte plurilatéral sans réserve était une simple généralisation d'une idée française.

Pourquoi cette conception a-t-elle fui si longtemps la lumière? Est-ce l'effet d'une confiance médiocre dans le succès? Est-ce le désir de ne pas effaroucher les Américains, alors qu'on se flattait de les ramener par un détour à la solidarité internationale? Il y a une autre explication moins innocente. On ne peut pas évoquer l'éventualité d'un arrangement franco-américain sans que se présente la question : *quid* de l'Angleterre? Question d'autant plus troublante que cela a toujours été une petite manie de M. Briand de jouer Washington contre Londres. Rien n'a pu l'en guérir, pas même la dure leçon de la Conférence navale de 1922. Rendons aux Anglais cette justice qu'ils ont vu clair et qu'ils n'ont pas manqué de nous avertir. Le marquis de Crewe a crié casse-cou au Quai d'Orsay. On n'a rien voulu entendre. Il nous souvient même que M. Briand s'est pris d'une belle colère quand certains fidèles de la S. D. N. se sont émus de la proposition américaine. L'inquiétude était pourtant

assez naturelle. Ne voyait-on pas un consortium de grandes nations se dresser en face de la Ligue de Genève ? « Allons donc, » aurait répondu M. Briand.

Et pourtant, il n'a pas tardé à être embarrassé. La diplomatie française a prétendu abandonner purement et simplement sa formule pour se rallier à celle adoptée en septembre par l'Assemblée des Nations, qui condamne seulement la guerre d'agression. Certes les arguments ne manquent pas pour justifier l'évolution. Nécessité de sauvegarder les engagements du covenant et des pactes d'assistance. Il était bien temps de s'en aviser. Les Américains avaient la partie belle à riposter et ils ne s'en sont pas fait faute. Scrupules tardifs. Les engagements existaient quand M. Briand a lancé sa formule de juin 1927. Que vient-on les découvrir aujourd'hui? La situation a changé? En quoi? La France acceptait de condamner la guerre sans restriction avec les États-Unis parce qu'elle la jugeait impossible. La guerre serait-elle plus vraisemblable entre des nations qui prendraient l'engagement solennel de renoncer à la violence? De deux choses l'une, ou on croit aux traités et il faut en admettre les conséquences ou on n'y croit pas, et il est inutile d'en signer.

Nous nous retrouvons ici en face du désaccord fondamental qui domine toutes les péripéties des dernières années. Il y a des puissances qui admettent la possibilité d'organiser une ligue contre la guerre. Il y a d'autres puissances qui considèrent qu'une pareille ligue serait encore la guerre et même la forme la plus complète de la guerre. Les premières ne voient de secours que dans le gendarme. Les autres ne veulent pas jouer ce rôle de gendarme ou plutôt n'entendent le remplir que dans la mesure de leur convenance, préférant supposer que tout ira bien parce qu'elles ne redoutent pas l'attaque et se sentent assez fortes pour se défendre seules. C'est le raisonnement des Anglo-Saxons. Il n'est donc pas surprenant que l'effet immédiat de l'argumentation française ait été de rapprocher Londres et Washington. On en a eu la preuve manifeste quand M. Kellogg a repris l'argument même de M. Chamberlain pour constater l'impossibilité de définir la guerre d'agression. Avoir tenté de réaliser une entente avec l'Amérique en dehors de l'Angleterre et arriver à réaliser la coalition anglo-saxonne contre la thèse française, c'est ce qu'on peut appeler un succès.

Et ce n'est qu'un commencement. On est engagé dans une impasse. Il faut en sortir. Le procédé classique est de changer de front tout en maintenant ses positions. C'est ce que M. Briand a tenté dans sa note du 26 mars dont l'argumentation peut se résumer ainsi. Les Américains tiennent à ouvrir une négociation entre les

six grandes puissances pour la conclusion d'un pacte, condamnant la guerre sans restriction. Soit. Seulement certaines conditions doivent être posées d'avance. Le droit de légitime défense sera reconnu. L'engagement deviendra caduc automatiquement à l'égard de toute puissance le violant. Les obligations résultant de la charte de la S. D. N. et des pactes seront réservées. Enfin le traité sera universel, s'étendant à toutes les puissances du monde. Il ne convient pas en effet de constituer une galerie de neutres en face de futurs belligérants. Ce document a reçu beaucoup d'éloges. Le retournement est opéré avec adresse. A défaut d'une limitation verbale du pacte à la guerre d'agression, on assure la restriction pratique, ce qui vaut mieux. Certains ont même fait remarquer que le projet français revient à autoriser ce que les États-Unis veulent défendre et à interdire les genres d'intervention que les Américains voudraient maintenir. On s'en est bien aperçu à Washington. Mais on a reconnu aussi certaines fissures. La note française ne maintient que théoriquement l'idée d'un accord préalable entre Paris et Washington. Le principe de l'universalité du pacte est également théorique puisqu'on admet l'idée d'une convention limitée à un certain nombre de puissances. Les Américains saisissent la balle au bond en proposant l'ouverture immédiate d'une négociation pour la conclusion d'un accord liant seulement les six grandes puissances et ouvert à l'adhésion des autres.

Nous retrouvons ici un point obscur. Comment la France a-t-elle été amenée à accepter cette procédure à la suite de quelques conversations de M. Claudel et de M. Kellogg? On ne voit pas pourquoi la méthode de l'échange des notes a été abandonnée. Manifestement l'Amérique n'accepte pas la thèse française. Il faut donc lui laisser la responsabilité d'un rejet ou bien l'amener à serrer la discussion. Ce n'est pas la peine de discuter pendant six mois afin d'arriver à un accord préalable pour y renoncer au moment où les divergences apparaissent plus radicales que jamais.

On a invoqué le désir des Américains de presser le mouvement en vue des manœuvres électorales. Faut-il donc admettre que cette grande campagne humanitaire est seulement un élément de la course à la Maison Blanche? Quelle condamnation d'une manœuvre qui subordonne aux fantaisies électorales transatlantiques les seules garanties effectives de la sécurité européenne!

Il est inadmissible que l'Amérique ait présenté directement une telle requête. Nous sommes donc allés au-devant d'elle. Une telle amabilité ne pouvait manquer de stimuler l'audace de la partie adverse. La démonstration n'a pas tardé. Non seulement les Amé-

ricains ont traité les réserves françaises de considérations négligeables ; non seulement ils ont posé en principe que le traité serait conclu par les six grandes puissances seules, mais ils ont envoyé immédiatement un projet de texte. Et quel projet ! celui-là même que M. Briand avait proposé en juin 1927 pour un pacte purement franco-américain, celui que depuis six mois nous nous évertuons à déclarer inadmissible dans une combinaison générale. Certes, le geste n'est pas pour surprendre ceux qui connaissent la manière des transatlantiques. Mais dans quelle position place-t-il la France qui enregistre la faillite de six mois d'efforts et M. Briand pris au piège de son erreur initiale?

Bagatelle, répondent les optimistes. Tout va pour le mieux. L'Amérique étale son jeu. La France aussi. On n'est pas d'accord. La discussion ne fait que recommencer. Nous avons les mains entièrement libres. Est-ce bien sûr? Relevez seulement toutes les concessions que nous avons faites dans ces derniers mois. Nous avons admis que les devoirs de solidarité ne s'opposent pas à l'interdiction générale de la guerre. Nous avons admis la formation d'un consortium en dehors de la S. D. N. C'est déjà assez compromettant. Le comble est que nous avons déterminé une opposition absolue entre les États-Unis et la France, confiant le rôle d'arbitres naturels à l'Angleterre, à l'Italie, au Japon et à l'Allemagne.

On ne manque pas d'observer que ces quatre arbitres sont membres de la S. D. N., que trois ont signé Locarno, que plusieurs font partie de combinaisons régionales. Assurément et même des plus variées, puisqu'elles vont d'alliances militaires comme celles qui unissent la France à la Belgique et à la Pologne, jusqu'aux conventions de neutralité de Rapallo et de Berlin. Cette confusion est précisément le gros écueil de la négociation actuelle puisqu'elle indique que le nouveau dogme de la collaboration internationale est susceptible des interprétations les plus diverses. Quelle prime offerte à l'interprétation la plus simpliste et la plus humanitaire : la confiance et l'amour !

Dans ces conditions, les affinités des différentes puissances prennent une importance décisive. C'est là que nous trouvons des raisons de nous préoccuper.

Un des arbitres a déjà aliéné son indépendance. L'Allemagne a adhéré formellement à la thèse américaine. Ce serait une magnifique conversion s'il n'y avait dans l'affaire plus de calcul que de sincérité. C'est par intérêt que les Allemands veulent supprimer la guerre et ls ne s'en cachent pas. Pas de meilleur moyen de préparer la révision pacifique des traités.

Le Japon est peut-être la puissance qui a le plus de raisons de se défier, car c'est à lui que les États-Unis pensent toujours d'abord, quand ils parlent de désarmer. Mais il y regarderait à deux fois avant de prêter le flanc à une suspicion américaine. L'Italie a une politique essentiellement réaliste, par conséquent elle n'attache qu'une importance médiocre aux combinaisons de papier. Elle a une longue tradition de succès qui lui donne confiance dans son adresse à se jouer des traquenards diplomatiques. Ce qu'elle verra peut-être de plus clair dans l'affaire, c'est que le projet américain liquiderait le pacte franco-serbe. En tout cas on peut compter sur sa prudence.

Reste l'Angleterre ou plus exactement l'Empire britannique, car dans cette affaire ce sont les Dominions qui mènent. Le premier mot à Londres a été : la parole est au Canada. A l'heure actuelle le Canada est dans les honneurs à Genève, mais il est aussi limitrophe des États-Unis sur plusieurs milliers de kilomètres. Il tient plus encore que l'Angleterre à garder les mains libres. Celle-ci a adopté Locarno parce que c'est la défense d'une frontière de l'Empire, mais on admet l'interprétation la plus large des devoirs de la S. D. N.

Dès lors on voit très bien la négociation s'orientant vers l'acceptation de la plupart des réserves françaises qui peuvent trouver des formules assez élastiques pour ne gêner personne. La vraie bataille se livrera sur les pactes particuliers qui constituent de véritables alliances défensives, c'est-à-dire ceux qui constituent les seules garanties efficaces de la sécurité française. Bataille d'autant plus scabreuse que nous sommes obligés de la livrer avec des batteries dissimulées. Le plus sage évidemment serait de prendre l'offensive en choisissant nous-mêmes un terrain de combat favorable. Nous en avons un tout indiqué. Pourquoi ne pas revenir simplement à la bonne logique en demandant qu'avant de supprimer la guerre on indique par quoi on la remplacera? N'est-ce pas par là qu'il faudrait commencer?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

AXELLE

Il y a, en M. Pierre Benoit, un humoriste qui n'est presque jamais absent de son œuvre, et qui a écrit notamment des livres fantaisistes comme *l'Oublié* et *le Roi lépreux*. Il y a en second lieu un ancien étudiant d'histoire et de géographie qui aime à conduire son lecteur par le monde, à lui montrer les mœurs des peuples et des nations, à lui faire connaître maints épisodes de leur histoire : c'est l'écrivain qui a peint l'Allemagne de *Kœnigsmark*, l'Angleterre et l'Irlande de la *Chaussée des géants*, l'Espagne de *Pour Don Carlos*, les Mormons du *Lac Salé*, le monde juif du *Puits de Jacob*, etc... Il y a enfin le romancier qui met son lecteur en présence des passions du cœur humain, lui en découvre la fatalité, et le laisse au bord de cet abîme, en proie au vertige, sans plus chercher à en décrire les mystères et à l'analyser qu'un guide n'essaye d'expliquer et de commenter un précipice à un voyageur. Les coups de maître de ce romancier étaient jusqu'à présent l'*Atlantide* et *Mademoiselle de la Ferté*. Il y faut joindre maintenant *Axelle*, qui ne doit pas moins, du reste, au peintre de mœurs et d'histoire, l'humoriste ayant été, cette fois-ci, mis en vacances.

Le roman s'ouvre sur un morne paysage des Landes : les eaux pâles d'un étang luisent entre les pins ; on entend la plainte de l'Océan derrière les dunes. Mais ce paysage-là n'est qu'une « concordance », comme disait le jeune Barrès de *Sous l'œil des Barbares*. Il en évoque un autre, celui de la côte balte, où l'auteur du récit se

promenait avec Axelle. Axelle ! son nom est jeté dès la troisième page : « Jadis, quand là-bas je me promenais avec Axelle, c'était toujours du même côté que se dirigeaient nos pas. Nous avions adopté l'endroit le plus désert, puisque nous n'avions pas le droit d'être vus ensemble. » En quelques lignes nous savons tout. Ces deux paysages mélancoliques qui se répètent à travers le souvenir, c'est le cadre d'une mortelle nostalgie. La situation de *Bérénice?* Sans doute, tout le monde y pense, et M. Pierre Benoit nous y invite en écrivant à la première page du roman le vers de Racine :

Ne donne pas un cœur qu'on ne peut recevoir.

Mais c'est la situation de *Bérénice* quand la tragédie est achevée, quand la décision n'est plus suspendue, quand la fatalité a fait sentir tout le poids de l'irréparable. Nous aurons loisir de songer à *Bérénice*, quand nous aurons suivi le cours de cette aventure sentimentale. Le récit qui nous en est fait commence sur le ton de *Tristan et Yseult.*

Il n'y aurait que deux moyens de le poursuivre : écrire un poème, ou entrer dans l'analyse des cœurs. M. Pierre Benoit ne veut faire ni l'un ni l'autre. Alors, il va nous conter une histoire. C'est un talent dans lequel il est maître.

Le narrateur, Pierre Dumaine, cet ingénieur qui dirige aujourd'hui des travaux de chemin de fer dans les Landes, a été prisonnier pendant la guerre. En 1918 on l'a envoyé dans un camp de représailles, en Prusse orientale, à Reichendorf, non loin d'un château où un vieux général en retraite vivait seul avec sa nièce. Pierre Dumaine nous raconte ses souvenirs de cette année-là, la vie atroce du camp, les travaux épuisants auxquels ses camarades et lui-même étaient obligés, les longs mois de misère sous le plus triste des climats. Pourtant il est un de ceux qui eurent le moins sujet de se plaindre. Il a trouvé quelques « filons », comme disaient ses camarades : un pasteur qui lui faisait recopier ses sermons à la machine à écrire et qui le retenait à déjeuner chez lui une fois par semaine. La Prusse orientale s'est révélée, chez ce pasteur, aussi *gemütlich* que la Prusse rhénane d'*Hermann et Dorothée.* Puis la science d'électricien de Pierre Dumaine lui a valu d'être chargé d'une installation de lumière au château. Le premier jour qu'il y est allé, il a rencontré la nièce du général, Mlle Axelle de Mirrbach. Dès lors il a tout fait pour se rendre indispensable à Reichendorf.

C'est tout un morceau de l'histoire d'Allemagne que ce château, ses ruines, ses morts, ses survivants. Il dominait jadis d'immenses forêts de sapins, où foisonnait le gibier noir, ours, loups, sangliers, et le gibier rouge, cerfs et chevreuils. Une dynastie de junkers y a

vécu, où les rois de Prusse, puis les empereurs d'Allemagne ont trouvé de loyaux serviteurs. Mais les dernières générations ont mené trop grand train à Berlin et à Potsdam. Il a fallu couper les bois, vendre des terres. En 1918, le général comte Hugo de Reichendorf, décoré en 1870 de la croix de fer, sous les murs de Metz, de la main de Guillaume Ier, vieillit misérablement entre des murs qui menacent ruine. Cependant, sauf les jours où il faut aller discuter avec les usuriers, à Kœnigsberg et à Berlin, le général ne songe guère à sa misère. Des quatre fils qu'il avait, trois ont été tués depuis 1914. Le quatrième les vengera et sera victorieux, avant de revenir épouser sa cousine Axelle, sa fiancée. En attendant, le vieux général va contempler, de temps en temps, les uniformes étincelants que ses fils portaient à la parade ; il reconstitue dans des vitrines, avec des soldats de plomb, les batailles de 1870 ; il recommence ces batailles sur des cartes d'état-major où il pique des épingles de couleur. Et ces jeux d'un vieillard en enfance se déroulent dans l'été de 1918 pendant que se prépare la défaite de l'Allemagne.

Le sergent prisonnier Pierre Dumaine, — ou M. Pierre Benoit, qui tient la plume pour lui — peint admirablement cette famille de hobereaux et de militaires prussiens. Et comme il sait nous rapporter les histoires qu'on lui a dites sur ces beaux officiers qui ont ruiné leur père par leurs folies ! Comme il sait évoquer leurs figures superbes dans leurs uniformes d'apparat ! Il suffit d'avoir vu, avant 1914, quelque revue, le jour de la fête de l'Empereur, pour reconnaître ces costumes, ornements inséparables, semblait-il, des hommes orgueilleux qui les portaient. Qui ne reconnaîtra aussi, décrites avec une vérité balzacienne, ces familles allemandes où les jeunes gens, étudiants chez les bourgeois, officiers dans la noblesse, avaient le droit de mettre en péril la fortune de la maison par leurs prodigalités et leurs dettes de jeu?

Ces histoires alternent avec celles du camp de représailles, moins pittoresques mais plus sombres. Du côté du château, les épisodes d'une vie monotone sont une brève permission du capitaine Dietrich, le fiancé d'Axelle, et parfois, de mystérieuses courses de la jeune fille au bord de la mer. Pierre Dumaine saura, plus tard, qu'elle cherchait de l'ambre, dans le sable, pour en tirer quelque argent, à Kœnigsberg... En juillet on a cru à une victoire allemande. En août, c'est le triomphe des Français Et les deux jeunes gens, tour à tour, ont évité de laisser paraître l'un à l'autre la joie que leur a donnée chacune de ces nouvelles.

Nous n'en saurons guère plus, si ce n'est qu'il s'agit, entre eux, d'un amour passionné, invincible. « Quand j'étais près d'elle, écrit

Pierre Dumaine, je ne pensais qu'à fuir, pour mieux pouvoir penser à elle. Quand je ne la voyais plus, je ne songeais qu'à l'instant qui me mettrait de nouveau en sa présence. » La guerre finie, Dietrich tué à son tour, Axelle libre, Dumaine reviendra de France à Reichendorf pour demander à la jeune fille de l'épouser. C'est elle qui aura le courage de lui faire comprendre que c'est impossible, en murmurant : « Un Français, une Prussienne... » Dumaine oublierat-il jamais le triste ciel de là-bas, la mer grise au bord des dunes, tout ce paysage dont il cultive désespérément le souvenir?

Ainsi M. Pierre Benoit a-t-il traité ce thème éternel : la rencontre et l'amour de deux êtres que le destin force à se séparer. « On a coutume, écrit-il, pour mieux étudier l'amour, de le dissocier de tout ce qui l'entoure, de le placer sous la cloche pneumatique de l'absolu. » M. Pierre Benoit, lui, fait tout le contraire. Il voile ce grand secret de deux cœurs sous l'aventure variée de la vie quotidienne. Nous ne prétendons pas, par le schéma que nous avons donné de son livre, en avoir suggéré la richesse, le foisonnement, la couleur. Mais nous voudrions dire, au moins, quelle qualité d'émotion obtient le romancier en laissant seulement deviner, à travers un récit tout extérieur, le drame essentiel dont il ne parle qu'à demi-mot. On pense à l'émotion contenue de quelque honnête homme qui aurait à vous mettre au courant d'une affaire exceptionnellement grave : une affaire dont la nature tranche sur les préoccupations ordinaires de la vie. Il n'emploiera pas de grands mots. Il n'entreprendra pas d'expliquer ce que la raison n'explique pas : les choses qui sont du domaine de la fatalité ou de la passion. Il dira tout ce qui est compréhensible, avec force détails. Pour peu qu'il soit habile dans l'art du récit, ce sont des points qu'il développera avec maîtrise. Mais plus il y réussira, plus il vous fera penser, en même temps, à ce qu'il évite de dire. Cela, il l'indiquera seulement en quelques mots, à voix plus basse, l'intelligence et le bon sens passant vite au bord du domaine où l'une et l'autre doivent abdiquer. C'est le domaine de la folie qui peut subitement emporter tous les cœurs. A vous de l'imaginer et d'en frémir.

A. R.

L'HISTOIRE

MÉRIMÉE, HISTORIEN ET CONTEUR
LA CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES IX

Lorsqu'il a publié ce tableau d'histoire qui se change en conte, Mérimée avait vingt-six ans. Il ne serait pas sacrilège de penser qu'il pouvait encore manquer d'expérience.

La première édition n'avait pas tout à fait le même titre. Elle était intitulée : 1572. — *Chronique du temps de Charles IX*. C'est donc le sous-titre, légèrement modifié, qui a prévalu du vivant même de Mérimée, de son propre choix. On devine ses raisons : la rapidité, l'unité, voire, pour la substitution du mot *règne* au mot *temps*, l'euphonie. On se demande pourtant si, plutôt, il n'aurait pas dû pousser jusqu'au bout sa première idée : une date en guise de titre. Elle était curieuse et, je crois, nouvelle. Il lui aurait peut-être suffi de transcrire les chiffres en lettres. C'est alors le sous-titre qui se serait atténué, qui aurait perdu son importance.

Il n'est pas inutile de connaître cette hésitation de Mérimée, à son premier conte, puisque, dans ce premier titre, l'un de synthèse, l'autre d'analyse, tout le plan de l'œuvre était indiqué. Les lignes d'un règne et d'un temps devront se rejoindre en ce tableau d'une année que les massacres de la Saint-Barthélemy signalent à l'historien comme un point culminant.

Le seizième siècle. Les guerres de religion découvertes à la faveur d'un cas romanesque. Et les destinées particulières reliées aux grands événements.

Mérimée n'était pas encore à cette époque grand érudit, s'il était bon lettré. Il n'était pas un archiviste de formation. Il faudra que les années et les fonctions développent chez lui l'esprit d'exactitude. M. Trahard, qui l'aime peu, assure que la documentation de Mérimée est celle d'un flâneur. Il ne va pas jusqu'aux *Registres de l'Hôtel de Ville*. Il se contente plus vite : de Thou, Varillard, Estienne, de Serre, L'Estoile, Brantôme, d'Aubigné, Montluc, lui ont suffi. Eh ! mais ce n'est pas mal pour un conteur. Il a peut-être « feuilleté » les *Chroniques nationales françaises* que publiait Buchon. Ci, quarante-sept volumes. Il a peut-être « feuilleté » aussi les *Mémoires* qu'éditaient en collection Petitot et Monmerqué. C'est-à-dire cent trente et un volumes (131) *relatifs à l'histoire de France*. Admis qu'il ait seulement regardé ce qui avait trait au seizième siècle, ce n'est pas encore mal. M. Trahard est insatiable. Il veut aussi que la méthode de travail de l'auteur soit « la picorée ». Un coup d'œil par-ci, un par-là, entre deux cigares. La raison qu'il en donne est tirée des distractions mondaines et sentimentales de Mérimée... Mais la picorée d'un grand esprit l'instruit infailliblement. Balzac n'a jamais observé d'une autre manière. Que Mérimée lisant s'entendît à dévorer, c'est une supériorité. Elle n'a rien qui nous effarouche.

L'on est toujours reconnaissant à M. Trahard des incomparables renseignements qu'il fournit. Par exemple, à ce propos, de la magistrale analyse qu'il a conduite, en remontant aux sources, des lectures *possibles* de Mérimée. L'on est toujours fâché de ses intentions et de sa glose incroyablement tendancieuses, imperturbablement antimériméennes.

En fait, la liste des erreurs matérielles de Mérimée dans cette *Chronique* est fort courte. Un seul anachronisme notable : les *raffinés* sont de la régence de Marie de Médicis, quarante ans plus tard ; ils ne sont pas du règne de Charles IX, où Mérimée les a mis. Deux ou trois faits controuvés ou douteux. Les maisons des protestants n'ont pas été marquées d'une croix blanche, Charles IX n'a pas *giboyé* les passants à la fenêtre du Louvre pendant la nuit du 24 août, Tavannes n'a *peut-être* pas dit le mot si cruel, *Saignez! saignez!*, La Noue n'a *peut-être* pas reçu ce soufflet du pasteur de La Rochelle, et l'histoire des gants empoisonnés de la reine de Navarre est inexacte. Sans compter qu'il faudrait distinguer avec soin ce que Mérimée pouvait croire personnellement et ce qu'il attribue à ses héros. Stop. Au delà, ce sont des chicanes sans portée. Par exemple qu'en 1572, il nomme déjà Henri de Navarre Henri IV, ou qu'il traite La Noue de *vieux guerrier* à quarante-deux ans. Comme si les Français de

l'ancien régime n'avaient pas senti de même ! Comme si ce n'était pas exactement l'âge que Molière attribuera à Géronte. Nous sommes bons, nous autres, de nous croire jeunes avec une tête qui grisonne.

Toutes ces erreurs de détails, dont aucune n'importe beaucoup, et d'autres, beaucoup plus graves, étaient commises par les contemporains. Mérimée n'avait pas entrepris une œuvre de revision historique. Il part de ce que l'on croyait généralement. Il n'a pas à repousser avec une extrême rigueur cette masse de petits faits mensongers ou forcés dont les passions, catholiques et protestantes, avaient transmis le souvenir. Il en a même besoin pour ses personnages. Il est remarquable qu'au dix-neuvième siècle la légende protestante l'emporte sur la catholique. Les protestants sont crus de préférence, en partie parce qu'ils avaient été les victimes de la nuit tragique et que le souvenir de leur malheur les accréditait, en partie parce que tout l'esprit du temps, tout l'esprit « libéral » est naturellement tourné contre l'ancienne France catholique et royale. En Mérimée lui-même, c'est-à-dire chez quelqu'un dont une volonté impartiale n'est pas le moindre mérite, un léger avantage demeure aux protestants, qui paraissent un peu meilleurs, un peu moins cruels. Il en a une telle conscience que, songeant à la terrible description, inévitable apogée de son livre, il ouvre celui-ci par cette orgie des reîtres allemands, *parpaillots* ivrognes, paillards, pillards, et non pas angéliques.

Le fond de la pensée de Mérimée est que les catholiques ne sont pas plus coupables que les protestants. Les uns et les autres sont capables des mêmes violences, des mêmes crimes. Le fond de sa pensée est surtout que ni ces crimes ni ces violences ne doivent être jugés par comparaison avec nos propres mœurs. Ou nos extraordinaires prétentions. (Après les massacres de la Révolution française, les supplices de Moscou et ceux de Budapest nous ont montré que l'homme n'avait pas tant gagné en mansuétude en trois siècles et demi.) Dans ce violent seizième siècle, Mérimée admire, au sens étymologique du mot, le jeu effrayant mais *naturel* des passions humaines.

Il embellit encore un peu, comme tout le monde embellissait, la figure en réalité assez dure et chétive de Coligny. L'image édulcorée de Coligny a longtemps faussé l'histoire. Le général toujours vaincu — pas une victoire — avait été habillé en grand capitaine. Le soldat inhabile, mais rude et valeureux, en doux cœur. Le sectaire froid et l'ambitieux qui ne craignait pas de livrer Le Havre aux Anglais, en apôtre bénin. Le complice de Poltrot de Méré, sinon son instigateur, qui serait trop dire, en modèle de toutes les vertus. Attendez.

Nous plaiderons même pour lui tout à l'heure. Une altération si radicale a bouleversé toutes les perspectives. Il échappa longtemps que, poursuivant Coligny de sa haine, et peut-être lorsqu'il insultait son cadavre, le Balafré avait le sentiment qu'il vengeait son père. (Oui, il aurait pu pardonner, c'est entendu : nous expliquons, nous ne félicitons pas.) De même, quand le peuple de Paris se jeta rageusement sur les « parpaillots », il voulait punir les assassins du duc de Guise. Imaginez les Français si le maréchal Foch avait été assassiné en 1920. Imaginez les Espagnols si quelqu'un, un factieux, leur tuait un général en chef qui aurait repris Ceuta. François de Guise nous avait rendu Calais. Il avait battu Charles-Quint devant Metz et repoussé l'invasion. A peine abusé en ce qui concerne Coligny, Mérimée oppose, avec une grande lucidité, à la fable d'une massive perversité catholique et d'une entière innocence protestante une idée moins simple, plus vraie, même plus généreuse.

Il voit comment les choses sont allées de défis en menaces, de rixe en attentat, de combat en bataille, d'excès en excès. Son admiration stendhalienne de l'énergie ne lui fait pas « absoudre le crime ». La loi morale n'est pas niée ; elle n'est pas en cause. C'est l'histoire qui est comprise. Forts de la vérité qu'ils sont sûrs de détenir, catholiques et protestants veulent l'imposer. La tolérance est accordée par les premiers, dans les places de sûreté, comme les seconds l'acceptent, de guerre lasse, non du tout comme un principe. On pense des deux côtés que la religion et le statut civil sont inséparables. Si les catholiques étaient plus forts, ils ne céderaient pas une grange. Si les protestants avaient le nombre et la force, les rôles seraient impitoyablement renversés. Lorsque Henri IV rétablira le catholicisme dans le Béarn, le parlement béarnais protestera avec véhémence. Et l'hostilité religieuse est encore aggravée par des volontés ou des aspirations politiques plus ou moins claires ; seigneuriales, républicaines, séparatistes, chez les protestants ; plébéiennes, unitaires, royales, chez les catholiques. D'irréconciliables idées ont fatalement produit la guerre. Ni Coligny, ni le Balafré, ni plus tard Henri III, ni les bourgeois de Paris ceignant la cuirasse, ne sont des « tigres ». Ce sont des hommes. Mérimée les aime et les craint comme ils sont. Il les recherche sans s'y fier, il s'en amuse sans les haïr.

Le roman historique était à la mode. L'imitation de Walter Scott régnait. Mais nos écrivains en avaient le goût plus que la pratique. Vigny vient d'y échouer avec éclat dans son *Cinq-Mars*.

Il avait commis l'erreur de pousser à l'extrême un Richelieu dont l'histoire certaine traverse le roman plausible. Mérimée ne veut com-

mettre cette faute. Dans son livre, les grands personnages de l'histoire seront reculés, seront effacés. On a souvent cité, comme un exemple parfait de la désinvolture mériméenne, le chapitre des portraits. Ce chapitre intercalé où l'auteur rassemble en se moquant les traits descriptifs qu'il aurait dû, normalement, soit incorporer au récit, une touche çà et là, soit pousser, mais à leur place, jusqu'au tableau. Il est certain qu'il entre beaucoup d'ironie dans ce procédé : « Voyez le buste d'Angoulême, n° 98, vous en saurez autant que l'auteur. » Un prélude à tous ces autres apartés mériméens que l'on aime ou que l'on déteste, qui, dans tous les cas, caractérisent sa manière. Mais ici, dans *la Chronique*, la manœuvre me semble à deux fins. Elle révèle l'excellent parti pris de Mérimée quant aux trop grands personnages historiques. Il a son siège fait : Coligny, le roi, la reine, le duc de Guise, il les écartera tous. Les personnages secondaires eux-mêmes, s'ils sont authentiques, devront être limités, contenus dans un épisode. Tel La Noue à La Rochelle. Afin que les exigences de l'histoire ne viennent pas contrarier les libertés du roman.

Il ne s'agit donc pas de rapporter toute l'action historique. L'affaire en deviendrait trop considérable, trop étrangère au genre romanesque. Juste la part d'histoire nécessaire au drame particulier dans lequel seront engagés les personnages fictifs.

Cependant Mérimée : 1° applique à l'histoire une âme de moraliste classique plus curieux des hommes que des événements ; 2° n'a pas encore dégagé de l'historien, ou de l'amateur de chroniques, c'est-à-dire d'êtres humains authentiques, le conteur, le nouvelliste, l'inventeur de personnages feints. Il ne sait pas très bien si son Bernard et sa Diane ont bien été imaginés comme un héros et comme une héroïne proprement romanesques, auquel cas c'est tout à fait par hasard qu'ils sont censés avoir vécu au seizième siècle, et l'époque importerait à peine, ou s'ils ne les a pas conçus comme des signes, comme des sommes, comme des échantillons historiques. Le roman historique est le miroir d'une époque. Il doit en reproduire la race, les mœurs et les costumes. La difficulté est précisément de choisir, dans cette indispensable foule des comparses typiques, celui que l'on avancera jusqu'au personnage distinct, non plus seulement caractéristique mais caractérisé.

Les citations de M. Trahard, dans la *Jeunesse de Mérimée*, prouvent que Mérimée avait conscience de toutes ces difficultés. Il a expressément distingué les trois lois fondamentales : l'adroite limitation de la part historique, le recul bien ménagé des personnages trop connus, enfin l'intervention, la figuration de la foule : « reîtres, aubergistes, diseuses de bonne aventure, courtisans, moines, chevau-

légers, victimes du 24 août, soldats et habitants de La Rochelle. » S'il suffisait d'une théorie sans défaut pour mettre sur pied un chef-d'œuvre, *la Chronique du règne de Charles IX* serait impeccable. Pourquoi ne l'est-elle pas?

Ce n'est pas du tout que l'esprit du seizième siècle y soit trahi. Le sens historique de Mérimée n'est pas trompeur. J'ai montré, au contraire, comment un progrès lui est dû, comment il avait devancé son époque dans un jugement moins partial. Une certaine grandeur qui lui manque, qui était trop en dehors de ses moyens, une vaste étoffe, si l'on veut, est ici remplacée, comme il en prendra l'habitude, par la densité et l'intensité. Il n'y a rien de plus tragique, par exemple, que l'indifférence de ces meurtriers assommant, noyant leurs victimes dans la Loire. Et rien n'était plus propre que la manière courte de Mérimée à traduire cette cruelle indifférence des survivants et des bourreaux à l'égard des morts.

Il ne semble pas non plus que l'imperfection relative de *la Chronique* démontre l'illégitimité absolue du genre. Peut-être n'existe-t-il pas au monde un seul roman historique parfait, comparable aux grands romans plausibles du dix-neuvième siècle français, anglais, russe. Peut-être même qu'en un roman historique qui serait digne d'être égalé à une *Chartreuse de Parme* ou à une *Cousine Bette*, la part de l'histoire aurait dû au préalable être réduite, afin de ne pas opprimer davantage le cas romanesque qu'en ces vrais romans le décor et les circonstances de second plan. C'est-à-dire qu'il faut ménager la teneur en histoire, si je puis dire, du roman historique, que cette limitation est même une nécessité, à cause du poids trop lourd de la grande histoire, mais qu'il serait arbitraire de proscrire l'histoire. Sinon, il faudrait défendre au romancier tout roman rétrospectif. L'histoire s'étend en effet jusqu'au jour de notre naissance, même jusqu'au jour où nous sommes capables d'observation et de mémoire.

A vrai dire, voilà le point. Selon la notion moderne du roman, Balzac, Stendhal, Bourget, le romancier est un témoin en même temps qu'un créateur. Sa création porte témoignage. Cependant il arrivera toujours que des écrivains nés auront un sentiment aigu du passé, comme une seconde vue. Ils seront tentés, ils seront poursuivis, ils seront hantés, par les êtres et les formes d'une époque ancienne. L'histoire pure ne peut leur donner une entière satisfaction. Elle n'embrasse pas ces traits particuliers, ces marques individuelles qui les préoccupent, qui les assiègent. Ils n'y résisteront pas. Il faudra qu'ils produisent des fictions mêlées d'histoire, en observant d'instinct la grande loi d'un genre qui, décidément, n'est pas illusoire :

les grands personnages qui sont le privilège de l'historien seront éclipsés par des héros vrais ou feints pris comme des « parangons » (quel dommage que ce vieux mot irremplaçable ait trop vieilli !), comme des parangons de nos vicissitudes. On expliquerait ainsi le retour de Stendhal à l'histoire par les chroniques italiennes, à l'histoire qui l'avait d'abord attiré puis repoussé. On expliquerait de même le passage de Mérimée au conte par ce biais. L'histoire l'attirait moins comme le registre, en quelque sorte, des grands événements collectifs, c'est-à-dire politiques, que comme un code de psychologie individuelle. C'est dans ce sens qu'il se déclarait prêt à sacrifier Thucydide au moindre aveu, s'il l'eût tenu, d'Aspasie.

Ainsi, l'imperfection de *la Chronique* n'a pas résulté de l'irrémédiable ingratitude d'un genre seulement très difficile. Elle n'a pas résulté non plus d'une inaptitude de Mérimée à l'histoire. Il avait au contraire l'idée la plus juste du parti qu'un historien ou un conteur en peuvent tirer. Son échec partiel a d'autres causes. Ou plutôt, il n'en a qu'une, et toute simple. Il avait vingt-six ans. C'était son premier conte.

Il avait publié tout d'abord *le Théâtre de Clara Gazul*, les cinq premières pièces du théâtre de Clara Gazul, où l'inexpérience et le système gênent également un don admirable. Puis il avait produit *la Guzla*, brillante mystification poétique, où le partage du sentiment sincère et de la pose romantique n'est pas facile. C'est encore tout ou presque tout. Les scènes de *la Jacquerie*, qui ne sont plus du théâtre, bien qu'elles soient toutes en dialogue, vont faire la transition entre l'art dramatique et l'art, encore en germe chez lui, du conteur. Or dans la même année 1829 que paraît *la Chronique*, paraissent aussi *l'Occasion* et *le Carrosse du Saint-Sacrement*, deux « saynètes », mais deux des très rares chefs-d'œuvre du théâtre français au dix-neuvième siècle. Les préparations poursuivies sous le masque de Clara Gazul ont cet aboutissement. Dans le conte, au contraire, il est un novice qui essaye ses forces. Il est séparé du vaste roman balzacien et stendhalien par sa complexion de moraliste, enclin tout ensemble à généraliser et abréger. Et il n'a pas appris à dominer l'élément historique. Son butin d'érudition lui est encore lourd. Joignez ces divers obstacles. Les défauts de *la Chronique* nous sont découverts dans leurs causes.

Il n'y en a pas un si grand nombre. Le premier est un vice de composition. Mérimée parvient mal à passer du tableau historique au drame particulier. Des chapitres entiers sont tableaux d'histoire, d'ailleurs admirables, vifs, profonds, d'une étonnante nouveauté, véridiques, inoubliables. Mais, quoiqu'il ait bien senti l'écueil et qu'il

ait expressément voulu s'en écarter, l'histoire comme telle *empiète* trop sur l'élément romanesque. Le second défaut grave est la fragilité, la minceur de cet élément romanesque, sa puérilité même. L'intrigue ne s'impose pas. Par instants, elle agace. Soyons justes : le même homme qui en a été charmé à seize ans en est irrité plus tard. Soyons entièrement justes : l'auteur n'a pas su éviter même une autre faute, plus grosse, que pourtant il avait aussi prévue et dénoncée. Une fois en possession de Charles IX, il n'a pas résisté à l'envie de corser son rôle, d'agrandir sa part, non la part historique, mais la part fictive et romanesque, de laquelle il voulait pourtant se défier. Je pense à cette audience de Bernard de Mergy par le roi, spécieuse et fausse, à la Dumas. Sans pouvoir me défendre du soupçon que Mérimée y a cédé à une tentation ou à une illusion de parti. Il était à ce moment-là très « libéral », très ennemi des fleurs de lis.

Une grande erreur consiste à le comparer à ceux à qui il ne ressemble pas. Comme si l'on croyait qu'il y a moins de passion dans un pathétique contenu, et moins d'intelligence dans une raison qui n'appuie pas. Ce qui vient à Balzac par nappes, en large description et puissante analyse, ce qui s'offre à Stendhal dans un flot de nuances fines, perçues et rendues une à une, se présente à Mérimée dans la double abréviation de quelques mouvements justes et de pensées qui touchent à la maxime. C'est une différence, ce n'est pas une infériorité. Sa nature propre l'obligeait — comme tout grand artiste, — à trouver la forme de son « message ». Le conte mériméen est l'un des monuments originaux et capitaux de notre littérature, l'un des bons miroirs où les hommes puissent reconnaître une image de leurs personnes et de leur sort. *La Chronique du règne de Charles IX* en est la promesse, que tiennent déjà les derniers chapitres : la hautaine, la poignante agonie du capitaine George, comme ce prodigieux siège de La Rochelle, avec tout son détail des visages, des heures, des gestes ; et ce sentiment de l'unité française, de l'amitié, de la *charité* française, qui tantôt se fait jour avec sobriété, par les voies du roman, tantôt flotte comme un songe...

Eugène Marsan.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PIERRE TAITTINGER

M. Pierre Taittinger, s'il faut en croire l'affiche — qui veut être injurieuse — de son concurrent, est le « chef du fascisme ». Je ne suis pas sûr que M. Taittinger prenne ce terme pour une injure. Aussi bien M. Louis Dausset, désespérant de trouver contre M. Paul Raynaud un argument décisif, lui imputait-il, lui aussi, des procédés « fascistes ». Il est bien certain que les adversaires de ces honorables candidats entendent non pas faire ainsi le procès d'une doctrine politique, mais en appeler à je ne sais quelle vieille mystique maçonnique pour flétrir chez un jeune homme ardent le sens national vigoureusement affirmé, et le sens non moins précieux de l'ordre, de la discipline et de l'organisation, mis au service de la nation. Ainsi entendu, le fascisme de M. Taittinger nous plaît assez : il n'est que de convenir des vocables.

M. Pierre Taittinger est un jeune homme — encore que Molière et Regnard l'eussent considéré comme un vieillard — puisqu'il vient d'atteindre quarante ans. Chef des jeunesses patriotes, il se proclame républicain national et peut le faire sans hypocrisie, puisqu'il est d'origine plébiscitaire et qu'il fut un élément actif des comités plébiscitaires de la Seine. Mais il a su rajeunir sa formule. Tout le prédisposait à la politique dès l'adolescence. C'était un de ces Parisiens des faubourgs qui ont la politique dans le sang, la politique nationale et cocardière, et qui ont entretenu héroïquement la flamme patriotique et chauvine dans les quartiers de la capitale. On peut rendre hommage à leur effort, puisqu'il est bien acquis à l'histoire qu'ils ont réussi à purger Paris du radicalisme dreyfusard et maçonnique qui l'empoisonna pendant

vingt ans. Taittinger, combatif, enthousiaste, entraînant, était fait pour devenir rapidement un chef dans les organisations dont il faisait partie. Je ne dis pas qu'il ait l'étoffe d'un homme d'État. La question n'est pas là. Il est un meneur de foules, et les mène d'une âme ardente, dans la voie la plus généreuse et la plus sage à la fois : celle de la tradition. Cette situation politique à laquelle il était si évidemment destiné, c'est le hasard qui la lui donna, par un détour singulier. C'est par la province qu'il devait entrer au Parlement. En 1914, son ami M. Le Provost de Launay, un vieux camarade des batailles plébiscitaires de la Seine, se présenta dans la Charente-Inférieure, où il avait ses attaches de famille. Il emmena Taittinger, et, comme il y avait deux circonscriptions à Saintes, Taittinger s'adjugea la candidature dans la première, tandis que Launay combattait dans la seconde. Celui-ci avait devant lui Albert Favre, Taittinger essayait de déboulonner Lauraine, qui était autrement difficile à renverser. Ni Launay ni Taittinger ne furent élus, mais ils serrèrent de près leurs adversaires et leur campagne fut très remarquée. Celle de Taittinger avait été particulièrement brillante. Déjà il avait marqué sur les foules paysannes narquoises, réservées et froides de Saintonge l'emprise de son éloquence pressante, chaleureuse et forte. A vrai dire, des affinités secrètes existaient entre l'âme du jeune patriote parisien et celle de la Saintonge. Il y a là-bas un vieux levain bonapartiste que seuls peuvent faire lever ceux qui connaissent bien le chemin secret des cœurs : ce chemin secret, Taittinger avait su le trouver. Il avait trouvé en même temps, dans un des foyers les plus considérables de Saintes, une compagne qui l'avait sacré, par son mariage, Charentais, et qui lui avait donné, en surcroît de son prestige personnel, celui d'une vieille et solide situation familiale. Depuis, Taittinger a perdu cette compagne et refait sa vie; ce jeune homme, qui prêche toujours d'exemple, est père de famille nombreuse, et multiples sont donc encore les attaches qui l'unissent aux Charentes. La guerre vint. Il la fit comme un homme de sa trempe savait la faire et déjà, en 1919, quand il fut question d'élections, les vieux renards de la politique, saintongeaise, qui savent calculer et prévoir, estimaient qu'on ne pouvait se passer de lui. Ce n'est point un mystère que les puissants du jour essayèrent de composer avec lui et de constituer une liste dont il n'eût pas été exclu, et où sa caution eût sauvé quelques épaves radicales, travesties quelque peu. Car on était alors nationaliste partout, — sous Clemenceau — comme on est aujourd'hui poincariste. Ces inspirations n'aboutirent pas. Albert Favre, qui a du flair et de l'ingéniosité, et qui était marqué d'ailleurs par son passage au ministère Clemenceau, se replia, à regret sans doute. Taittinger fit sa liste, homogène, avec Launay, Villeneau et d'autres, et eut une élection triomphale. Certains événements devaient

l'écarter de la Charente : le premier, le plus déterminant, fut son échec au Conseil général de Saintes-Sud où il avait pris le siège de son beau-frère; le retour offensif du vieil esprit anticlérical charentais, la pression électorale éhontée qui mobilisa contre lui jusqu'au dernier fonctionnaire de hameau, le ramenèrent à Paris, sa patrie, où la politique est plus large et où, comme le rappelle un livre tout récent d'un psychologue politique, « l'électeur, qui connaît aussi bien des servitudes, ignore du moins celle de la conscience. » Élu en 1924, *par le deuxième secteur, député de Paris et bientôt rédacteur en chef de* la Liberté, *Pierre Taittinger allait pouvoir se donner tout entier à l'organisation, dans laquelle il a mis toute son âme, des jeunesses patriotes. Ces jeunes patriotes, il les a aimés, entraînés, réorganisés. Il en est vraiment le chef. De là la haine violente que nourrissent contre lui ses adversaires. De là cette affiche singulière qui s'étale encore sur les murs du* I^er^ *arrondissement — son arrondissement après avoir été celui de Barrès : « Sus à Taittinger! » Avoir mérité cette affiche-là ne témoigne pas d'une mince valeur morale et nationale. En effet, les adversaires dont je parle, déclarés ou obscurs, agressifs ou tortueux, brutaux ou lâches, sont pleins de complaisance pour le conservatisme doctrinaire, ou ce libéralisme équivoque qui professe aimablement la sagesse profonde des concessions à gauche et les vertus convenables de la concentration. Toute la fureur, toute la haine — comme a dit Blum dans un magnifique aveu — est réservée aux hommes qui représentent vraiment une force, une force combative et défensive, offensive au besoin quand la sécurité l'exige. Elle est réservée aux hommes dont on sait ne pouvoir attendre aucune compromission, aucune amnistie, aucune trêve et non plus aucune défaillance. Ces hommes-là ne sont pas nombreux. Ou du moins, s'ils sont, pour l'honneur et la vie de leur pays, plus nombreux et plus vaillants qu'on ne croit parfois, leurs chefs sont rares. Ils n'en sont que plus précieux.*

★★★

Le Théâtre : *M. Zimmer, M. Piéchaud, M. Noé et M. Rostand.*

Voici quatre auteurs encore jeunes : aucun d'eux n'a quarante ans. Dans le métier des lettres on est jeune à quarante ans. Au théâtre, c'est un peu différent. Dans cet autre métier où il faut faire longuement ses classes, on trouve jeunes tous ceux qui ne sont pas installés dans la partie commerciale de la carrière. C'est une petite consolation. On a cent fois répété à cette place combien il est difficile de percer

dans l'art de l'auteur dramatique. Un romancier trouve à peu près toujours un éditeur; la somme à engager est modique, et on peut jouer plusieurs parties à la fois. Au théâtre, il faut d'abord convaincre un directeur, qui joue gros jeu, et ne peut risquer l'échec plusieurs fois en une saison. Ensuite il s'agit de retenir le public. Ce n'est pas commode. C'est si difficile que c'est rare. C'est si rare qu'on fait attention, d'une manière ou d'une autre, à tous ceux qui ont réussi.

Voici M. Zimmer installé en plein succès. *Les Oiseaux* font salle comble à l'Atelier, l'auteur redouble avec *le Coup du deux décembre* à la Comédie des Champs-Élysées. A remarquer que ces derniers théâtres littéraires sont parmi les rares qui font de l'argent en ce moment : on en reparlera.

On a loué M. Zimmer d'avoir situé l'action de sa comédie en province. Car le théâtre, a-t-on dit, « meurt de Paris. » Point de vue excellent, à retenir aussi. *Le Coup du deux décembre* est dans la maison d'un juge humanitaire, qui s'aperçoit un jour que sa bonne est enceinte. C'est, dit-elle, M. Charles qui a fait le coup, dans la nuit du 2 décembre, tandis que le juge sa cour au préfet.

Or, Charles est un innocent garçon de seize à dix-sept ans. Personne ne faisait attention à lui. Mais à partir du moment où l'on pense qu'il a criminellement suborné la bonne, voici toutes les femmes de ce milieu provincial qui ont la tête tournée, et qui s'imaginent menacées par un séducteur irrésistible; le danger les attire comme la lumière attire les papillons; elles tomberaient toutes seules dans les bras du vainqueur de la bonne; l'une d'elles, plus délurée et aventureuse, va fuir avec lui; mais on apprend que la bonne a menti, et chargé ce jeune innocent pour couvrir le vrai coupable; la légende s'envole; celle qui allait partir va porter ses rêves à son mari; seule, une dame mûre garde du goût pour l'adolescent, selon la règle.

Il y a dans cette pièce plusieurs éléments excellents. D'abord, comme toile de fond, une peinture des mœurs de province. Puis, en avant du tableau, des caractères : le juge humanitaire et maniaque dans la férocité professionnelle; la puritaine hypocrite qui cache ses instincts, la jeune femme étourdie et sensuelle qui étale les siens avec la santé d'un petit animal; au second plan encore, la moindre silhouette est savoureuse : la quinquagénaire sentimentale, la bonne anarchiste, le professeur débonnaire qui préfère être trompé qu'opprimé. Le moins réussi est le jeune homme; mais qui a réussi un jeune homme? Ceux de Racine même sont un peu mous, parce que conformes à la vérité : le jeune homme, en tant que tel, est la banalité même, d'autant que les traits du caractère ne sont pas encore dégagés.

On reprochera encore à M. Zimmer quelque lenteur de mouvement. Du moins on lui fera une louange rare, celle qu'on fit à M. Sarment pour *Léopold le bien-aimé*. Son thème ouvre sur un vaste plan où la vérité est saisie par l'imagination. C'est cette faculté

qui mène les trois héroïnes de la pièce. Elles aiment, ou elles croient aimer, ce qui est si souvent la même chose, parce que l'innocent Charles est paré du prestige des coupables dangereux. Rien que pour ce coup de sonde, on donnerait un haut rang au *Coup du deux décembre.*

C'est par de tout autres qualités que brille, d'un éclat plus doux mais non moins pénétrant, M. Martial Piéchaud. D'autres qualités sur un même fond : lui aussi a peint un milieu de province, méritant ainsi la même louange que M. Zimmer; et tandis que celui-ci est un violent caricaturiste qui enlève ses figures aux acides, M. Piéchaud peint en teintes adoucies et en nuances exquises.

Il montre le retour, dans une calme maison d'une petite ville, d'un homme de lettres qui a trouvé à Paris la notoriété, mais non pas le bonheur. Un hasard le ramène, et le met tour à tour en présence de trois femmes qu'il a connues jadis, et qui touchent à présent à cet âge émouvant où elles vont n'être plus que des vieilles filles. Trois scènes, ménagées avec un soin délicat, mettent le Parisien en tête-à-tête avec chacune d'elles, et en chacune il trouve une des vertus sur lesquelles il eût pu fonder le bonheur. La première est toute bonne, la seconde, plus vierge forte, unit une tête solide à un cœur sûr, et la troisième, rêveuse, plus sensible et plus fine, eût été pour un écrivain la compagne discrètement avertie. Sans que M. Piéchaud tombe jamais dans les excès de l'école du silence, rien de tout cela n'est dit, tout est suggéré par des touches d'une finesse et d'une sûreté de main qui ont, il faut le dire, obtenu une louange unanime. Admirablement interprété par les acteurs de la Comédie-Française, ce petit acte est sans nul doute le meilleur ouvrage qu'on ait accueilli dans la maison depuis longtemps.

M. Piéchaud avait déjà réussi à faire jouer une pièce à l'Odéon et une autre au boulevard. M. Ivan Noé n'était pas encore sorti de ces compagnies littéraires, nécropoles de tant d'ambitions ou d'espoirs. On avait remarqué ses premiers ouvrages, et loué ici même, l'an passé, une noble et émouvante pièce qui mettait en scène les jeunes filles que la guerre a privées d'amour. Cette fois, M. Noé aborde un genre tout différent, qui laisse bien augurer de la souplesse et de l'étendue de son jeune talent.

Imaginez un canevas de comédie parisienne : une femme de mœurs faciles, son protecteur riche et son amant; et sur cette trame conventionnelle, jetez un personnage d'Alfred de Musset : une manière de poète, un peu bohème, un peu dans la lune, sensible, délicat, désintéressé, pour qui l'amour est tout et qui se contente d'aimer sans rien demander. Il s'enflamme pour la jeune femme, parce qu'elle est belle, et que son imagination fait le reste. Elle n'a pas l'habitude d'un sentiment si pur. Elle est touchée; par comparaison, elle se rend instinc-

tivement compte de la bassesse de sa vie, et en souffre; alors elle se venge sur l'innocent, sur le cœur noble et sensible, jusqu'au jour où elle n'éprouve plus que honte et tendresse : elle veut tout quitter pour son amoureux chimérique. Mais celui-ci a souffert, et la douleur lui a appris la vie. A présent qu'elle est sincère, c'est lui qui ne peut plus l'être, et c'est lui qui la renvoie à son destin; et elle y retourne parce que c'est une petite âme légère incapable et indigne d'un sentiment trop fort.

La plupart des scènes sont enlevées avec un art ravissant, tissé de poésie et d'ironie, tout brillant d'esprit, non pas celui qu'on obtient avec des mots d'auteur, mais celui où étincelle ce don si rare et si beau, la fantaisie. C'est Musset lui-même qui a dit qu'il fallait beaucoup de bon sens pour nourrir un peu de fantaisie.

Supérieurement jouée par M. Fresnay, qui sera selon toute vraisemblance le grand acteur des nouvelles générations, cette pièce permet d'ajouter le nom de M. Noé à la liste des jeunes talents qui maintiennent vivant l'art dramatique.

Que ne peut-on adresser la même louange à M. Maurice Rostand? M. Étienne Rey faisait justement remarquer que si l'art se jugeait aux intentions, M. Rostand serait le premier auteur de son temps. Par malheur pour lui, l'art se juge aux réussites, et l'on ne peut guère inventer aventure plus arbitraire et plus gratuite que celle dont M. Rostand s'est servi pour réhabiliter le cœur. Mais oui, tel est son dessein : il paraît que le cœur a besoin d'être réhabilité. On dit que les générations d'après guerre en sont dépourvues. M. Rostand a entrepris de nous rassurer en prouvant qu'il n'en est rien. Dieu merci. Mais dans cette louable intention, n'a-t-il pas imaginé de montrer un romancier célèbre qui pousse sa femme dans les bras de tous les jeunes gens, comme ça, pour rien, par perversité pure. Un de ces jeunes gens a du cœur, beaucoup de cœur, il aime la femme qu'on lui offre dans ces conditions étonnantes ; celle-ci, que quinze années de ces expériences ont lassée sans l'avilir, est touchée; elle abandonne son mari qui en est surpris et fâché, et elle part avec le jeune homme. Nous allons, dit-elle, sauver l'amour.

M. Rostand a été bien content d'inventer toutes ces gentillesses. Nous insistons souvent sur cette vérité désagréable : il est très difficile à un auteur de faire accepter ses ouvrages par les directeurs de théâtre. M. Rostand veut-il faire une expérience? Qu'il porte sa prochaine pièce sous un pseudonyme à n'importe quel théâtre. Si elle est acceptée, nous nous engageons à la monter à nos frais.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

FRANCE. — *Discours de M. Poincaré à Carcassonne. Le président du Conseil fait de nouveau appel à l'union nationale et réclame une trêve politique d'au moins quatre ans pour mener à bien la restauration financière du pays. Il fait également une allusion très remarquée à la possibilité d'émettre les obligations de chemins de fer allemands prévues par le plan Dawes (1er avril).*

— Vingt-trois « autonomistes » alsaciens sont renvoyés en cour d'assises pour complot contre la sûreté de l'Etat (2 avril).

— Manifestation communiste au Pré-Saint-Gervais. Vingt-quatre fonctionnaires ou agents sont blessés (15 avril).

LA GUERRE HORS LA LOI. — *M. Kellogg invite la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie et le Japon à se joindre à la France et à l'Amérique pour entamer les négociations en vue de la conclusion d'un traité mettant la guerre hors la loi. A la note transmettant cette invitation est adjoint un bref projet préliminaire de pacte exposant, en termes généraux, le traité que les Etats-Unis seraient disposés à signer (13 avril).*

M. Briand adresse aussitôt aux quatre gouvernements intéressés une note leur faisant connaître qu'il se propose de les saisir incessamment du projet de pacte français et les priant, en attendant, de ne pas se former une opinion définitive.

ITALIE. — *A Milan, un peu avant l'inauguration officielle de la Foire et le passage du roi Victor-Emmanuel, un engin fait explosion, tuant quinze personnes (dont des femmes et des enfants) et en blessant quarante (12 avril). Les coupables ne sont pas encore découverts.*

ALLEMAGNE. — *L'ex-chancelier Wirth sera inscrit pour les prochaines élections sur la liste d'Empire du parti du centre. Mais il doit promettre qu'il cessera de combattre la coalition de droite (4 avril).*

— Un groupe de communistes délivre l'agitateur Otto Braun, détenu au tribunal de Moabit, et inculpé de haute trahison (11 avril).

HONGRIE. — *Nadossy et Windischgraetz, impliqués dans l'affaire des faux billets de banque français, bénéficient d'une amnistie (7 avril).*

L'ANGLETERRE EN ÉGYPTE. — *Déclarations de Nahas-pacha quant à la dernière note britannique au gouvernement égyptien. Cette note, dit-il, est injustifiée. Les lois internationales ne permettent pas à un Etat de contrôler les actes intérieurs d'un autre Etat. L'Egypte est et doit rester souveraine et indépendante (3 avril).*

Le gouvernement britannique réplique en constatant que le statu quo *continue, le gouvernement égyptien n'ayant pas accepté les propositions britanniques (4 avril).*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36420.